

OXSANA  
GIL PROU

# Les Métamorphoses d'Éros

Pour un humanisme responsable  
à l'orée du III<sup>e</sup> millénaire

*Préface du père Guy Gilbert*



Éditions de La Hutte

BP 8 - 81340 Valence d'Albigeois

Site Web : [www.editionsdelahutte.com](http://www.editionsdelahutte.com)

Adresse e-mail : [contact@editionsdelahutte.com](mailto:contact@editionsdelahutte.com)

## **Préface du père Guy Gilbert**

« Sauver des vies est le but de ce livre.

Oui, il faut faire vite.

L'idée des auteurs est originale.

Ils tentent de ne pas capituler face à l'égoïsme de l'homme. »

« Le temps du monde fini commence. »  
Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*

## Introduction

### Les femmes sont-elles l'avenir du monde ?

« Nous sommes tous responsables de tout et de tous,  
et moi plus que les autres. »

Dostoïevski, *Les frères Karamazov*

Écrit à quatre mains, ce livre est un cri. Un triple cri.

Un cri de révolte en un premier temps.

Cette indignation se nourrit de l'iniquité dont souffrent les femmes depuis des millénaires, plaie récurrente qui gangrène toutes les espérances de progrès et favorise toutes les outrances. Fruit amer de cette flagrante injustice : l'humanité se prive ainsi de la moitié de son potentiel, de sa substance, symbolisant crûment un invraisemblable gâchis qui perdure en dépit des lois qui prônent une égalité consensuelle, mais totalement factice.

Un cri d'angoisse et d'impuissance succède à l'unisson du premier.

Parfaitement conscients du processus qui nous conduit vers l'abîme, nous traçons une voie sans issue dont nos proches descendants subiront, dans leur chair et dans leur âme, toutes les conséquences, l'expression *toutes les conséquences* prenant ici un sens absolu dont l'espèce humaine ne matérialise pas encore l'horreur ultime.

Un cri d'espérance émerge enfin.

En intitulant cet essai *Les Métamorphoses d'Éros*, nous faisons appel ici à toutes les potentialités de cette divinité grecque qui symbolise l'amour (sous toutes ses formes), mais qui est avant tout l'une des forces primordiales qui dominèrent le monde avant la naissance des immortels et l'apparition des hommes. Selon Hésiode et les mythes orphiques, son pouvoir s'étend aux animaux et aux humains, mais aussi aux végétaux et à tous les constituants de la Nature. Pouvoir attractif qui force les éléments à se joindre et à créer la vie, il assemble, mélange, unit.

Loin du Cupidon romain qui roucoule et envoie des flèches aux amants trop timides, Éros cristallise en lui le désir qui rapproche et engendre les mondes. Il est en quelque sorte la pérennité d'une lumière immortelle qui nous exhause au-delà de nous-mêmes.

Il nous restera à démontrer, naturellement, que cette *lumière immortelle* est bien lumière humaine. Et ceci dépendra uniquement de nous, de nos choix, de nos comportements. Cette ambition essentielle se nourrira de notre capacité à nous accepter tout en acceptant l'*autre*. Afin d'être pleinement efficace, cette quête d'altérité devra s'effectuer en donnant du sens aux connivences, aux passerelles et aux liens qui nous unissent. À l'aube du III<sup>e</sup> millénaire, cette odyssee intime sera extraordinairement féconde. Extraordinairement difficile aussi.

*Les Métamorphoses d'Éros* s'efforcera donc d'éclaircir par endroit le long chemin crépusculaire qui guette les enfants de nos enfants. Et ce chemin est pavé d'abjections.

Si l'on est simplement attentif aux échos multiples qui bruissent, rugissent et divergent, dès que l'on s'avise de prendre en compte le rôle dévolu aux femmes au sein de l'humanité, on observe immédiatement que les statistiques sont formelles : il y a autant de femmes que d'hommes sur notre planète.

Voilà une information, *a priori*, rassurante.

Étrangement toutefois, la lecture minutieuse des encyclopédies qui tapissent nos bibliothèques démontre que l'histoire de l'humanité est presque exclusivement le fruit de l'activité des hommes. Cette synthèse peut paraître caricaturale, apparemment simpliste et quelque peu provocatrice. Et pourtant...

Plongeons-nous dans un dictionnaire de la musique et cherchons les femmes. Dévorons une anthologie de la peinture mondiale et cherchons les femmes. Compulsons une encyclopédie recensant toutes les grandes découvertes scientifiques depuis l'aube des civilisations archaïques et cherchons les femmes. Essayons de trouver en moins de dix secondes une femme philosophe.

Le constat est sans appel... Depuis cinq millénaires les femmes semblent presque totalement absentes de toutes les grandes réalisations humaines. Léonard de Vinci, Mozart ou Einstein, ne semblent avoir eu aucun écho au féminin.

Naturellement, les esprits curieux et cultivés pourront immédiatement citer quelques dizaines de femmes remarquables et dont notre mémoire collective conserve les traces parcellaires et discrètes. Mais ceci ne modifie en rien le constat précédant. L'histoire, qu'elle soit politique, religieuse, scientifique ou culturelle, se conjugue très rarement au féminin. Et celles qui surnagent au sein de ce raz-de-marée masculin scintillent tel des bijoux. Mais des bijoux éphémères et rares.

Or, comme nous le précisons à l'instant, l'humanité est composée d'environ 50 % de femmes et 50 % d'hommes. La question est donc : *Où sont passées les femmes ?*

Sont-elles toutes niaises, écervelées ou inutiles ? Sont-elles un frein au progrès ? Sont-elles tout simplement inférieures aux hommes ? Esclaves de leurs hormones ? Ou d'une essence différente ?

Toutes les femmes doivent normalement se révolter à l'écoute de ces interrogations triviales. Les hommes raisonnables et lucides aussi semble-t-il, car le simple bon sens, et une réflexion fondée sur le respect et l'équité, nous indiquent très clairement que chaque moitié de la population mondiale apporte sa contribution au développement harmonieux de l'humanité.

Hélas, comme la deuxième partie des *Métamorphoses d'Éros* le démontrera amplement, les faits ne corroborent nullement cette aspiration pleinement fondée.

Or les faits sont, par définition, têtus.

Le passé ayant régulièrement crucifié les espoirs d'émancipation féminine, il serait légitime d'imaginer que ces constats honteux qui

déshonorent encore notre mémoire soient porteurs d'enseignements féconds pour le présent. Mais celui-ci est bien pire encore.

Reste l'avenir... Et c'est naturellement le propos essentiel de cet essai qui s'efforcera d'éveiller le dormeur qui gît obstinément en nous.

Avant d'y parvenir, nous devons, en un premier temps, nous livrer à deux analyses consternantes. La première nous incitera à revenir aux sources mêmes de l'odyssée humaine. Dès l'aube des premières civilisations, les hommes ont emmuré et sclérosé l'action des femmes. Cette aberration psychique et comportementale ayant eu pour conséquence première de nous priver de la moitié du potentiel réel de l'humanité, des progrès significatifs dans tous les domaines de la pensée furent ainsi anéantis avant même d'être conçus. L'histoire alimente continûment l'observation d'un effroyable gâchis intellectuel et moral. Elle symbolise surtout l'injustice qui paralysa les légitimes espérances et aspirations au bonheur d'innombrables malheureuses dépossédées des droits les plus élémentaires, les plus fondamentaux.

Afin d'illustrer cet échec que nous devons partager et assumer avec les dizaines de milliards d'êtres humains qui vécurent avant nous, les premiers chapitres mettront en lumière quelques portraits de femmes étonnantes qui s'illustrèrent dans des domaines et à des époques très variés.

La seconde réalité analysée ici sera beaucoup plus insidieuse.

À notre époque, sous couvert de *parité*, d'*égalité* et d'autres grands mots dont la grandiloquence dissimule mal une coquille vide, nos textes de lois garantissent – en théorie – un parfait équilibre entre les hommes et les femmes. Il faudrait probablement demander aux deux millions de petites filles qui sont excisées chaque année et aux centaines de millions de femmes qui souffrent d'ostracisme et d'incarcération intellectuelle et sociale, ce qu'elles pensent de la validité de ces législations qui sont censées les protéger.

On pourrait aussi utilement interroger les jeunes femmes qui sont battus, cloîtrés, voire brûlés ou vitriolés dans certains pays, en leur

demandant ce qu'elles espèrent vraiment de ces lois et de ces constitutions qui les protègent si bien sur le papier, et si mal dans la réalité<sup>1</sup>.

Dès que l'on s'interroge sur le statut des femmes et les violences dont elles sont le bouc émissaire permanent, une amnésie récurrente prévaut immédiatement.

Un seul exemple illustre tragiquement cet aveuglement et cette propension à l'oubli. La notion même de génocide et de *crimes contre l'humanité* se cristallise immédiatement autour des deux horreurs absolues générées par le xx<sup>e</sup> siècle : le communisme et le nazisme, et ceci en vertu du fait que ces deux idéologies dogmatiques et intolérantes creusèrent le tombeau de dizaines de millions d'êtres humains. Or si l'on part en quête du pire génocide sciemment organisé par l'être humain, ce n'est pas du côté du maoïsme, de l'hitlérisme ou du stalinisme qu'il faut chercher.

Ce génocide monstrueux et pérenne porte un nom presque anecdotique : *la préférence du fils*.

Cette expression anodine résume une horreur absolue. En quelques décennies, plus de 100 millions de filles disparurent discrètement des tablettes de l'humanité en raison de l'omniprésente volonté de privilégier une descendance masculine. Exit les femmes. Or le monde entier est informé de ce massacre effrayant qui se poursuit chaque jour avec une régularité inhumaine, l'Inde et la Chine illustrant avec zèle et ferveur cette tragique réalité silencieuse. Mais le gâchis évoqué plus haut se poursuit dans la plus parfaite hypocrisie et avec la complaisance coupable de tous les décideurs et d'une grande partie des médias.

Ces derniers savent toutefois fort bien effaroucher les foules lorsqu'un thème est susceptible de drainer une forte audience. Mais, on doit probablement imaginer que le massacre de 100 millions de fillettes qui ne demandaient qu'à vivre ne constitue pas un sujet essentiel. La

---

1. Remarquable synthèse analysant le sujet, *Le livre noir de la condition des femmes* (dirigé par Christine Ockrent et coordonné par Sandrine Treiner, XO Éditions, 2006) résume en moins de 800 pages l'insupportable condition des centaines de millions de femmes qui, à l'orée du 3<sup>e</sup> millénaire, sont assassinées, brûlées, vitriolées, lapidées, violées, mutilées, prostituées, esclavagées et méprisées. Après avoir lu ce livre il est vraiment difficile de regarder encore les êtres humains sans avoir envie de vomir. Et cet ouvrage conforte le titre du livre d'Yves Paccalet : *L'humanité disparaîtra, bon débarras !* (Arthaud, 2006) qui commence ainsi : « J'ai cru en l'homme. Je n'y crois plus. J'ai eu foi dans l'humanité : c'est fini. » Nous tenterons, difficilement il est vrai, d'infléchir un peu l'acerbité de ses propos...

retransmission d'un match de football ou le dernier épisode d'une médiocre émission de télé-réalité constituant le nectar dont se nourrissent les foules, la souffrance et la mort prématurée de ces innocentes importent bien peu.

Les lois de l'Audimat sont décidément bien impénétrables.

Conscient de ces aberrations et de ces hypocrisies qui prévalent encore, on a voté des lois, promulgué des décrets.

Mais les comportements ne changent guère dans l'immense majorité des pays. Et les femmes ne bénéficient toujours pas du strict minimum au sein d'une société qui se prétend évoluée, c'est-à-dire le droit à la reconnaissance, au respect, à l'équité et à la jouissance de leur propre corps. Tout simplement...

Ces constats révoltants alimenteront partiellement les deux premières parties des *Métamorphoses d'Éros*, car on ne peut biffer cinq millénaires d'injustices et d'absurdités comportementales d'un simple trait de plume en prétextant que l'on va repartir sur des bases saines et totalement dénuées d'ostracisme. Ce serait extrêmement lâche ; et trop commode.

Ce serait surtout stérile. Car cette iniquité est à l'origine d'innombrables catastrophes humanitaires qui se déroulent sous nos yeux dans l'indifférence. Toutes les analyses sociales et économiques le confirment : la discrimination sexuelle représente la première cause de pauvreté dans le monde !

Chacun sait que la pauvreté et la misère constituent le terreau privilégié de toutes les outrances, de toutes les idéologies odieuses, de tous les intégrismes. De tous les assujettissements. Comme le stipulait parfaitement Bossuet dans son *Sermon sur la bonté* : « La faim est toujours suivie de ses satellites : la rage et le désespoir. » Trois siècles après le décès de l'illustre prédicateur, cette analyse est toujours d'actualité.

Il est donc réellement paradoxal, scandaleux, insupportable même, de constater que 50 % des femmes vivant à notre époque ont moins de libertés que les Égyptiennes de l'Antiquité ou les Crétoises de l'époque minoenne.

Nous glorifions systématiquement l'élaboration et la mise en œuvre des *Droits de l'homme*, alors que nous refusons à des centaines de

millions de femmes l'accès aux droits les plus fondamentaux. Cette déroutante ambiguïté, semble-t-il, ne choque presque personne.

Toutefois, les analyses, observations et commentaires se focalisant sur le passé et le présent n'ont de réelles pertinences que s'ils permettent de tracer une *feuille de route* pour l'avenir. C'est la raison pour laquelle nous réserverons un chapitre entier à la description d'un projet humanitaire qui nous tient beaucoup à cœur, car il permettrait de sauver chaque année des milliers de vies tout en apaisant la souffrance de dizaines de milliers de victimes lors des grandes catastrophes naturelles imprévisibles qui dévastent cycliquement notre planète. Le tsunami de décembre 2004 en Asie, le tremblement de terre d'octobre 2005 au Pakistan, les inondations en Louisiane consécutives au cyclone Katrina (toujours en 2005 !), les catastrophiques inondations en Birmanie en mai 2008, le tremblement de terre en Haïti et les récentes inondations au Pakistan, en symbolisent six exemples tragiques et toujours dans nos mémoires.

Cette proposition – le « Projet Hypérion » – est parfaitement réalisable avec de la volonté et des moyens appropriés. Or nous avons imaginé un mode de financement très simple et... parfaitement indolore ! Elle serait par ailleurs totalement opérationnelle dans un délai de moins de 12 mois si les membres les plus influents des Nations unies acceptaient enfin d'ouvrir les yeux avec lucidité sur la réelle détresse du monde tout en fédérant efficacement leurs énergies trop souvent éparses.

Est-ce trop demander ?

La troisième et dernière partie des *Métamorphoses d'Éros* évoquera les arcanes du futur que nous léguerons à nos enfants et à nos petits-enfants. Or, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, la destinée de nos descendants est obscurcie par d'innombrables dangers. Des milliers d'ouvrages abordant déjà ce sujet essentiel, nous concentrerons synthèses et forces de proposition sur trois thèmes seulement. Les plus cruciaux probablement.

Nous évoquerons donc l'irréversibilité (sur plusieurs millénaires en tout cas) du réchauffement climatique que nous avons provoqué sans avoir les moyens de l'enrayer. Puis nous matérialiserons les dramatiques conséquences humaines d'une pénurie en eau potable avant la fin de ce siècle, cette eau que l'on définit souvent comme étant le futur *or bleu* et que nous préférons appeler le *sang de la Terre*. Nous mettrons enfin en

exergue le rôle de *démultiplicateur de catastrophes* du facteur humain ; et son habituel cortège d'atrocités.

Ces analyses nous conduiront tout naturellement à répondre aux questions implicitement contenues dans le titre de cette introduction :

– les femmes seront-elles le dernier recours, l'ultime rempart, face aux apocalypses que nous ciselons avec une inconscience coupable ?

– l'aveuglement planétaire dont l'humanité est affublée peut-il être endigué par des femmes impliquées et susceptibles d'occuper enfin certains postes stratégiques jusqu'à présent presque exclusivement accaparés par les hommes ?

– le *supplément d'âme* inhérent à la féminité peut-il infléchir le destin de nos enfants avant qu'il ne soit trop tard ?

– l'empathie naturelle des femmes permettra-t-elle enfin de dessiner un contexte interrelationnel un peu plus apaisé entre les êtres, tout en théâtralisant l'impact d'un altruisme minimum en lieu et place de la loi de la jungle qui instrumentalise systématiquement nos comportements ?

– l'impact dramatique du facteur humain dans un contexte déjà très inquiétant en lui-même : c'est-à-dire le réchauffement climatique exacerbé par notre inconscience et nos modes de vie, la diminution des ressources naturelles, la pénurie en eau, la destruction massive des forêts tropicales et la généralisation de phénomènes météorologiques extrêmes, peut-il être partiellement tempéré par l'union de femmes responsables se remémorant qu'elles sont mères avant d'être consommatrices ?

On observera que les émeutes, pillages, lynchages et meurtres, qui accompagnent cycliquement chaque grande catastrophe humanitaire, qu'elle soit d'origine naturelle ou humaine, illustrent à très petite échelle la réalité future et constituent une sinistre prémonition du monde que nous promettons à nos propres enfants. Lorsque 80 % des êtres humains n'auront plus directement accès à une eau de qualité acceptable (ils sont déjà 40 % en 2011 !) et lorsque le baril de pétrole coûtera 500 \$, la *loi de la jungle* évoquée ci-dessus dominera sans partage.

Ce sera alors le règne absolu de la barbarie, même si, dissimulant les abîmes tapis en nous, l'utilisation de nouvelles technologies voilera fugacement ces horreurs toujours promptes à réapparaître.

Par ailleurs, comme la remarque de Paul Valéry citée en ouverture de l'essai le résume clairement : le monde est désormais fini. Et clos.

Cette fin signifie implicitement que nous n'avons plus d'*ailleurs*.

Naturellement, cette notion de *monde fini* concerne essentiellement notre environnement habituel et non l'univers que les astrophysiciens décrivent et que nos sondes spatiales s'efforcent à parcourir. Il s'agit ici, du *vaisseau Terre*, de notre planète que nous parcourons dans tous les sens et que nous exploitons et torturons sans vergogne. Il s'agit de notre *arche de vie* que nous détruisons tout en refusant obstinément de croire ce que nous savons parfaitement depuis quelques décennies : les conséquences de nos actes outrepassent ce que notre environnement peut raisonnablement supporter. Et ces conséquences sont irréversibles.

Linceul pestilentiel et obscur, notre prédation s'étend sur la planète qui nous nourrit, et elle tuera nos descendants si nous ne modifions pas totalement nos comportements. Ceci implique une refonte fondamentale de notre manière d'appréhender la Vie, de la qualité de notre relation avec la Nature et de notre volonté de nous dépasser enfin dans le cadre d'une réelle quête d'altérité. Car la richesse est simultanément en soi et dans l'*autre*.

Le chemin à parcourir est abrupt, difficile, vertigineux, angoissant. Mais ce chemin exigeant est non seulement souhaitable... il est obligatoire !

Dans un texte étonnant, *Le mariage du Ciel et de l'Enfer*, William Blake évoque limpide cette aimantation particulière et mystérieuse qui nous conduit parfois à nous sublimer. Il précise en effet : « Si le fou persévérerait dans sa folie il rencontrerait la sagesse. » Comme la folie est notre trame coutumière, nous avons encore une petite chance de découvrir la sagesse... *Les Métamorphoses d'Éros* s'efforcera donc d'apporter des réponses claires, simples, efficaces, à ces interrogations légitimes.

Cet ouvrage ayant pour ambition d'être pragmatique et utile, il évitera naturellement les quelques pièges récurrents tapis en embuscade dès que l'on aborde le statut des femmes dans le monde.

Il ne sera nullement question ici de militantisme féministe (avec une star du X parmi les deux coauteurs, cette démarche serait inutilement provocatrice). Notre ambition ne peut se résumer à une déification de la femme au prétexte qu'on lui doit quelques milliers d'années d'espérances bafouées. Similairement, il ne peut être question de transformer

tous les hommes en bouc émissaires permanents, ni de les dédouaner des crimes et abjections commis depuis l'Antiquité.

La quête de l'équité et de l'harmonie passe par l'analyse, la compréhension, puis l'identification de solutions appropriées. La recherche systématique des responsabilités et l'emploi irraisonné du *principe de précaution* n'illustrent qu'un aveu d'impuissance et le moyen trop aisé d'échapper à nos propres responsabilités. Or elles sont énormes.

Le physicien Erwin Schrödinger, l'un des fondateurs de la physique quantique, disait : « Je ne sais pas d'où je viens, ni où je vais, ni qui je suis. » Chacun peut aisément faire le même constat. Toutefois, la quasi-totalité des êtres humains sont persuadés d'être d'une essence supérieure et s'arrogent le droit de tout décider pour notre planète au détriment d'une Nature jetée en pâture aux appétits de puissance et de pouvoirs de quelques irresponsables.

Comment peut-on simultanément reconnaître la vanité de toute recherche du Vrai, dans le sens absolu du terme, tout en niant la qualité des autres espèces vivantes ? Comment peut-on s'autoproclamer *Maître absolu de la Terre* et ne jamais s'émerveiller des fantastiques accointances qui nous reliait au vivant, dans le sens le plus noble du terme ?

Ce paradoxe n'en est pas un, car cette capacité à se dissimuler à soi-même ses propres vérités est un trait constant, presque obsessionnel, de l'esprit humain. Toutefois, 2 450 ans avant l'émergence des téléphones portables et d'Internet, Empédocle d'Agrigente écrivait, dans le style fulgurant qui caractérise souvent les philosophes présocratiques : « Je fus déjà un jour garçon et fille, et plante et oiseau et poisson.<sup>2</sup> » Sans valider pour autant les principes et modalités de la métempsychose, cette approche sereine de la vie serait utile, indispensable même, à l'orée des apocalypses que nous forçons chaque jour un peu plus à l'attention des générations futures.

Parfois iconoclastes et déparées de tout tabou, nos analyses et synthèses nous conduiront donc à évoquer tout haut ce que chacun ressassait tout bas. Sans oser l'exprimer...

---

2. Extrait de *Catharmes*

Ceci nécessitera surtout de mettre pleinement en lumière une *vision holistique*<sup>3</sup> du monde qui devra, à terme, se substituer à l'approche purement matérialiste, mécaniste et réductionniste qui prévaut actuellement.

Triste, veule et réductrice, cette optique n'alimente que la médiocrité et la haine. Or dans un monde fini, et qui agonisera dans moins de deux siècles si nous n'agissons pas fermement et rapidement, l'occultation systématique des vrais « pourquoi ? » s'apparente à un suicide collectif.

En conséquence, la vision globale d'une problématique planétaire dont nous sommes simultanément les responsables et les victimes, passera par la remise en cause de toutes les rigidités intellectuelles qui fossilisent notre imagination, notre énergie et notre capacité d'émerveillement. Les scléroses psychiques et la peur d'une quête de l'altérité absolue engluant fréquemment nos capacités à concevoir un avenir différent et enfin fécond, ces freins impliqueront un ton parfois mordant et des synthèses et raccourcis souvent abruptes, car l'objet premier des *Métamorphoses d'Éros* consistera à ouvrir de nouvelles portes, à dresser des constats sans complaisance et à tracer des pistes nouvelles pour celles et ceux qui auront le courage de s'y aventurer.

Comme nous nous autorisons toutes les curiosités, ce choix provoquera la colère de certaines personnes qui ne se reconnaîtront nullement dans ces analyses déstabilisantes qui prendront un malin plaisir à bousculer les idées reçues les plus tenaces. Molle et stérilement consensuelle, la *langue de bois* n'aura pas sa place ici. Les jérémiades, palinodies et propagandes idéologiques ou sectaires non plus. Certaines vérités étant difficiles à dire et à entendre – puis à accepter –, nous transgresserons donc. Encore et encore.

Mais, le sujet étant essentiel et son acuité n'autorisant guère l'emploi irraisonné de thèses insuffisamment argumentées, *Les Métamorphoses d'Éros* s'appuiera toujours sur des faits concrets, aisément vérifiables par tous. Et ceci en dehors de toute approche partisane.

Afin d'étayer cette approche novatrice, nous mettrons en lumière ce que nous appelons le supplément d'âme propre au féminin. Fondée sur

---

3. S'opposant au réductionnisme, l'holisme précise qu'un ensemble est supérieur à la somme de ses composantes et qu'il possède des propriétés distinctes de ses éléments constitutifs. Ce constat impose donc une analyse et une vision globale de chaque ensemble, que ce soit dans le monde microscopique ou dans le monde macroscopique.

la capacité d'émotion des femmes, sur leur potentiel d'empathie et leur sens très pragmatique de la communication, cette capacité s'inscrit presque naturellement dans une logique de connivence entre les êtres et dans la perspective d'une substitution du *principe de domination* par le *principe d'association*. Le propos n'est nullement révolutionnaire en soi. Mais son analyse et sa mise en perspective autoriseront des développements inédits et porteurs d'espoirs à l'orée des sombres crépuscules que nous façonnons à l'attention exclusive de nos enfants. Crépuscules qui se métamorphoseront, peut-être, en apocalypses dans quelques décennies.

L'emploi des mots *crépuscules* et *apocalypses* peut paraître outré dans ce contexte, mais la sourde inquiétude qui doit prévaloir à l'aube du troisième millénaire s'impose désormais sans partage et sans frein. Cette inquiétude s'alimente du flux permanent de notre propre absurdité et justifie l'emploi irrévérencieux de trois chefs-d'œuvre de la littérature mondiale en guise de titre pour les différentes parties de cet essai.

Nous espérons seulement que Stendhal, Calderon de la Barca et Dostoïevski ne nous tiendront pas rigueur de cet emprunt passager...

« Le rouge et le noir » fait référence aux injustices et aux forfaitures du Passé, « Crime et châtement » illustre les sentiments qui dominent notre époque : déraison et hypocrisie. « La vie est un songe » nous rappelle enfin l'absurdité de toute vanité et les ambiguïtés d'un espoir que menace l'ultime cataclysme dont nous serons les seuls responsables. *Responsable* dans le sens plein du terme car notre avenir, celui des enfants de nos enfants pour être plus précis, s'inscrit à la confluence de quatre facteurs cruciaux :

– le facteur climatologique dont l'irréversibilité, pour de nombreux siècles en tout cas, rendra la vie de nos descendants de plus en plus difficile ;

– le facteur démographique – nous serons 9 milliards en 2050 ! – qui superposera les conséquences sociales négatives d'une surpopulation catastrophique aux effets délétères d'un réchauffement climatique incontrôlable ;

– le facteur humain, qui accroîtra les inégalités et les discriminations tout en généralisant la *loi de la jungle* ;

## Introduction

– le facteur temps enfin. Ce dernier sera certainement le plus crucial de tous car nous concentrerons en un siècle et demi dix fois plus d'horreurs et de désastres naturels et humains qu'en trois millions d'années !

Jorge Luis Borges nous situe définitivement à la confluence de notre destinée et de celles des trillions d'êtres vivants qui partagent passagèrement notre planète. Dans *Rubaiyyat*, le poète précise : « Le temps n'est que la trame diverse de ces avides songes que nous sommes et qu'un jour le secret Songeur disperse. » Hélas, nos songes deviennent beaucoup trop avides et l'âpreté de leur impertinence disloque peu à peu le berceau de l'humanité.

S'imposant douloureusement à notre conscience, c'est la cruauté de ce constat qui est à l'origine des *Métamorphoses d'Éros* et qui nous convie à proposer des solutions susceptibles d'apaiser les conséquences néfastes de notre aveuglement suicidaire. Brisant enfin toutes les rigidités intellectuelles qui nous étouffent et nous empêchent d'appréhender l'*autre* dans le cadre d'une démarche altruiste et sincère, nous tracerons peu à peu un chemin au sein duquel chacun à sa place, sans aucune discrimination. Nous nous efforcerons donc d'*ouvrir le monde* en brisant toutes les frontières mentales – certaines sont plus colossales que la Grande Muraille de Chine – qui occultent nos facultés intellectuelles et notre regard sur les autres, sur la Nature, et sur la Vie.

Les exégètes contemporains critiquent surabondamment l'étroitesse d'esprit des inquisiteurs qui condamnèrent Giordano Bruno à périr sur le bûcher lorsqu'il osa évoquer l'infinité des mondes tout en confirmant que la Terre n'est nullement au centre de l'univers.

Mais après avoir institué le géocentrisme, monstruosité intellectuelle totalement infondée, nous avons généralisé l'anthropocentrisme, monstruosité spirituelle qui nous aide simplement à déréaliser un peu plus l'avenir proche, rejetant ainsi la Nature dans un cachot ombreux tout en la transformant en simple décor que nous profanons à plaisir.

Il est urgent de nous reprendre afin d'élaborer les contours d'une ambition nouvelle qui permettra, peut-être, de déverrouiller définitivement les *portes du futur*.

Nous devons bien cela à nos descendants.

## Chronologie des femmes remarquables citées dans la première partie

1495-1457 av. J.-C. :

Hatshepsout : Pharaonne qui fit édifier le temple de Deir-el-Bahari et organisa la première expédition commerciale et scientifique de l'histoire.

620-565 av. J.-C. (environ) :

Sappho : poétesse grecque que Platon nomma « la dixième muse » et qui représente la contrepartie féminine d'Homère.

560-510 av. J.-C. (environ) :

Tomyris : reine des Massagètes qui délivra son pays de l'envahisseur perse tout en faisant périr son puissant roi : Cyrus II<sup>1</sup>.

370-415 :

Hypathie d'Alexandrie : philosophe, mathématicienne et astronome, l'excellence de sa pensée émerveilla ses contemporains.

475-545 :

Clotilde : reine de France et épouse de Clovis, elle sut poursuivre l'action du premier grand roi de France en dépit des errements de ses fils.

498-535 :

Amalasonthe : reine des Ostrogoths qui succéda à Théodoric le Grand et dut maintenir un juste équilibre entre Constantinople et son peuple

---

1. Les dates indiquées pour Sappho et la reine Tomyris sont simplement indicatives et ne peuvent être précisées dans une fourchette de 20 à 30 ans en raison de la fragilité des sources

520-587 :

Radegonde : reine de France qui sublima les souffrances de son enfance avant de devenir une sainte et fonder un monastère à Poitiers.

978-1014 :

Murasaki Shikibu : poétesse japonaise qui rédigea l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale : le *Dit du Genji*.

1098-1179 :

Hildegard von Bingen : mystique visionnaire, médecin inventant la *médecine douce*, musicienne, poétesse, linguiste, prédicatrice et conseillère de l'empereur Frédéric Barberousse, elle universalisa la pensée humaine.

1122-1204 :

Aliénor d'Aquitaine : mère de Richard Cœur de Lion, reine de France, puis d'Angleterre, elle sut poursuivre l'effort de paix entre ces deux pays.

1412-1431 :

Jeanne d'Arc : héroïne nationale qui délivra plusieurs villes aux mains des anglais en faisant preuve d'un courage et d'une pugnacité inouïs.

1645-1703 :

Philis de la Charce : huguenote intrépide, elle libéra le Dauphiné les armes à la main et fut célébrée pour cet exploit par Louis XIV et Madame de Sévigné.

1646-1689 :

Elena Cornaro Piscopia : première femme obtenant un doctorat, elle parlait sept langues, était philosophe, mathématicienne, théologienne, astronome, linguiste, musicienne et femme de cœur.

1729-1796 :

Catherine II de Russie : impératrice de Russie qui affermit encore le rôle de son pays dans le monde en poursuivant l'œuvre de Pierre le Grand.

1764-1823 :

Ann Radcliffe : célèbre romancière anglaise qui donna ses lettres de noblesse au roman noir « gothique ».

1775-1866 :

Barbe Nicole Clicquot : fondatrice des champagnes Veuve Clicquot, elle fut une femme d'affaire d'une modernité exceptionnelle.

*Chronologie des femmes remarquables*

1797-1858 :

Ida Pfeiffer : exploratrice autrichienne qui réalisa deux tours du monde en révélant à la civilisation occidentale l'art de vivre des Dayaks de Bornéo.

1805-1847 :

Fanny Mendelssohn : musicienne aussi douée que son frère, elle dut rester dans l'ombre de ce dernier sous la pression amicale de sa famille.

1864-1943 :

Camille Claudel : sœur de Paul Claudel et maîtresse d'Auguste Rodin, ses sculptures évoquent un art novateur et totalement négligé à son époque.

1898-1937 :

Amelia Earhart : aviatrice américaine intrépide, elle bâtit de nombreux records avant de périr en mer lors d'une tentative de tour du monde.

## Chapitre 12

### Le désert des barbares

« Si tu ne vois pas encore la beauté en toi, fais comme le sculpteur : il gratte, il polit, il essuie, jusqu'à ce qu'il dégage les belles lignes dans le marbre. Comme lui, enlève le superflu, nettoie ce qui est sombre pour le rendre brillant et ne cesse de sculpter ta propre statue. »

Plotin, *Ennéades* I-6

Après avoir brièvement brossé les horreurs de l'excision, la répétitivité des viols et les meurtres d'honneur, évoquer la situation *précaire* des femmes chefs d'état ou présidente de grandes sociétés multinationales peut paraître saugrenu. Mais la similarité des logiques est évidente, même si elle choque.

Regroupés dans un chapitre dont le titre s'inspire d'un célèbre roman de Dino Buzzati, les quelques exemples qui vont suivre mettront en lumière des femmes dont le parcours fut exceptionnel. Mais ces réussites dissimulent difficilement une réalité récurrente : une femme qui réussit devient vite suspecte. Ceci se concrétise systématiquement par une mise à l'écart, car une femme qui occupe un poste stratégique n'a jamais le droit à l'erreur. Cette constatation s'applique naturellement aussi aux hommes. Chacun sait que le monde des affaires et celui de la politique sont impitoyables. Et les erreurs se paient généralement

au prix fort. Mais lorsqu'un homme échoue, il a souvent droit à une seconde chance ; les femmes presque jamais...

Nous illustrerons cette iniquité en prenant un exemple dans le monde politique : Benazir Bhutto, premier ministre du Pakistan de 1988 à 1990, puis de 1993 à 1996 et lâchement assassinée en décembre 2007 alors qu'elle allait probablement revenir au pouvoir. Nous poursuivrons cette démonstration en prenant un exemple dans le monde de l'entreprise avec Carly Fiorana, PDG de Hewlett-Packard de 1999 à 2005 et qui fut destituée de ses fonctions par son Conseil d'Administration. Illustres, puissantes et enviées, ces femmes n'ont bien entendu jamais souffert des violences physiques imposées aux femmes, même si le meurtre de Benazir Bhutto fut probablement politique et sexiste. Mais elles subirent une autre forme de violence, un *ostracisme de velours* dont la conséquence symbolique est du même ordre et que l'on pourrait résumer ainsi : quelles que soient leurs qualités intrinsèques, les femmes ne peuvent pas durablement accomplir ce que font les hommes. Donc elles leur sont inférieures...

Nous examinerons aussi cette réalité avec ce que l'on pourrait appeler un *déficit de considération*. L'exemple de l'extraordinaire apnéiste américaine Tanya Streeter sera particulièrement éloquent. Enfin, afin de prendre en compte tous les paramètres existants, nous choisirons un contre exemple en mettant en lumière l'étonnant destin d'Indira Gândhî qui illustre parfaitement l'ambiguïté d'un parcours politique féminin dans un monde d'hommes.

Commençons donc par Benazir Bhutto. Née à Karachi le 21 juin 1953, Benazir (la *sans égale* en urdu) est la fille du premier ministre pakistanais, Zulfikar Ali Bhutto. Elle poursuit de brillantes études dans son pays, puis à l'université d'Oxford. En 1977, elle rentre dans son pays très peu de temps avant que son père soit évincé du pouvoir par le général Zia ul-Haq. L'ancien premier ministre est pendu deux ans plus tard et sa fille doit s'exiler jusqu'en 1986 en Angleterre. Benazir revient à Lahore deux ans plus tard. Elle prend alors la tête du principal parti d'opposition, le Parti Populaire Pakistanais, le P.P.P. Lorsque le général Zia disparaît en 1988 dans un accident d'avion, les élections sont largement remportées par le P.P.P. Benazir Bhutto est nommée premier ministre le 1<sup>er</sup> décembre de cette même année. Première femme gouvernant un pays musulman, elle est destituée en août 1990 sous prétexte de

corruption. Opiniâtre, elle poursuit son combat politique et remporte les élections de 1993.

L'expérience aidant, elle passe des alliances multiples. Cette stratégie lui garantit une certaine stabilité tout en facilitant la résolution de nombreux problèmes de politique intérieure.

Les fondamentalistes musulmans ne restent pas inactifs et critiquent ouvertement la présence d'une femme à la tête de l'État. Cette campagne de dénigrement systématique porte ses fruits et le Parti Populaire Pakistanais perd les élections de 1996, ce qui la contraint à démissionner. En 1999, Benazir Bhutto et son mari, Asif Alî Zadari, sont à nouveau condamnés pour corruption. Condamnée à l'exil, elle ne peut plus rentrer dans son pays depuis 2002. Par ailleurs, le président pakistanais, Pervez Musharraf, fait voter une loi interdisant la possibilité d'un troisième mandat, ce qui élimine Benazir du pouvoir.

On constate que la réussite assez exceptionnelle de Benazir Bhutto fut systématiquement contrée. Pour son second mandat, l'argument de l'opposition était clairement : « Une femme ne peut être à la tête de l'un des plus grands pays musulmans du monde. » Il faut se remémorer que le Pakistan est très peuplé, 180 millions d'habitants, qu'il possède l'arme nucléaire, et symbolise l'une des principales puissances asiatiques avec la Chine, le Japon et l'Inde. Le contexte religieux est important ici mais, comme nous le verrons avec l'exemple suivant, il n'explique pas tout. La véritable problématique se résume ainsi : toute femme prenant les rênes d'un réel pouvoir doit savoir qu'elle sera impitoyablement destituée de ses prérogatives à la première erreur.

Dans son cas l'issue fut cruelle et injuste pour son pays. En 2007, elle est amnistiée par le président Pervez Musharraf et le partage du pouvoir est envisagé après les élections prévues pour janvier 2008. Benazir rentre au Pakistan en octobre 2007. Chef de l'opposition, elle s'associe avec Nawaz Sharif. Alors qu'elle est en campagne pour le Parti du Peuple Pakistanais (le PPP) elle meurt, victime d'un attentat-suicide à l'issue d'un meeting à Rawalpindi.

Sa mort provoqua d'importants troubles, trois jours de deuil national et le report des élections. Benazir paya donc au plus haut prix le fait d'être une femme...

Dans un autre registre, le cas de Carly Fiorina illustre parfaitement l'absence de seconde chance donnée à une femme dans un domaine aussi impitoyable que celui de la politique, le monde de l'économie et de la haute finance. Brillante femme d'affaires, Carly Fiorina avait été nommée PDG de Hewlett-Packard en 1999 après un parcours exceptionnel au sein de plusieurs grands Groupes internationaux (Lucent Technologies entre autres). Dirigeant Hewlett-Packard avec rigueur et compétence, elle avait notamment réussie la délicate et complexe fusion avec Compaq en 2002. Carly avait été glorifiée par ses pairs comme étant la première femme susceptible de manager avec maestria une entreprise faisant partie du Dow Jones (indice boursier regroupant les 30 plus importantes entreprises américaines). Peu de temps avant sa disgrâce, le magazine *Forbes* l'avait classée parmi les *dix femmes les plus puissantes du monde*, les neuf autres émanant toutes du domaine de la politique.

Emblème absolu de la femme qui réussit totalement dans un monde d'hommes, Carly Fiorina fut *débarquée* de son poste en février 2005 et contrainte à présenter sa démission. Après avoir dirigée une entreprise réalisant chaque année un chiffre d'affaire atteignant 80 milliards de dollars, cette femme dont le parcours était particulièrement atypique – elle travaillait précédemment dans les télécoms tout en ayant glané des diplômes d'histoire médiévale et de philosophie ! – dut se soumettre à la dure loi des marchés boursiers qui commençaient à mettre en doute les performances à venir de Hewlett-Packard, sans que ces inquiétudes soient réellement étayées ou corroborées par les faits. La PDG a donc payé le prix fort à la suite de graves dissensions internes au sein du Conseil d'administration.

Ceci arrive naturellement aussi à de nombreux hommes, le monde des affaires se singularisant essentiellement par son pragmatisme, son cynisme et le rôle exorbitant qu'il accorde aux jeux de pouvoir. Mais on ne peut s'empêcher de penser que Carly Fiorina a été la victime d'un *lynchage sexiste* lié au rôle trop déterminant qu'elle prenait au fil du temps. Lorsqu'un patron d'entreprise devient trop puissant il se crée des inimitiés et les traquenards jalonnent son destin. Lorsqu'une femme en fait de même, on l'achève. Ce cas de figure est très emblématique et se reproduit des milliers de fois chaque année dans toutes les grandes entreprises mondiales.

Une femme cadre, et *a priori* cadre dirigeant, n'a jamais le droit à l'erreur. Chaque attitude, chaque geste, chaque décision, sont scrutés, commentés, analysés. Si la femme concernée donne des signes de faiblesse, se trouble, prend une décision discutable, manque un instant de cohérence dans sa démarche, la sanction est rapide, inéluctable et définitive. Un cadre supérieur arrivant en retard sera réprimandé. Une femme ne bénéficiera presque jamais de la même mansuétude. Si la faute est réelle, le licenciement devient le corollaire obligatoire et presque naturel du processus de contrôle. La sanction plane donc toujours au-dessus de la tête des femmes qui se situent dans les degrés supérieures de la hiérarchie.

Le niveau d'exigence est toujours optimum, ce qui est globalement une bonne chose et la reconnaissance par la hiérarchie des qualités intrinsèques de l'intéressée, mais la tolérance est souvent égale à zéro. Pour conserver sa place une femme doit donc :

- ne pas avoir d'enfant ;
- ne pas avoir de famille ou de mari, sauf s'il vit à l'autre bout du monde ;
- habiter à côté de son lieu de travail, pouvoir venir à pied en moins de dix minutes constituant un énorme avantage ;
- prendre ses vacances chez elle ;
- ne jamais être malade ;
- dormir peu ;
- prendre enfin des vitamines en grande quantité afin d'être toujours fraîche et pimpante.

Naturellement cette liste est très incomplète et ce qui précède ne suffit pas. Il faut aussi avoir chaque jour les idées les plus pertinentes, ne jamais se tromper, être *toujours au top*, manger frugalement et le plus sainement possible. Pour résumer, il faut être parfaite et le rester. Quel défi permanent ! Il convient toutefois de tempérer quelque peu cette approche qui pourrait rapidement devenir caricaturale. Car s'il est évident qu'une femme accédant aux rênes d'un réel pouvoir, politique ou économique, devient immédiatement la cible de toutes les envies et la victime expiatoire idéale de toutes les cabales, il serait absurde d'imaginer que toutes les femmes investies d'une puissance incontestée en font systématiquement le meilleur usage. On glisserait insensiblement alors d'une odieuse prééminence masculine à une déification de toutes

les femmes auxquelles on apporterait l'absolution sans user du moindre sens critique.

N'oublions pas que l'histoire de France, pour prendre un exemple simple et connu de tous, est jalonnée de reines acariâtres, cruelles, vindicatives et monstrueuses. En pleine période mérovingienne, l'épouvantable duo composé des reines Frédégonde et Brunehaut nous remémore utilement que le fait d'être femme n'exonère nullement de toute autre considération morale. Tuer et massacrer ne constitue pas, hélas, l'apanage exclusif des hommes. L'exemple qui suit illustre par ailleurs l'ambiguïté de la quête effrénée du pouvoir.

Exceptionnelle et dramatique la destinée d'Indira Gândhî va nous permettre d'apporter une pierre nouvelle à l'édifice, tout en éclairant différemment la problématique et ses contradictions internes. Née le 19 novembre 1917, Indira était la fille unique de Jawaharlal Nehru. Ce dernier devint le premier ministre de l'Inde dès son accession à l'indépendance en 1947. Issue de la caste brahmane, Indira étudia auprès du poète Rabindranath Tagore et fut étudiante au sein des universités de Genève et d'Oxford. Éluë membre du congrès, elle soutint le mahatma Gandhi et épousa l'un de ses proches : Shri Feroze Gandhi, qui n'avait aucun lien de parenté avec le Mahatma en dépit de la similitude des noms. Elle rejoignit son père lorsque celui-ci devint premier ministre. En 1959 elle devient présidente du Parti du Congrès, puis ministre de l'information en 1964 à la mort de Nehru. Deux ans plus tard le premier ministre en fonction fut victime d'une crise cardiaque. Elle lui succéda, prenant ainsi la tête du deuxième État le plus peuplé de la planète.

On peut affirmer, sans risque d'être démenti, qu'Indira Gândhî est la femme ayant occupé le poste le plus important dans toute l'histoire de l'humanité. En effet, les souveraines les plus puissantes, Hatshepsout, Catherine II de Russie ou la reine Victoria, régnèrent sur de nombreux sujets, mais aucune ne peut se prévaloir d'avoir dirigé 750 millions d'êtres humains.

Se retrouvant brutalement à la tête d'une nation immense et très pauvre, elle dut faire face à d'innombrables défis. Elle s'efforça d'organiser, structurer et moderniser son pays. Elle lutta contre le régime des castes tout en essayant d'endiguer une démographie galopante. Les projections actuelles demeurent hélas très inquiétantes pour l'Inde dans ce domaine, car sa population dépasse allègrement le milliard d'individus

et les experts prévoient qu'elle deviendra le pays le plus peuplé du monde autour de 2035.

Œuvrant avec obstination, elle accéléra un vaste programme d'industrialisation à l'occidentale. Puis elle se concentra sur une indispensable réforme agraire tout en veillant à l'amélioration de l'éducation à travers un gigantesque effort de scolarisation. Dans un pays où les moins de vingt ans constituent réellement les forces vives de la Nation, cette priorité demeure cruciale et vise à l'émergence de potentialités durables. Cette concentration des pouvoirs et cette volonté de progrès à marche forcée se métamorphosèrent progressivement à travers l'expression d'un pouvoir absolu qui s'attira des critiques virulentes. Son parti fut balayé lors des élections de 1977. Accusée de fraude électorale, elle fut incarcérée, ce qui ne l'empêcha nullement de reprendre le pouvoir en 1980, année du décès de l'un de ses fils dans un accident d'avion. Les haines et les rancœurs ne se tarirent pas pour autant et Indira fut assassinée en 1984 par des extrémistes sikhs qui faisaient partie de sa garde personnelle. Son second fils, Rajiv Gândhî lui succéda avant d'être, lui aussi, assassiné en 1991.

L'examen attentif de la vie tumultueuse et douloureuse d'Indira conduit à deux constats passablement antagonistes.

Le premier est positif. Lorsque l'on examine la situation dans laquelle se trouvait l'Inde lorsqu'elle prit le pouvoir, on ne peut qu'admirer le chemin parcouru dans le domaine de la lutte contre la pauvreté, la famine et l'omniprésence du système des castes. Par ailleurs, les effets bénéfiques d'une industrialisation moderne, d'une scolarisation accrue et d'une réforme agraire, sont à porter à son crédit.

À l'inverse, son action fut marquée par la détérioration des relations entre les communautés hindoues et sikhs. Plus grave encore, elle institua en 1975 un état d'urgence qui confisqua un grand nombre de libertés civiles et qui donna à son gouvernement une forte connotation autoritaire, pour ne pas dire dictatoriale. Enfin, son action dans le cadre de la protection des femmes fut notoirement insuffisante. Il faut se rappeler que l'Inde est un pays où l'on vitriole très fréquemment encore l'épouse que l'on souhaite répudier, et 5 femmes sont brûlées encore chaque jour pour des motifs liés à leur dot.

Le bilan global est donc très mitigé et ne peut, en aucun cas, constituer un hymne célébrant des qualités féminines portées à leur zénith.

À première analyse, ce qui précède démontre qu'une femme chef d'État peut gouverner une très grande nation avec efficacité et pugnacité. Toutefois, son statut de femme ne lui accorde nullement le droit de bafouer les libertés individuelles en les asservissant au sacro-saint principe de la *raison d'état*. Les femmes sont donc faillibles. Ce qui est plutôt rassurant.

Après les faux-pas d'Indira Gândhî, observons un domaine où l'omniprésence des hommes est évidente : le sport.

Aucune femme ne court le 100 mètres plus vite qu'un homme. Aucune femme ne peut prétendre gagner le Tour de France devant une cohorte de professionnels particulièrement bien entraînés. Et ce constat peut se multiplier à l'infini. Ceci n'est nullement préjudiciable aux femmes car la masse musculaire prend ici une importance qui relativise totalement les exploits sportifs réalisés par celles-ci. Par ailleurs, si une championne battait régulièrement ses collègues masculins au tennis ou en haltérophilie, on peut légitimement imaginer que sa silhouette musculeuse serait relativement peu féminine.

Il existe toutefois une femme qui a plusieurs fois battu tous ses concurrents masculins au sein d'une discipline particulièrement exigeante : l'apnée.

Depuis le film *Le Grand Bleu*, tout le monde connaît ces êtres étranges, mi-humains, mi-poissons, qui descendent dans la nuit abyssale en cessant de respirer pendant plusieurs minutes. Confrontés au froid, à l'obscurité, à la pression des grandes profondeurs (18 kg au cm<sup>2</sup>), ces *extraterrestres de l'abîme océanique* nous fascinent par leurs exploits presque surhumains. De nombreux reportages mettent en lumière ces *seigneurs de l'impossible* dont le rythme cardiaque se ralentit de manière extravagante et qui peuvent rester sept à huit minutes sans respirer.

L'apnée, voilà à l'évidence une discipline d'hommes, d'athlètes, de guerriers se dépassant toujours plus afin de sombrer dans la nuit sans retour tapie au fond des océans. Et pourtant, une jeune femme à la longue chevelure blonde et aux mensurations de mannequin bat régulièrement depuis quelques années des records détenus précédemment par ses collègues masculins. Elle est américaine et s'appelle Tanya Streeter.

Qui l'a connaît ? Presque personne. Et pourtant... Depuis 1998 elle bat régulièrement des records du monde dans presque toutes les disciplines de l'apnée. Ses deux records les plus prestigieux furent obtenus en août 2002 et en juillet 2003 dans les eaux saphirines des îles Turks & Caicos. Elle pulvérisa d'abord le record le plus mythique, la plongée dite *No limits* qui la fit descendre à -160 m, battant ainsi le précédent record masculin détenu jusque-là par Loïc Leferme avec -154 m et le record féminin qui était l'apanage de Mandy Cruickhank avec -136 m.

Puis elle décrocha le record le plus difficile, la plongée *Variable weight* qui consiste à descendre avec une gueuse, afin que l'immersion ne s'éternise pas trop longtemps, mais qui oblige à remonter de l'abîme en se hissant soi-même le long du câble. Chacun peut aisément imaginer l'effort colossal nécessaire lors de cette périlleuse remontée et alors que l'on vient d'accomplir un exploit qui transcende le corps et tétanise l'esprit.

Là encore, Tanya Streeter s'imposa en descendant à -122 m, le précédent record masculin étant détenu par Patrick Musimu (-120 m) et le record féminin (Deborah Andello avec -95 m) étant définitivement relégué aux oubliettes.

Depuis, ces records ont été battus (le record actuel en « apnée dynamique » avec palmes est détenu depuis septembre 2010 par Dave Mullins : -265 m !), mais ceci n'entache en rien les exceptionnelles performances de Tanya.

Or, cette jeune femme dont la devise est « *redefine your limits* » – c'est par ailleurs le nom très emblématique de son site web – demeure obstinément méconnue et ses exploits ne s'ébruitent guère au-delà du cénacle assez fermé du monde de l'apnée. Étrange destinée. Voilà une femme qui a été qualifiée par la revue *Sports Illustrated* comme étant *The World's more perfect athlete*, et dont le nom n'évoque rien du tout auprès du public. Pourquoi ?

Parce qu'elle est une femme ? Parce que son sport est trop mal connu ?

Il est assez difficile de cerner les raisons de cette étrange amnésie qui nous pousse à ignorer totalement une athlète hors normes. Mais les faits sont là, têtus, agaçants, presque cyniques : Tanya Streeter demeure inconnue du grand public alors qu'elle bat régulièrement des records du monde masculin dans une discipline monstrueusement exigeante.

Alliant harmonieusement les qualités du cœur et les qualités sportives, cette jeune femme ne se contente pas d'aligner les exploits, elle s'engage auprès de nombreuses associations préservant la Nature : *Whale and Dolphin Conservation Society*, *The Coral Reef Alliance*, *Bite-Back*, une association anglaise qui se voue à la protection des requins. Elle milite activement aussi dans le cadre de l'association anglaise *Free Spirit Trust* qui prend en charge des adolescents atteints par le cancer et qui, par le biais d'expéditions et de découvertes aventureuses, les conduit à *redéfinir leurs limites* afin de mettre en œuvre un processus de guérison focalisé sur un moral conquérant.

Admiratifs face à cette exceptionnelle destinée et à cet engagement d'une qualité rare, nous devons donc admettre que le fait qu'elle soit une femme freine sa notoriété auprès des médias qui, sans cela, ne se seraient pas privés d'une semblable aubaine. Battre régulièrement des records masculins tout en étant une femme est donc une incongruité notable.

Dans un domaine sportif très différent, on peut prendre en compte l'exemple édifiant d'une star du sport automobile : l'américaine Danica Patrick. Élégante et sensuelle – elle pose parfois dans des revues masculines – cette jeune femme réalise actuellement de nombreux exploits qui révolutionnent le sport automobile. Celui-ci étant simultanément très médiatisé, les salaires pharamineux versés aux meilleurs pilotes de F1 en constituent la meilleure illustration, et très conservateur, les femmes sont peu présentes au niveau le plus élevé, l'intrusion volcanique d'une jeune femme au caractère bien trempé fit rapidement l'effet d'une bombe.

Née en 1982, Danica pratique le sport automobile depuis son plus jeune âge puisqu'elle commença par des courses de karting dès l'âge de 10 ans. Entre 1992 et 1997 elle remporta de nombreuses compétitions dans le cadre de la *World Karting Association*.

Puis elle progressa en se confrontant à des enjeux de plus en plus ambitieux. Elle participa entre autre à la *Formula Vauxhall Junior* en Angleterre qui forgea son caractère et affina son professionnalisme. Son talent, sa motivation et sa fougue étant évidents, sa carrière s'étoffa de nombreuses victoires et elle évolue désormais à un très haut niveau.

Elle court actuellement en *Indy Racing League* et bat régulièrement ses collègues masculins dans les épreuves les plus prestigieuses. Elle est aussi la seule femme ayant remporté une course en *Indy* (l'*Indy Japan 300* en 2008). En 2005 elle a failli remporter les *500 miles d'Indianapolis* et elle occupe de plus en plus souvent la *pole position*, matérialisant pleinement ainsi son talent de pilote surdoué. Danica a par ailleurs terminé en 3<sup>e</sup> position des *500 miles* en 2009.

Son parcours fascine les médias et certains commentateurs enthousiastes l'imaginent déjà participant aux épreuves de Formule 1. Rien n'est fait pour le moment, mais sa carrière semble très prometteuse et ce serait assurément la première fois qu'une femme participerait à ces prestigieuses épreuves avec une chance de gagner. Ou de finir sur le podium.

Or ces succès à répétition ne plaisent pas à tout le monde. Juste après la remarquable performance de Danica Patrick aux *500 miles d'Indianapolis*, Bernie Ecclestone (le patron de la F1) a prétendu « que les femmes pilotes devraient toutes être habillées en blanc, comme tous les autres appareils ménagers... » On n'est pas plus mufle... Il s'est excusé peu de temps après auprès de Danica, mais cette dernière lui a vertement répondu en joignant les actes aux paroles. Quelques semaines plus tard, elle a refusé de participer à une exhibition mettant en scène des voitures de F1. Elle précisa alors « qu'elle n'était pas un produit marketing ». Après avoir été comparé à un lave linge ou à un réfrigérateur, Danica a eut parfaitement raison de remettre les choses au point en ridiculisant ainsi tout ceux qui pensent encore qu'une femme qui va aussi vite que les hommes au volant d'un bolide est, soit une hystérique, soit une inconsciente.

Mais les commentaires inappropriés ont perduré... Jenson Button déclara au magazine masculin FHM : « Une fille qui possède une forte poitrine ne sera jamais à l'aise dans une voiture. Et ses mécaniciens ne pourraient pas se concentrer. Imaginez, comment feraient-ils pour serrer ses sangles ? » Très classe... Dans le même esprit (en plus trivial quand même) son adversaire Ed Carpenter précisa en 2006 : « Danica est très agressive dans nos voitures, surtout si on la prend au bon moment du mois. » Chacun appréciera l'élégance du commentaire !

Harmonisant élégance et sensualité, intelligence et dextérité, Danica démontre parfaitement le réel pouvoir des femmes lorsqu'elles s'impliquent et se désinhibent totalement dans une activité, jusque-là, presque

exclusivement réservée aux hommes. Voilà assurément un modèle idéal pour toutes les jeunes femmes qui souhaitent s'investir pleinement dans des domaines inédits.

On peut compléter ce panorama succinct en prenant un exemple prestigieux et, apparemment, nullement remis en cause. Il s'agit ici d'Ellen Mac Arthur et de son fantastique record du tour du monde à la voile en solitaire.

Lorsque Ellen obtint ce nouveau record – le plus prestigieux de tous dans le domaine de la voile – en février 2005, le monde entier s'ébaubit, la félicita et célébra son courage, ses talents de marin et sa pugnacité sans faille. C'était la moindre des choses. Réalisant cet exploit inouï en moins de 72 jours, elle pulvérisa le précédent record de Francis Joyon de 32 heures, s'inscrivant définitivement ainsi dans le grand livre d'or des géants de l'océan.

Dans le trimestre qui suivit cet exploit exceptionnel, on vit toutefois fleurir des articles que l'on pourrait résumer ainsi : *Pourquoi les records du monde à la voile sont-ils tous battus si régulièrement désormais ?* Étrange...

Les spécialistes arguèrent alors du fait que les progrès technologiques affectant le matériel, des prévisions météo améliorées et l'informatique embarquée, permettaient désormais de pulvériser des records mythiques avec une facilité déconcertante. Ces spécialistes ont probablement raison sur le fond. Chacun conviendra aisément qu'un bateau fiable et une informatique sophistiquée autorisent probablement des vitesses plus élevées, plus régulières, et dans de meilleures conditions de sécurité. Nul ne le contestera. Mais il est quand même très étrange que cette prise de conscience médiatique intervienne juste après l'exploit d'Ellen Mac Arthur, relativisant ainsi son record en le banalisant en quelque sorte. Il serait naturellement excessif de parler de conspiration ou de *complot anti-femme* dans ce cas. Mais cette réaction épidermique démontre bien que lorsqu'une femme dépasse les hommes, les postures se rigidifient, les petites phrases jaillissent et le besoin de minimiser l'exploit s'impose.

La norme serait donc de s'extasier sur les prouesses féminines à l'unique condition qu'elles demeurent largement inférieures aux résultats masculins.

Nos consœurs se situeraient donc sensiblement au même niveau que nos amis les animaux. En effet, lorsqu'un numéro de cirque est réussi, on s'exclame généralement : *c'est très bien, c'est magnifique !* Puis nous complétons à voix basse : *pour des animaux...* Observer une otarie lancer des ballons ou admirer un éléphant se dressant sur ses pattes arrières illustre les qualités intrinsèques de l'animal et la pertinence du dressage. Mais cela ne signifie nullement que les animaux accomplissant ces prouesses soient similaires à l'être humain. Il en est hélas de même pour les femmes. Lorsqu'elles accomplissent un exploit, lorsqu'une réussite doit leur être attribuée en propre, nous reconnaissons bien volontiers le niveau d'excellence. Mais cela demeure généralement : *exceptionnel... pour une femme !* en laissant un silence explicite entre *exceptionnel* et *pour une femme*.

Ces constats faussement enthousiastes et implicitement dédaigneux constituent une injure à peine masquée. Une marque infamante enveloppée dans un beau papier de soie afin de dissimuler le mépris et l'arrogance. Ceci aussi est violence. Ceci révèle surtout l'in vraisemblable ambiguïté qui nous unit et pèse depuis des millénaires sur les épaules d'une humanité qui aspire essentiellement à s'aveugler afin de rejeter toute recherche d'altérité. Car l'altérité fait peur !

Les femmes symbolisent aux yeux de millions d'hommes un reflet en profondeur de ce qu'ils espèrent intimement. Et n'obtiendront jamais.

Hélas, l'omniprésente loi patriarcale a esquivé les notions de fascination et de sacré, ne retenant que l'horreur et la crainte du vrai pouvoir des femmes. Celui du cœur, celui de l'âme.

Ceci aussi est violence.

Comme nous allons le constater avec une acuité hors norme dans la troisième partie de ce livre, c'est dès aujourd'hui que les femmes doivent intervenir afin d'adoucir les conséquences humaines des dérèglements climatiques et sociaux qui obscuriront rapidement notre avenir et celui de nos descendants.

Mais, avant cela, nous souhaitons quitter les pestilences du présent en participant à l'édification d'un espoir réaliste et concrètement applicable presque immédiatement.

L'actualité récente le démontre avec force chaque jour : la cohabitation entre une humanité de plus en plus nombreuse et les phénomènes naturels les plus extrêmes se passe mal. Or certains problèmes dramatiques liés à des cataclysmes qui dépassent nos capacités de prévisions et d'interventions peuvent être partiellement résolus. Des solutions simples, efficaces, rapides et pérennes, peuvent être mises en œuvre afin de sauver chaque année des dizaines de milliers de vies. Ceci mérite vraiment toute notre attention.

Le chapitre suivant est donc entièrement consacré à l'une de ces solutions immédiatement opérationnelles et fécondes d'espoir.

La pertinence de la mise en œuvre de solutions de ce type est réellement cruciale car plusieurs catastrophes récentes (du tsunami de décembre 2004 en Asie au récent tremblement de terre qui dévasta Haïti et aux inondations tragiques qui déplacèrent vingt millions de pakistanais à la fin de l'été 2010) nous remémorent l'urgence d'une prévention efficace et d'un traitement approprié de la catastrophe lorsque des centaines de milliers de personnes se retrouvent brutalement dans le dénuement le plus total.

Deux constats chiffrés se suffisent à eux-mêmes :

– depuis 1994, notre planète a connu 4 000 catastrophes naturelles importantes, et celles-ci ont directement affectées 3 milliards d'êtres humains ;

– lors du dernier millénaire, les seuls tremblements de terre ont fauché plus de 8 millions de vies.

Si l'on tient compte de l'accroissement démographique constant et de l'urbanisation désordonnée dans de nombreux pays, les prochaines catastrophes seront de plus en plus meurtrières. Il faut donc agir vite.

## Chapitre 14

# Le grand assombrissement du monde

« Alors, du fond des bleus lointains [...] vint un frisson crépusculaire. »

Novalis, *Hymnes à la Nuit*

Après avoir consulté les archives du passé, observé les tristes séquelles d'un présent démagogique et veule, puis élaboré une première ambition féconde visant à apaiser notre futur immédiat, le moment est enfin venu de se tourner délibérément vers l'avenir. Et, si possible, fructueusement. Ce regard neuf nous permettra d'analyser et de mettre en lumière ce que les femmes peuvent réellement apporter dans le cadre de la sauvegarde d'une humanité devenue suicidaire, tout en valorisant enfin une *vision holistique du monde*. Vision qui se nourrira d'équité, d'altérité et d'altruisme, dans le cadre d'un processus privilégiant les interrelations entre les êtres au détriment de l'implacable principe de domination qui prévaut actuellement. Nous obligeant ainsi à *ouvrir les yeux sur le monde*, expression prise ici dans son acceptation la plus large, ce processus nous conviera inévitablement aux limites de l'imaginable.

Mais, avant d'examiner les arcanes du futur il convient d'analyser la situation actuelle et ses enjeux pour les décennies à venir, c'est-à-dire la vie que nous promettons à nos enfants et à nos petits enfants. Or

cette vie s'apparentera probablement au *frisson crépusculaire* sobrement évoqué ci-dessus par Novalis...

Tout le monde le sait désormais : **la planète va mal**, et d'innombrables spécialistes le répètent sans cesse avec beaucoup de talent. Par ailleurs, des milliers d'articles et d'ouvrages décrivent avec minutie l'effroyable destinée que nous réservons à nos propres descendants. Dans une indifférence polie.

Certains auteurs résument pourtant très clairement la situation planétaire que nous aggravons un peu plus chaque seconde. Yves Paccalet est limpide dans son analyse : « L'Homme est un organisme vivant [...] parce qu'il engloutit beaucoup plus d'énergie et de biens matériels que les espèces sauvages, et parce qu'il prolifère, il détruit à grande vitesse la seule maison, le seul vaisseau spatial dont il dispose : la Terre. Il baptise "progrès" ce saccage. Il massacre la nature, et tout aussi allègrement les autres hommes, au nom du Bien, du Beau et du Juste. Il torture pour des causes qu'il croit "sacrées". Il défigure, blesse et contamine le monde, puis il applaudit son propre acharnement ravageur. Il vole et pille au nom de la religion, de la morale ou de la loi. Il se perd en se persuadant qu'il avance vers un avenir radieux. »

Il poursuit en ponctuant son argumentation d'un apophtegme purement héraclitéen : « L'Homme est le cancer de la Terre ! »

Cette synthèse choquera d'innombrables lectrices et lecteurs. Pourtant... si nous acceptons de retirer enfin pendant quelques instants les lunettes roses dont nous nous affublons pathétiquement depuis quelques décennies, nous admettrions immédiatement qu'il n'y a pas un mot de faux ici. Conscient de ce constat accablant et vérifiable à chaque instant, notre objectif n'est donc nullement ici de répéter stérilement ce que d'éminents spécialistes évoquent avec lucidité, parfois même avec lyrisme. Nous mettrons simplement en lumière deux faits essentiels, cruciaux même. Étrangement, ces impératifs vitaux passent trop souvent inaperçus alors qu'ils constituent la clef de voûte de notre avenir.

On pourrait naturellement citer ici les effets catastrophiques de la pollution, la destruction effrénée de la biomasse et de dizaines de milliers d'espèces animales et végétales, l'épuisement des énergies fossiles et les difficultés rencontrées lors de la *mise en œuvre* de processus

ambitieux s'organisant autour des énergies renouvelables. Synthétisant ce qui précède, on constaterait alors avec effarement que nous considérons encore que les richesses produites par notre planète sont éternelles, alors que le principe même d'une consommation en expansion infinie dans un monde fini est aberrant.

Cet aveuglement suicidaire étrangle l'avenir de nos enfants car il n'y a qu'une seule Terre dans le système solaire. Or nous agissons comme si nous en avions cinq ou dix autres à notre disposition.

On pourrait ainsi remplir des pages et des pages en accumulant des millions d'exemples de gâchis, d'inconscience et d'impérities. La liste est longue. Beaucoup trop longue. Nous limiterons donc notre analyse à la mise en scène de deux éléments majeurs et lourds de conséquences :

– l'irréversibilité des dérèglements climatiques que nous avons bien imprudemment initiés ;

– les effroyables conséquences humaines liées à ces dérèglements, c'est-à-dire la mondialisation d'une *loi de la jungle* qu'aucune règle sociale ou politique ne pourra plus endiguer.

La climatologie est une discipline passionnante mais qui, généralement, fait peur. Et il n'est pas impossible que certaines lectrices et certains lecteurs soient tentés de parcourir hâtivement ces quelques pages en prétextant une céphalée soudaine. Ils auraient tort !

Les informations qui suivent décrivant succinctement la substance même de l'avenir de l'humanité, il serait absurde d'occulter ces éléments qui gouverneront la destinée de nos descendants. Si nous ne souhaitons pas que ces derniers nous maudissent à jamais, il est temps de matérialiser en nous quelques lumières quant à ces enjeux qui dépassent le cadre étroit d'une simple vie humaine et permettront, peut-être, de déverrouiller les *portes d'un futur* que nous claquemurons chaque jour un peu plus par arrogance et par ivresse de nous-mêmes.

Il convient donc de rappeler impérieusement ici les principales incidences négatives d'un réchauffement climatique majeur, irréversible à l'aune de plusieurs vies humaines, et pratiquement incontrôlable à terme. Ce phénomène est hélas désormais avéré et confirmé par tous les spécialistes, même si certains romanciers ou commentateurs s'escriment puérilement encore à mettre en doute une réalité identifiable presque partout dans le monde.

Sans être exhaustif, on peut citer quelques incidences cruciales :

- l'élévation graduelle du niveau des océans qui rayera de la carte d'innombrables archipels et les deltas de tous les grands fleuves ;
- la fonte des calottes glaciaires ;
- la disparition progressive des glaciers de montagne ;
- l'élargissement excessif des zones arides ;
- la prolifération des maladies tropicales ;
- l'extinction massive d'espèces animales et végétales qui contribuent à la diversité et à la richesse de la biosphère ;
- l'accroissement considérable des phénomènes climatiques extrêmes : cyclones, inondations, canicules meurtrières.

Mais le fait le plus saillant, celui qui alimentera durablement le *frisson crépusculaire* prémonitoirement évoqué par Novalis, ce sera surtout le début des guerres pour l'appropriation de l'eau. Car l'eau potable sera naturellement l'enjeu essentiel de notre siècle. C'est pour cela que certains exégètes l'appellent déjà *l'or bleu*. Personnellement nous préférons utiliser la métaphore du *sang de la Terre*. Il convient donc immédiatement de rappeler ceci, de le hurler s'il le faut.

**L'irréversibilité des dérèglements climatiques que nous accentuons chaque jour un peu plus constitue la plus terrifiante erreur commise par les êtres humains depuis l'aube de notre odyssée terrestre. La plus fatale aussi...**

Ceci explique les raisons pour lesquelles chacune et chacun doit appréhender les notions de base nous permettant de mieux comprendre ce qu'est le climat planétaire et ses incidences pour l'avenir de nos enfants.

Le mot climat vient du grec *klima*. Son sens précis, *inclinaison*, peut dérouter en un premier temps. Il s'agit en réalité de l'inclinaison des rayons du soleil par rapport à la Terre. En fonction de la latitude où nous nous trouvons, cette inclinaison varie selon l'heure et le jour, ces variations rythmant l'enchaînement immuable des saisons. Naturellement ces variations sont infimes à l'équateur et particulièrement marquées en remontant vers les pôles. La chaleur régnant à la surface de notre planète et la présence plus ou moins abondante de l'eau douce sont donc étroitement corrélées à ces rythmes archaïques et à l'intensité de l'ensoleillement. La Terre est en fait un vaisseau spatial gigantesque fusant dans l'espace tout en suivant un triple mouvement :

- sa rotation autour du soleil ;

- le mouvement propre du soleil au sein de notre galaxie ;
- la rotation de cette dernière sur elle-même en 250 millions d’années.

Or, sur ce vaisseau galactique à la sphéricité presque parfaite, nous ne pouvons guère modifier la climatisation. Mais en la dérégulant nous mettons nos vies en péril. Le sujet est donc fondamental. On peut même affirmer, sans risquer d’être démenti par l’avenir, que c’est le plus important de tous à l’orée de ce nouveau millénaire. L’acuité du drame qui sommeille encore sera surtout sensible pour nos enfants qui vont recevoir en héritage cet Eden surchauffé.

Pour des raisons astronomiques relativement simples et homogènes, le climat varie très fortement sur une longue période de temps. Les variations régulières du climat sont liées :

- à la variation de l'*excentricité*<sup>1</sup> de l’orbite terrestre. Cette variation s’effectue selon un cycle de 100 000 ans ;
- à l'*obliquité*<sup>2</sup> de l’axe de rotation de la Terre qui définit les saisons et varie avec une période stable de 41 000 ans. Cette obliquité varie entre 22 et 25° (23° 27’ actuellement) ;
- à la *précession climatique* (variation de l’axe de rotation de la Terre par rapport à une valeur moyenne) qui conditionne la distance séparant le Soleil et la Terre pour une saison donnée. Cette variation s’organise selon des cycles de 19 000 ans et 23 000 ans.

La combinaison de ces facteurs génère les importantes variations climatiques – alternance de périodes glaciaires et de périodes interglaciaires – qui affectent notre planète depuis des millions d’années. Or la présence de la vie sur Terre est le fruit d’une juxtaposition de faits essentiels et d’un heureux hasard. On mettra d’abord en exergue la composition de l’atmosphère (78 % d’azote, 21 % d’oxygène et 0,9 % d’argon) et la présence de grandes quantités d’eau à l’état liquide.

Ces deux éléments essentiels permettent la présence et la pérennité de la vie telle que nous la connaissons. Mais ceci serait insuffisant sans un juste équilibre nous permettant d’éviter de trop grandes fluctuations climatiques. La position appropriée de notre planète autour du soleil, situé à 150 millions de kilomètres, et les effets parfaitement stabili-

1. Excentricité : variation de l’ellipse décrite par une planète autour de son étoile tutélaire.

2. Obliquité : inclinaison de l’équateur par rapport au plan de l’orbite terrestre.

sants de la rotation de la lune autorisent un développement régulier et harmonieux de la vie.

Par ailleurs, le rayonnement solaire constitue l'unique source de chaleur de la Terre au niveau de l'atmosphère. Il convient de se rappeler que dans le cosmos, les zones éloignées de toute étoile constituent des déserts stellaires glacés où règne le zéro absolu :  $-273^{\circ}$  Celsius ! Toutefois, et ceci est un point vraiment crucial, seul le rayonnement non réfléchi vers l'espace est converti en chaleur. Ce sont donc l'atmosphère et les nuages qui maintiennent cette chaleur bénéfique, tout en contrôlant le rayonnement infrarouge par lequel la Terre expulse la chaleur excédentaire. L'atmosphère... ce simple mot symbolise notre survie. C'est elle que nous torturons et mettons en péril. Mince couche d'une vingtaine de kilomètres d'épaisseur, l'atmosphère constitue un régulateur essentiel du climat. Volatile et fluctuante elle se métamorphose sans cesse, brassant des milliards de tonnes de gaz au gré de grands courants atmosphériques. Cette sarabande perpétuelle met l'accent sur un premier phénomène inquiétant : toute émission excessive de *gaz à effet de serre* augmente immédiatement la teneur globale en raison de l'extrême rapidité des phénomènes de convection.

Nous y reviendrons un peu plus loin.

Le climat s'articulant autour de deux grands mouvements planétaires : la circulation atmosphérique et la circulation océanique, tout dérèglement majeur de ces deux circulations est lourd de conséquences car certains peuvent se prolonger durablement pendant plusieurs millénaires... Afin de relativiser leurs rôles respectifs on remarquera que la circulation atmosphérique intervient pour 50 % dans l'équilibre thermique de notre planète.

Les masses d'air chaud partent de l'équateur, s'élèvent (l'air chaud est plus léger que l'air froid) et se scindent en deux flux se dirigeant vers les pôles. Arrivées dans les zones subtropicales ces masses d'air chaud se refroidissent progressivement et redescendent vers le sol. Puis elles se dirigent à nouveau vers l'équateur.

Ce double mouvement crée deux boucles recouvrant les hémisphères nord et sud. Animées de mouvements inversés en raison de la *force de Coriolis*, ces masses d'air forment les alizés et se chargent d'humidité au-dessus des eaux tropicales. De gigantesques cumulo-nimbus se forment

alors et déversent des pluies intenses de part et d'autre de l'équateur. Complexes, souvent chaotiques, ces subtils cycles hydrologiques et atmosphériques sont particulièrement fragiles. Or toute élévation de la température liée à l'accroissement des gaz à effet de serre amplifie les situations extrêmes, provoquant la recrudescence des ouragans, tempêtes et cyclones, tout en désertifiant des zones déjà largement menacées par ailleurs.

Ainsi, les zones très humides le sont de plus en plus, entraînant des crues et des glissements de sols saturés d'humidité, alors que les zones arides restent parfois plusieurs années sans la moindre goutte d'eau. Vivre dans ces régions devient un cauchemar permanent. Et, comme nous le verrons un peu plus loin, ce phénomène n'est que l'aube évanescence et fugace des apocalypses à venir.

Plus discrète et impassible en apparence, la circulation océanique est vitale pour la survie de nos descendants. Parallèlement aux grands flux atmosphériques, la circulation océanique contribue à transférer les excédents de chaleur accumulés des latitudes équatoriales vers les océans arctique et antarctique cerclant les pôles. Mais, à la grande différence des mouvements atmosphériques, les courants marins de surface se prolongent souvent sur quelques décennies.

Si l'on prend l'océan Atlantique pour exemple, on constate que les eaux de surface des zones tropicales, chaudes et salées, remontent vers le nord via les courants de surface, c'est-à-dire le *courant nord-atlantique* et le célèbre *Gulf Stream*. Pendant leur remontée vers les contrées septentrionales, ces courants se refroidissent et les eaux de surface deviennent de plus en plus denses. Arrivées près du Groenland, du Labrador, de l'Islande et des côtes de la Norvège, ces eaux sont si denses qu'elles plongent dans les abysses et réoxygènent les couches profondes de l'Atlantique nord. Cette boucle alimente une masse d'eau profonde, *North Atlantic Deep Water*, qui transporte environ 20 millions de m<sup>3</sup> à la seconde. On appelle ce colossal tapis roulant : *circulation thermohaline*. Gigantesque, ce courant abyssal parcourt tout l'océan Atlantique du nord au sud.

En arrivant en face de l'Antarctique il bifurque et se sépare en deux branches. L'une remonte l'océan Indien et resurgit en surface au sud de l'Inde, l'autre longe l'Antarctique avec un flux principal qui encercle le continent austral, alors que le second remonte dans l'océan Pacifique

en se glissant entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. S'essoufflant enfin, il sillonne la Mélanésie et la Micronésie avant de réapparaître en surface au large du Japon. Cette *circulation thermohaline* est un régulateur essentiel du climat et son cheminement est très lent car ce courant abyssal met plus de 500 ans pour parcourir l'océan Atlantique. Il faut rajouter encore un millénaire avant de parcourir les eaux ultramarines du Pacifique.

Au-delà des mythes qui lui sont afférents, l'océan est capricieux, ses colères houleuses, et son impact sur l'hydrosphère est déterminant ; et durable. On devine à cet instant le sens réel de l'expression *irréversibilité des conséquences climatiques*. Avec des facteurs temps dont l'unité de mesure n'est pas l'année, mais le millénaire, il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste mondialement connu pour imaginer les conséquences potentielles de ces dérèglements dont nous constituons l'un des facteurs aggravant.

Lorsque l'on aura inopportunément emballé le climat et que les deux types de circulations océaniques, les courants de surface et la *circulation thermohaline*, se seront affolés, toute action ultérieure sera parfaitement inutile. Autant essayer d'arrêter un TGV avec un filet à papillon...

La conséquence première de l'activité humaine et de ses outrances les plus flagrantes est connue de tous : le réchauffement de la planète.

Ceci peut paraître être un point de détail relativement anodin pour beaucoup de personnes qui s'étonnent de ces inquiétudes qu'elles estiment exagérément alarmistes. Il est vrai que lorsque les scientifiques regroupés au sein du IPCC (*International Panel on Climate Change* fondé en 1988 par l'Organisation météorologique mondiale et les Nations unies) annoncent que l'élévation moyenne des températures au cours du XXI<sup>e</sup> siècle sera comprise entre 1,4° et 5,8°, l'information ne semble guère palpitante. Chacun comprend bien que cela signifie *qu'il va faire de plus en plus chaud*, mais les conséquences réelles de ce constat paraissent lointaines, presque fantasmagoriques. Il n'en est rien.

Grâce aux fouilles archéologiques et aux analyses de carottes glaciaires, nous sommes actuellement en mesure de déchiffrer le passé climatique de la Terre sur environ un demi million d'années. Cette période est simultanément considérable (cela représenterait environ 20 000 générations d'êtres humains) et ridiculement faible, car elle n'illustre qu'un

dix millième de l'histoire climatique de notre *planète bleue*. Mais nous devons toutefois nous contenter de ces indications qui sont déjà très riches en enseignements.

À première analyse on y trouve un certain réconfort car, en raison des trois critères évoqués plus haut : modification de l'*excentricité* de l'orbite terrestre, variation de l'obliquité de l'axe de rotation de notre planète et *précession climatique*, la variabilité du climat sur cette période de référence est importante. L'alternance entre périodes glaciaires, celles-ci se singularisant par des températures polaires et un niveau des océans baissant parfois de 100 à 120 mètres, et périodes interglaciaires – la nôtre à titre d'exemple – génère des différences entre les températures moyennes qui sont de l'ordre de 5°. Par ailleurs, on estime qu'au début de l'ère tertiaire la température était beaucoup plus tropicale qu'actuellement. En conséquence, une variation de 5° serait préoccupante, mais non catastrophique. Cette vision euphorique de la situation omet simplement deux réalités essentielles qui peuvent nous faire basculer vers l'abîme en quelques décennies.

La première est justement liée au temps. Dans le passé, les évolutions climatiques oscillaient lentement, progressivement, car elles étaient simultanément liées à deux phénomènes parfois redondants :

- les variations cycliques de l'orbite et de l'axe de rotation de la Terre ;
- les modifications de la composition de l'atmosphère, ce que les spécialistes appellent *facteurs de forçage*. Ces évolutions peuvent être parfaitement naturelles et liées à une intense activité volcanique par exemple, ou purement artificielles lorsqu'elles sont les séquelles de l'activité humaine.

Dans le cas qui nous concerne actuellement, cette élévation de 5° ne se produira pas sur une période de 1 000 ou 10 000 ans, mais en un siècle ou deux au maximum. La différence est essentielle ; et dramatique.

La seconde réalité est d'une banalité affligeante : l'activité humaine détruit la biosphère et pollue l'atmosphère, alors que la croissance démographique s'obstine à poursuivre une courbe ascendante. Les chiffres de l'Ined (Institut national d'études démographiques) sont d'une simplicité déroutante : 355 000 enfants naissent chaque jour alors que 160 000 personnes décèdent au même moment. Le solde positif frôle donc les 200 000 êtres humains chaque jour.

Mais, au-delà de ces données purement quantitatives, l'analyse qualitative est beaucoup plus décisive et lourde de sens. Or nous savons parfaitement qu'en 2011, 40 % de la population mondiale n'a plus accès à l'eau potable. Derrière la froideur apparente d'une donnée statistique noyée parmi tant d'autres, cette simple phrase prélude les apocalypses à venir. La meilleure preuve se niche dans ce constat affolant et qui constitue probablement l'information la plus cruelle – la plus lucide aussi – de cet ouvrage.

**Chaque année, 9 millions de femmes et d'hommes meurent directement parce qu'ils ont consommé une eau impropre à la consommation. Cela signifie que 25 000 êtres humains décèdent chaque jour en raison d'une carence en eau potable.** Une eau qui est, soit inexistante, soit polluée, soit trop onéreuse.

Ce paradoxe est insensé, monstrueux même, car l'eau – source de la vie sur Terre – tue à elle seule autant d'êtres humains que la famine, le Sida et le paludisme réunis ; dans l'indifférence des nantis. Pire encore, ce drame perdure chaque jour en raison de l'aveuglement récurrent qui nous affuble dès que l'essentiel surgit devant nous en se dégageant fugacement des marécages du superflu au sein duquel nous nous complaisons si bien.

Il y a vingt-cinq siècles, Empédocle d'Agrigente affirmait déjà : « S'il est vrai qu'il n'y a pas de fin pour la profondeur de la Terre et l'éther foisonnant, ainsi que sur la langue de tant d'hommes viennent ces paroles vainement qui s'écoulent de leurs lèvres. Mais eux, c'est une pauvre part du Tout qu'ils voient<sup>3</sup>... » Empédocle a raison, c'est vraiment *une pauvre part du Tout que nous voyons...*

Angoissante, une autre mélodie orchestre les apocalypses qui couvent à l'horizon de nos espérances. Il s'agit naturellement de l'inéluctable croissance de la population mondiale. Or les données démographiques les plus timorées le confirment toutes avec une constance inquiétante : en 2050 nous serons 9 milliards d'habitants. Combien serons-nous en 2100 ?

Lorsque nous examinons les informations que les spécialistes recourent scrupuleusement, nous constatons un affolement démographique

---

3. Extrait de *Les origines*.

constant depuis le milieu du  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle. Et le phénomène ne semble guère se tarir, même si la courbe décélère et peut laisser à imaginer une stabilisation autour du chiffre fatidique de 10 milliards d'êtres humains à l'orée du  $\text{xxii}^{\text{e}}$  siècle.

À l'époque de la naissance du Christ, la population mondiale représentait environ 250 millions d'habitants. En raison des guerres et des famines qui s'égrenèrent sinistrement au cours du premier millénaire, la population terrestre était toujours d'environ 250 millions d'individus à l'horizon de l'an 1000. En 1500 elle était de 460 millions et elle atteignit 1 milliard 600 millions en 1900. Après la seconde guerre mondiale nous étions 2 milliards 500 millions. Puis la courbe s'emballa... En 2011 nous sommes déjà 7 milliards et nous dépasserons les 9 milliards d'êtres humains en 2050. Il est à souligner que si ces chiffres devaient être légèrement revus à la baisse dans les décennies à venir, cet infléchissement ne changerait rien à la problématique en cours.

Mais le plus important se situe surtout dans la répartition géographique de cette *déferlante humaine*. En 2050, 5 % de la population seulement vivront en Amérique du Nord, 7 % vivront en Europe et 8 % en Amérique du Sud. La logique des chiffres étant implacable, ceci signifie que 80 % de la population se répartira entre l'Asie (58 %) et l'Afrique (22 %), tout en alourdissant encore un déséquilibre inquiétant. En effet, la moitié de la population mondiale vivra dans deux pays seulement : l'Inde et la Chine. Ce déséquilibre se retrouve par ailleurs dans l'urbanisation frénétique qui affecte des continents dont la démographie s'affole. Dans une dizaine d'années on comptera 36 mégalo-poles comprenant chacune plus de 8 millions d'habitants. Il y en aura 22 en Asie et 6 en Amérique latine. En Afrique, Lagos et Le Caire dépasseront les 30 millions d'habitants. Lorsque l'on connaît les difficultés sociales et sanitaires auxquelles sont confrontées les populations de ces monstrueuses agglomérations tentaculaires où les règles de vie en communauté sont difficiles depuis longtemps, on ne peut que frémir.

Le cas de l'Afrique, continent déjà lourdement meurtri par les famines, les guerres et l'incurie économique qui y prévaut, sera particulièrement critique à l'horizon 2050. Sa population passera en effet de 950 millions d'habitants à presque 2 milliards en 2050. Soit un doublement en 40 ans.

Les conséquences les plus négatives d'un réchauffement global de la planète, principalement ses incidences agricoles et les difficultés d'accès à l'eau potable, vont inéluctablement concentrer en Afrique toutes les crises et tous les maux. Ce malheureux continent n'a nullement besoin de ce funeste coup de pouce du destin. Mais les faits s'emballent. Le processus va croître à une vitesse affolante, presque exponentielle. Avec le phénoménal développement de la Chine, de l'Inde et de tous les pays industrialisés qui participent à une course suicidaire soigneusement orchestrée et dont les règles d'or sont : *consommez plus ! produisez plus ! détruisez plus !* comment pourrions-nous juguler l'effroyable gâchis que nous organisons avec une délectation morbide ? Comment enrayer le réchauffement accéléré de la planète alors que nous rallumons l'incendie à chaque seconde qui passe ?

L'être humain devient insensiblement ainsi un pompier pyromane cherchant à brûler sa propre maison et celle de ses enfants. Un véritable dément. Et fier de l'être... Opiniâtres et inconscients, nous fossilisons nos espoirs en suivant les rivières fallacieuses d'une hyperconsommation débridée. Le moment n'est-il pas venu d'inventer d'autres chemins afin de sauvegarder notre âme ?

Dans la confusion planétaire actuelle, des propositions alternatives surgissent très régulièrement. Certaines semblent pertinentes et donnent l'illusion d'une issue heureuse. La plus raisonnable s'appelle *décroissance équitable*. Elle s'appuie *a priori* sur des critères parfaitement recevables et fustige avec lucidité et détermination la théorie absurde qui prétend que l'on peut maintenir une croissance illimitée dans un monde limité. Prônant une décroissance raisonnable et acceptée par tous les habitants des pays riches, cette proposition s'articule autour de quelques remarques irréfutables que l'on peut résumer ainsi :

- partageons équitablement les ressources de notre planète ;
- respectons la biodiversité ;
- respectons le monde animal ;
- cessons de suivre naïvement toutes les incitations visant à nous faire consommer des produits superflus ou inutiles ;
- utilisons essentiellement des produits sains et réellement indispensables.

Les personnes censées ne pourront qu'abonder dans le sens de cette vision d'un avenir apaisé et harmonieux. Hélas, ces recommandations

se noient dans un discours altermondialiste et dans un salmigondis de propositions dignes des revendications ouvrières de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

On peut citer quelques billevesées extraites d'un catalogue d'idées surannées. Ces adeptes d'une *décroissance équitable* proposent le démantèlement des entreprises multinationales, l'arrêt simultané du nucléaire civil et de la consommation d'énergies fossiles (il va falloir promptement envahir nos prairies, vallées et montagnes, de millions d'éoliennes géantes !), le refus de la mobilité, la suppression des automobiles et de l'aviation. Pourquoi pas... Mais on peut raisonnablement parier que ces propositions recevront un accueil mitigé dans 99 % des cas !

L'idée de base qui orchestre cette hypothèse de *décroissance équitable* est donc généreuse et innovante mais, comme nous aurons l'occasion de le démontrer un peu plus loin, elle est tout simplement irréaliste. Plus sérieusement, notre vraie problématique se situe à la confluence de deux réalités :

– l'emballlement climatique qui se matérialise actuellement au niveau de la circulation atmosphérique, la plus fragile et la plus réactive. Cet emballlement affectera plus tardivement la circulation océanique et ses conséquences qui s'éternisent sur des siècles ;

– les activités économique et industrielle qui s'affolent de plus en plus et dont les conséquences sur les ressources de notre planète deviennent totalement irraisonnables. Les nappes de pétrole qui envahissent les côtes américaines en 2010 en détruisant des milliards d'animaux nous le remémorent cruellement...

La convergence de ces deux phénomènes ruinera définitivement l'avenir des générations futures. Et nous le savons parfaitement.

Hélas, comme Nicolas Hulot l'écrit avec beaucoup de lucidité, après les grandes paroles et les élans de générosité consécutifs à toutes les grandes réunions internationales qui brossent un tableau de plus en plus noir de notre avenir, l'habitude reprend ses droits et chacun retourne vers une *routine de l'absurde* qui s'apparente à un lent suicide programmé. Fatigué, vidé de son sens premier, l'enthousiasme retombe, « ramené à son étiage ordinaire, poussé vers la sortie par l'urgence du problème d'aujourd'hui qui, à son tour, laissera place à celui du lendemain<sup>4</sup> ». Dans le cas qui nous préoccupe ici, c'est-à-dire l'avenir de

4. Extrait de *Le syndrome du Titanic*, Pathé Vidéo.

la planète et de nos enfants, cette défaite au quotidien est mortelle. Cette autodestruction absurdemment programmée symbolise un suicide particulièrement lâche, car nous n'avons même pas le courage de nous confronter à nos propres contradictions, laissant ce soin aux enfants de nos enfants. Belle leçon de dignité et d'altruisme...

Désirant probablement faire une pause au milieu de ce cortège d'informations étroitement corrélées et convergeant toutes vers une tragédie annoncée, les lectrices et lecteurs curieux s'étonneront de ne point avoir croisé encore un long développement sur l'*effet de serre*. Nous remédierons rapidement à cet oubli apparent. Mais il convient de se pencher auparavant sur les grands cycles chimiques qui constituent le poumon de notre planète : le cycle de l'eau et celui du carbone.

*L'eau*. Un mot qui, dans les décennies à venir, deviendra probablement le plus important de tous. Il finira même par détrôner tous ceux qui dominant actuellement notre univers encore pétri de futilités et d'exigences marketing sclérosantes. Le cycle de l'eau est le plus naturel car nous en constatons les effets à chaque instant. Son principe est simple : l'eau s'évapore dans les zones tropicales en raison de la chaleur qui règne continûment dans ces contrées. Les masses humides sont transportées vers les zones tempérées et subissent une série de condensations en raison du refroidissement de l'air ambiant brutalement rencontré. Ceci entraîne des pluies ou des chutes de neige en s'approchant des pôles. Il convient de souligner ici que deux autres phénomènes participent activement à ce cycle vital : les volcans et les sources.

En synthétisant, on peut dire que notre planète s'est pourvue de trois usines d'épuration de l'eau particulièrement efficaces : les sources, les volcans, qui traitent l'eau à haute température, et les océans qui constituent de colossaux évaporateurs à basse température.

Chacun sait parfaitement que le rôle de l'eau est crucial. On peut rester quelques semaines sans se nourrir, alors qu'il est totalement impossible de survivre longtemps sans eau. Or la consommation nécessaire minimale varie très sensiblement selon les latitudes. En zone tempérée un être humain peut vivre très frugalement avec 500 litres par an, soit un litre et demi par jour, alors qu'en zone désertique et tropicale les besoins sont à multiplier par trois ou quatre. Hélas, c'est naturellement dans les zones subtropicales, savaniques et désertiques, que les pénuries d'eau se font déjà le plus cruellement sentir. Cette carence ne fera que

croître au fil des décennies, fragilisant ainsi des populations durement éprouvées par les famines consécutives aux longues périodes de sécheresse et aux invasions d'insectes dévorant les maigres récoltes.

Il faut se remémorer sans cesse ces deux données chiffrées affolantes : à l'orée du troisième millénaire, plus de 2 milliards d'êtres humains n'ont pas accès à une eau de qualité acceptable et 25 000 personnes décèdent directement chaque jour des suites d'une carence en eau ou des effets pervers de sa pollution<sup>5</sup> !

Comme nous venons de le stipuler, les démographes prévoient un accroissement soutenu de la population mondiale passant de 7 milliards d'individus à 9 milliards entre 2011 et 2050. Dans ce contexte, on devine aisément l'effroyable évolution du bilan humain lié aux conséquences d'un manque d'eau en zones arides et d'une eau impropre à la consommation au sein des mégalopoles surchauffées du futur. Le soleil, énergie infinie, emblème de notre monde et source de vie, deviendra indirectement ainsi source de mort. Or cette pénurie d'eau prévisible est d'autant plus absurde que la quantité globale d'eau douce ne varie guère. En effet, les effets cumulés des pluies et du ruissellement issu des rivières et des fleuves représentent 40 milliards de mètres cubes d'eau parfaitement consommables en temps normal. C'est-à-dire en dehors de la présence de l'Homme. Le drame réside dans le fait que nous polluons sans cesse cette eau (agriculture intensive, industries) qui devient ainsi partiellement impropre à la consommation. Par ailleurs, le réchauffement climatique amplifie les phénomènes météorologiques extrêmes : ouragans, inondations, longues périodes de sécheresse et dérèglement du cycle naturel des saisons.

L'eau sera donc toujours là ; mais pas au bon endroit...

Si les carences ponctuelles en eau potable concernent 40 % de la population mondiale, la pénurie permanente en eau affecte directement 26 pays et concerne 400 millions d'habitants. Plus inquiétant encore, on observe que certaines zones de fortes concentrations humaines reçoivent peu de pluie, ainsi la Chine représente actuellement 22 % de la population mondiale mais son territoire ne reçoit que 7 % de la pluviométrie totale.

---

5. Nous remémorerons plusieurs fois encore ce chiffre affolant – 25 000 morts par jour – car il symbolise la honte ultime d'une humanité veule et meurtrière d'elle-même.

Ce déséquilibre constitue inévitablement le ferment des guerres qui émailleront cruellement le futur de nos propres enfants. Ces guerres seront bien pires que les précédentes car elles ne se nourriront plus de considérations politiques, économiques ou religieuses, elles seront seulement l'atroce reflet du désir de survie de milliards d'êtres humains.

Est-il nécessaire de rappeler ici ce commentaire lumineux de Miguel de Unamuno dans *Le sentiment tragique de la vie* : « La guerre est, au sens le plus strict, la sanctification de l'homicide » ? Cette déification du génocide commence aujourd'hui. Grâce à nous.

Pour en revenir, provisoirement du moins, à la rassurante et presque quiète évocation de données purement techniques, nous avons signalé l'omniprésence de deux cycles indispensables à l'émergence et au maintien de la vie sur Terre. Dans le droit fil de cette logique, le complément naturel du cycle de l'eau est le cycle du carbone, car ce dernier constitue l'ossature des molécules organiques de tous les êtres vivants, qu'il s'agisse du monde animal ou du monde végétal.

Sans eau la vie n'existe pas. Sans carbone la vie n'existe pas.

La concentration de carbone sur Terre se localise essentiellement dans les sédiments calcaires, dans les océans (sous la forme d'ions bicarbonates), dans la biosphère (la photosynthèse permet aux plantes d'absorber et de rejeter continûment du gaz carbonique) et dans l'atmosphère. L'une des caractéristiques du cycle du carbone réside dans le fait que chaque élément de son cycle dépend étroitement de tous les autres. Ainsi, le phytoplancton se nourrit de sels provenant des profondeurs marines et remontant à la surface grâce à la circulation océanique et à ses courants.

Deux autres phénomènes naturels participent activement au cycle du carbone :

- le volcanisme, qui assure le renouvellement du gaz carbonique dans l'air ;
- l'érosion des roches, qui assure le même rôle au niveau des océans.

On retrouve ainsi l'étroite connivence liant les cycles de l'eau et du carbone d'une part, les circulations atmosphériques et océaniques d'autre part. Cette harmonie est belle, presque magique ; mais elle est fragile. Cela signifie clairement que perturber tout ou partie de ses composantes revient à modifier profondément le climat qui affectera

la Terre dans les siècles et les millénaires à venir. On comprend aisément que si l'être humain ne peut pas maîtriser la quantité d'énergie solaire reçue par notre planète, ni l'évolution des nuages, ni le rythme des éruptions volcaniques ou les fondamentaux régissant la circulation océanique, il peut en revanche agir durablement sur la composition de l'atmosphère. Et il ne s'en prive pas ! C'est à cet instant qu'il convient enfin de se pencher sur ce trop fameux *effet de serre* dont l'utilisation abusive et quasi hystérique dans les médias nécessite probablement une petite clarification.

L'atmosphère joue un rôle décisif par rapport à la quantité de chaleur solaire conservée par la Terre, car le rayonnement émis par le Soleil est constant, colossal, et vital pour nous et pour la Nature. Or 30 % de celui-ci est réfléchi vers l'espace, le reste étant absorbé par l'humidité atmosphérique et la surface de notre planète.

Ce rayonnement est converti en chaleur et les différentes températures de surface dépendent étroitement des conditions d'évacuation de cette chaleur vers l'espace. Le rayonnement infrarouge constitue le vecteur privilégié de cette évacuation de la chaleur excédentaire. Les gaz dits à effet de serre absorbent donc une grande partie de ce rayonnement infrarouge, participant ainsi au recyclage de ce dernier et au réchauffement climatique. L'atmosphère agit en quelque sorte comme le pare-brise d'une voiture qui emprisonne une partie de la chaleur reçue. Ainsi, toujours pour conserver la même image, l'accumulation des gaz à effet de serre revient à accroître l'épaisseur du pare-brise. Une histoire sans fin qui s'autoalimente sans cesse et dont l'issue est bien douloureuse.

D'innombrables commentateurs évoquent l'effet de serre en lui attribuant des effets désastreux. Cette simplification est absurde. L'effet de serre est indispensable à la vie sur Terre car, sans cet apport bénéfique, la température moyenne sur notre planète serait inférieure de 30° à celle que nous connaissons actuellement. Soit environ... -18° ! Le problème actuel se situe donc au niveau de l'effet de serre *additionnel*, ce dernier adjectif faisant explicitement référence à l'action humaine. Il faut admettre aussi que l'intensification de l'effet de serre est pour une part imputable à des causes naturelles. L'origine essentielle de ces variations est liée à la très grande variabilité des rayonnements solaires sur une période donnée. Comme nous l'avons succinctement signalé

précédemment, l'évolution du mouvement de la Terre autour du soleil et de l'orientation de son axe de rotation modifie la répartition de l'ensoleillement en fonction de la latitude et des saisons. Sur une période de 500 000 ans, les différents phénomènes affectant la forme de l'ellipse accomplie par la Terre autour de notre étoile tutélaire orchestrent des cycles de réchauffements, puis de glaciations, selon des périodicités de 100 000, 41 000, 23 000 et 19 000 ans.

Pour leur part, les causes humaines expliquant l'intensification dramatique de l'effet de serre impliquent principalement l'émission intempestive et sans cesse accrue de gaz à effet de serre. Le plus connu est naturellement le gaz carbonique ou anhydride carbonique (CO<sub>2</sub>). Son accroissement dans l'atmosphère est principalement lié :

- à la combustion de carbones fossiles, charbon et pétrole, qui représentent 22 milliards de tonnes de gaz carbonique ;
- aux déboisements qui cumulent à eux seuls 17 milliards de tonnes d'anhydride carbonique.

Il faut souligner ici que la déforestation criminelle qui affecte actuellement toutes les forêts tropicales (près de 10 millions d'hectares disparaissent chaque année) est suicidaire pour au moins cinq raisons cruciales pour notre avenir. Cette déforestation massive :

- génère un important accroissement du taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère car la conversion de forêts en cultures ou pâturages entraîne une réduction importante de la quantité de carbone stockée dans la biomasse et dans la matière organique des sols. Les volumes de gaz carbonique émis dans l'atmosphère et liés à la déforestation sont donc relativement proches de ceux qui sont issus de la combustion des énergies fossiles ;
- nous prive d'une irremplaçable source d'oxygène ;
- nous prive aussi d'importantes ressources en eau douce, car un seul arbre capitalise des centaines de litres d'eau qui, sans cette captation naturelle, s'évaporent stérilement ;
- élimine des *puits de carbone*<sup>6</sup> d'une redoutable efficacité, car les forêts, tout comme les océans, se comportent comme des réservoirs au sein desquels le carbone s'accumule sous la forme de bois dans les arbres, et sous la forme de matières organiques complexes dans les sols forestiers ;

---

6. Les puits de carbone sont des réservoirs naturels (essentiellement la végétation et les océans) qui stockent les excédents de carbone et dont la taille augmente régulièrement.

– plus grave encore, les forêts tropicales sont riches de milliers d'espèces animales et végétales que nous détruisons avec une frénésie proche de l'absurde. Et cette frénésie est réellement suicidaire en raison de l'irremplaçable potentiel médicinal de certaines de ces plantes que nous éliminons aveuglément. Nous savons tous que la majorité des futurs médicaments se trouve dans la Nature. Dans ces forêts que nous abattons sans vergogne. Il est même possible qu'à cet instant précis, un forestier détruisse en Asie ou en Amérique du Sud les dernières pousses de la plante qui nous aurait permis d'éradiquer définitivement le Sida, le paludisme ou certaines formes de cancers particulièrement coriaces. Et nous ne le saurons jamais...

Il faut souligner enfin que le processus engagé est dramatique et qu'une prise de conscience planétaire est désormais cruciale et particulièrement urgente. Car si la surface globale réservée aux forêts est encore importante : 38,7 millions de km<sup>2</sup>, soit 3 870 millions d'hectares, depuis 15 ans les forêts diminuent chaque année de 9,4 millions d'hectares, dont 8,6 millions d'hectares pour les forêts tropicales. Et les forêts tropicales représentent 90 % de la biodiversité. Chaque année, l'Afrique s'appauvrit de 5,3 millions d'hectares et l'Amérique du Sud de 3,7 millions d'hectares. Le million d'hectares ne symbolisant peut-être pas grand-chose pour un public non rompu aux spécificités sylvicoles, la déforestation au quotidien est immédiatement beaucoup plus parlante. Chaque jour notre planète perd 25 800 hectares de forêts irremplaçables, soit 258 000 000 m<sup>2</sup>. Totalement dément, ce suicide collectif à l'ampleur mondiale signifie que 1 073 hectares disparaissent toutes les heures : 180 000 m<sup>2</sup> à la minute !

On observera ainsi que, toutes les 5 minutes, 25 fillettes sont excisées dans le monde et un million de m<sup>2</sup> de forêts tropicales disparaissent... Certaines personnes s'offusqueront de cette comparaison apparemment incongrue. Elle ne l'est absolument pas ! La mise en parallèle de ces deux informations est inévitable car elles sont simultanément :

- dramatiques ;
- annonciatrices des catastrophes climatiques et humaines à venir ;
- caractéristiques de notre lâcheté, de notre hypocrisie et de notre impéritie.

Des êtres responsables qui, tout en se drapant dans les exigences nouvelles du *principe de précaution*, laissent en toute impunité massacrer

nos filles et détruire nos forêts, c'est-à-dire notre richesse et l'avenir des générations futures, n'honorent nullement l'espèce humaine.

Après ce constat désolant et infamant, il convient ici d'évoquer une première fois le caractère d'irréversibilité de l'intensification de l'effet de serre. Le mot *irréversibilité* sera en quelque sorte la clef de voûte de notre problématique future. Car lorsqu'un déséquilibre crucial affecte un système aussi complexe que le climat, le processus s'emballe et des *effets de seuil* complexifient encore l'analyse. Toutefois le résultat prévisible est limpide : le réchauffement s'accélérera et s'autoalimentera sans cesse.

Certaines des causes générant cette redoutable irréversibilité ont naturellement une origine strictement naturelle. La variation cyclique de l'ensoleillement de la Terre, ou les capacités des forêts et des océans à absorber le dioxyde de carbone, sont immuables et représentent deux exemples tangibles de cet accroissement funeste. Mais les scientifiques le confirment tous avec obstination : les causes humaines sont les plus importantes et les plus lourdes de conséquences ultérieures car les caractéristiques physiques et chimiques des gaz à effet de serre dressent autour de nous un carcan sans issue.

L'élément essentiel réside dans le fait que la majorité d'entre eux ont des durées de vie dans l'atmosphère particulièrement longues. Cela va de 100 à 120 ans pour le gaz carbonique et l'oxyde d'azote, jusqu'à 50 000 ans pour certains perfluorocarbures ! Plus grave encore, les gaz dont la durée de vie est la plus longue (hexafluorocarbures, perfluorocarbures et hexafluorure de soufre), ont des pouvoirs de réchauffement de l'atmosphère 12 000 à 22 000 fois plus puissants que le gaz carbonique. Ils sont certes en petites quantités dans l'air que nous respirons, mais leur pouvoir de nuisance est très durable et très puissant.

Le tableau succinctement dépeint ici est sombre, alarmant, déstabilisant. Mais la réalité que vivront nos enfants et petits-enfants sera bien pire encore. Or toutes les décisions prises au niveau mondial achoppent sur les disparités d'analyse faites par chacun et par le caractère transversal des questions relatives au changement climatique qui nous affecte. Dans cette perspective, on ne peut que célébrer certaines initiatives qui nous donnent un peu d'espoir tout en nous rendant, passagèrement il faut bien le reconnaître, la fierté d'être un être humain.

Souvent discrètes, ces initiatives sont parfois célébrées avec le faste qui sied aux grandes réalisations. On peut citer l'exemple de la kenyane Wangari Maathai qui a fondé le mouvement *La Ceinture verte*. En trente ans elle est parvenue à fédérer d'innombrables énergies autour d'elle et son bilan est impressionnant. Avec courage et pugnacité elle a organisé la plantation de plus de 35 millions d'arbres. Wangari Maathai ayant obtenu le prix Nobel de la Paix en 2004, cette *reconnaissance* mondiale démontre une lente évolution des mentalités sur le sujet. Désormais planter des arbres est réellement un acte de paix et non une singerie politique pompeusement effectuée devant les caméras... D'autres expériences démontrent très pragmatiquement que l'on peut générer une activité économique rentable sans systématiquement massacrer la Nature et prélever chaque jour un exorbitant tribut. La compagnie chinoise *Sino Forest* exploite 600 000 hectares d'eucalyptus et de pins replantés au fur et à mesure de l'exploitation, orchestrant ainsi un cycle simultanément respectueux des rythmes propres à la sylviculture et profitable économiquement parlant.

On peut donc vivre avec la Nature sans abuser d'elle.

Hélas, en dépit du fait que ces exemples soient très nombreux et souvent pérennes, ils se noient dans la cohorte des *comportements à risques* au niveau planétaire. En se focalisant simplement sur l'exemple emblématique de la destruction suicidaire des forêts tropicales, on constate immédiatement la relative inanité de nos efforts. Les déboisements étant immodérés et les intérêts financiers liés à la filière étant colossaux, un système international de certification forestière a été mis en œuvre par le *Forest Stewardship Council*. Cet organisme cherche à valoriser : *une gestion forestière écologiquement appropriée, socialement bénéfique et économiquement viable* selon ses propres analyses. On ne peut qu'abonder dans leur sens tout en constatant que cette remarque synthétise parfaitement la problématique qui guette nos descendants. *Écologiquement approprié, socialement bénéfique et économiquement viable* : il n'y a pas un mot à retirer. Hélas, cette labellisation ambitieuse et féconde ne concerne actuellement que... 2 % des forêts !

Le constat est donc affligeant. On sait ce qu'il faut faire, certains le font, mais ces efforts demeurent marginaux et infructueux à grande échelle. Or, comme le dit Pierre Morel, fondateur du Laboratoire de Météorologie Dynamique au CNRS : « Sans s'en rendre compte,

*Les Métamorphoses d'Éros*

l'humanité a déclenché une expérience géophysique sans précédent avec notre planète, c'est-à-dire avec le seul habitat connu dans l'univers qui soit favorable à la vie. Il va de soi qu'une telle démarche est parfaitement irresponsable. »

Irréversibilité, irresponsabilité, décidément, nous laissons une facture inattendue et extrêmement douloureuse aux générations futures.

## Chapitre 16

### Le sang de la Terre s'assèche

« La mer en nous s'élève, comme aux chambres désertes des grandes conques de pierre [...] comme une sève de toujours [...] et la félicité de l'être répond à la félicité des eaux. »

Saint-John Perse, *Amer*

La métaphore poétique synthétise toujours idéalement des sentiments complexes que le discours traditionnel peine à ordonner. Or l'eau constitue effectivement pour tous les êtres humains cette *sève de toujours* que Saint-John Perse fait émerger de l'écume de la vie. Mais revenons à l'eau potable, sujet de toutes les convoitises futures. Comme nous l'avons précisé, l'intensification des émissions de gaz à effet de serre aura très rapidement des séquences dramatiques sur la circulation atmosphérique en un premier temps, puis sur la circulation océanique. Les scientifiques modélisent différentes hypothèses. Mais, dans tous les cas de figures, plusieurs conséquences dramatiques reviennent cycliquement :

- réchauffement global du climat ;
- élévation du niveau des océans ;
- fontes massives des glaces, c'est-à-dire les glaciers de montagnes et les glaces des zones polaires ;

- transformation importante de la couverture végétale à travers la déforestation et l'accroissement sensible des espèces xérophiiles<sup>1</sup> ;
- ralentissement du rôle capital des océans en tant que puits de carbone (ils captent à eux seuls le quart du gaz carbonique), car la solubilité des gaz chute lorsque la température des eaux de surface augmente ;
- désertification accrue de vastes espaces désormais totalement privés d'eau ;
- augmentation et répétitivité des phénomènes météorologiques extrêmes : grandes sécheresses, ouragans, raz de marée, tempêtes, pluies diluviennes dans les zones équatoriales et tropicales ;
- diminution drastique des réserves d'eau potables accessibles.

Ce dernier point est naturellement le plus important et le plus lourd de conséquences car, chacun le sait bien, l'eau c'est la vie. Là encore, la spirale infernale de nos comportements suicidaires se referme autour de nous car tous les pays, quel que soit leur niveau de développement, apportent leur participation négative à ce phénomène dont les effets seront déterminants dans un futur proche.

Nous le savons parfaitement, les pays développés sont les plus gros consommateurs d'eau douce à travers leurs besoins agricoles qui se sont progressivement industrialisés à grande échelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les canons à eau qui consomment des milliers de litres à la minute afin de préserver artificiellement nos immenses cultures de maïs en pleine période de sécheresse. Cet exemple illustre à lui seul une double aberration :

- les canons à eau laissent s'évaporer dans l'atmosphère plus de 50 % de l'eau prélevée dans les nappes phréatiques, ce qui constitue un gâchis scandaleux – on pourrait même dire criminel – lorsque celle-ci devient rare et précieuse ;
- cultiver intensivement du maïs – une plante qui nécessite beaucoup d'eau – dans des régions où la sécheresse devient chronique est une absurdité qui trouve sa seule explication au sein de sordides raisons économiques<sup>2</sup> validées par ceux qui devraient, justement, garantir les richesses fondamentales de la Nature. Or la plus grande de ces richesses, c'est l'eau. *Le sang de la Terre...*

---

1. Qui apprécient la chaleur et l'aridité.

2. Le maïs bénéficie des subventions les plus confortables.

Comme nous venons de l'illustrer à la fin du chapitre précédant, on constate chaque jour l'ambiguïté fondamentale de notre stratégie écologique. Nous prôtons en effet la fabrication et l'utilisation intensive des biocarburants. Ceci est logique à une époque où les carburants fossiles disparaîtront dans quelques décennies. Mais nous omettons soigneusement de souligner que les plantes utilisées pour produire ces *carburants verts* nécessitent, elles aussi, beaucoup d'eau. En résolvant partiellement ainsi une première difficulté immédiate, nous accroissons dramatiquement l'acuité d'un second problème dont les conséquences létales pour l'humanité seront autrement plus fondamentales dès la fin de ce siècle.

Indépendamment d'une agriculture intensive et subventionnée à l'excès, les pays développés surconsomment l'eau à travers leurs besoins industriels et technologiques qui exacerbent une courbe exponentielle que rien ne semble devoir interrompre. Et chacun est responsable. N'oublions pas les prélèvements liés aux éléments de confort personnel : voitures lavées chaque semaine, piscines remplies et vidées plusieurs fois par an pour une utilisation souvent anecdotique dans certaines régions, salles de bains privilégiant la baignoire au détriment de la douche.

Dans un mode plus agreste, et plus utile à première approche, le simple arrosage d'un jardin par aspersion – il y a un peu plus de 13 millions de jardins d'agrément et de potagers en France – représente en moyenne 1 000 litres d'eau par heure d'arrosage. Soit une trentaine de douches. Alors qu'un arrosage maîtrisé et s'alimentant du recueil systématique des eaux pluviales constitue une alternative simple et moins pénalisante pour les nappes phréatiques. Les pays moins ou peu développés ne se situent bien évidemment pas dans le même contexte. Mais leur action globale va, elle aussi, dans le mauvais sens. Même si on ne peut guère leur en tenir grief.

Si les arrosages excessifs et les bains à répétition sont en effet du domaine de l'improbable ou du rêve dans ces contrées déshéritées, les actions au quotidien tracent obstinément le même sillon. La richesse végétale est détruite au profit de brûlis ou de monocultures envahissantes. Les sources sont mal entretenues ou polluées. Afin d'ajouter encore l'horreur à la misère, les effets dévastateurs de certaines guerres récurrentes, Soudan, Éthiopie, Somalie par exemple, annihilent les efforts en cours.

Enfin, les engagements du *protocole de Kyoto* et les balbutiements pathétiques du Sommet de Copenhague ne concernent pas les pays en développement. Or ceux-ci représentent les futurs principaux gisements d'émissions de gaz à effet de serre. En quarante ans leur part devrait passer de 30 à 60 %, et ceci sans contrôle et sans frein. Le contexte actuel est donc plus que préoccupant ; il est affolant.

Quelles que soient les perspectives examinées, un problème identifié dans une zone donnée se complète par une difficulté inédite apparaissant dans une autre partie du monde. Comme le dit parfaitement Yves Paccalet : « Tous les signaux sont au rouge ! » Naturellement ces éléments s'additionnent, alourdissant un peu plus chaque jour un fardeau qui devient colossal. Certaines solutions existent toutefois. On peut en isoler quelques unes dans le cadre du développement durable, même si, comme nous l'avons déjà précisé, le caractère ambigu du terme porte en lui les germes de ses propres contradictions. Ces solutions s'articulent autour d'une réorientation complète du concept. On peut rapidement citer :

- des modalités de réflexion inédites et sans tabou : repenser l'agriculture sur le pourtour méditerranéen et en Europe, réexaminer la chaîne technologique de l'énergie nucléaire ;

- l'optimisation de nouveaux indicateurs de connaissance permettant de mieux cerner les réalités environnementales : observatoires de la biodiversité, réseaux de veille sanitaire fédérés et actifs, mises en œuvre systématique, généralisée et coordonnée, de mesures coercitives en cas de pollutions avérées, programmes de recherche liés au climat et aux ressources énergétiques ;

- l'identification d'exigences inédites et performantes dans les secteurs de production, l'agriculture par exemple qui représente 50 % de la consommation mondiale d'eau, afin qu'ils deviennent beaucoup plus économes en énergie et en eau ;

- la promotion d'approches politiques innovantes : aménagement du territoire prenant enfin en compte les impacts des changements climatiques sur la biodiversité, coopération totale et sans arrière-pensée dans le cadre d'une *gestion mondiale de l'eau* ;

- la transformation radicale de certaines priorités en exigences absolues. On peut citer pêle-mêle : la promotion des concepts d'*économies d'énergie* et d'*efficacité énergétique*, le développement de toutes les formes réalistes d'énergies renouvelables, la maîtrise du transport aérien

en optimisant des techniques de substitution partielle telles que le télétravail ou les visioconférences, et un investissement massif dans le transport par rail afin d'alléger un peu le trafic routier.

Tout ceci ne représente que quelques pistes éparses. Mais avec de la volonté et en allouant des moyens adaptés, ces éléments concourraient tous à une amélioration sensible.

La volonté politique est-elle là ? On peut hélas en douter car aucune autorité ne semble en mesure d'imposer ces priorités vitales pour notre avenir. Seule une très large prise de conscience au niveau mondial pourrait inverser la tendance.

Cette prise de conscience nécessite préalablement l'abolition systématique et récurrente de toutes les barrières et rigidités mentales qui nous incarcèrent au sein de schémas préétablis et stériles. Ceci implique donc une réflexion sans tabou et sans lâcheté qui semble difficile à généraliser à la simple observation de nos comportements actuels. Nous avons déjà évoqué l'importance cruciale de l'eau potable et les gravissimes conséquences liées à de futurs déficits. Or ce discours peut paraître inutilement alarmiste et toute personne empreinte d'un solide cartésianisme pourrait légitimement rétorquer que le sang de la Terre a toujours coulé et que ce don divin ne va pas s'assécher en un siècle. Cette analyse est simultanément exacte et fallacieuse.

Il convient à cet instant d'illustrer la problématique de l'eau sur notre planète à la lumière de quelques données très simples. La totalité de l'eau existante, ce que l'on appelle l'*hydrosphère*, se répartit ainsi :

- les océans représentent 97,40 % du total ;
- les terres émergées recueillent les 2,60 % restants.

On constate immédiatement que presque toute l'eau disponible est salée, donc non potable sans traitements complexes et coûteux. Par ailleurs, nous avons déjà évoqué les nombreuses contraintes liées à la désalinisation de l'eau de mer qui demeure actuellement une alternative marginale. Les 2,60 % que nous pouvons donc utiliser se répartissent ainsi :

- 79 % pour les calottes glaciaires, banquises et glaciers ;
- 20 % pour les eaux souterraines ;
- 1 % pour l'eau douce superficielle : lacs, rivières, humidité contenue dans le sol et dans la végétation.

On constate ainsi que, si une élévation importante de la température terrestre provoquait à terme la fonte totale de toutes les banquises et de tous les glaciers, l'eau douce ne représenterait plus que 0,50 % du total de l'hydrosphère au lieu de 2,60 % actuellement. Quand on se rappelle que le corps humain est composé à 65 % d'eau, ce constat fait frémir...

Naturellement, les 40 milliards de tonnes d'eau douce existant actuellement sur notre planète ne vont pas disparaître en quelques décennies. Notre problématique est ailleurs, car les êtres humains n'ont pas besoin d'une *eau potentielle*, ils ont besoin chaque jour de quelques dizaines de litres d'eau douce et propre à la consommation pour les besoins les plus élémentaires : boire, se laver et cuire les aliments. Or trois facteurs redoutables vont perturber ce subtil équilibre qui prévaut depuis des millions de siècles :

– s'épuisant à une vitesse vertigineuse dans de nombreuses régions, l'eau des nappes phréatiques se renouvellera de plus en plus difficilement. Parallèlement, les éléments concourant à sa pollution (nitrates, engrais, produits chimiques) voient leur densité s'accroître dangereusement rendant ainsi certains puits et sources totalement inutilisables ;

– pérennisant une augmentation régulière de la température moyenne à la surface du globe, le réchauffement de la planète entraînera une fonte des glaciers et des banquises dont les effets seront de plus en plus notables au fil des décennies. On transformera ainsi des milliards de tonnes d'eau douce en eau salée ;

– plus complexe encore, le réchauffement climatique exacerbera les phénomènes météorologiques extrêmes, ce qui signifiera que la désertification s'étendra bien au-delà des zones subtropicales, alors que les zones équatoriales et tropicales, qui sont souvent déjà saturées d'humidité, recevront cycliquement des pluies de plus en plus impressionnantes, noyant des zones entières tout en lessivant des sols appauvris et en occasionnant de tragiques glissements de terrain.

L'eau potable sera donc toujours potentiellement disponible, mais une large partie deviendra non utilisable (trop polluée ou salée), alors qu'une autre partie se déversera de façon torrentielle sur des contrées déjà saturées. L'accroissement irraisonnable des déséquilibres climatiques signifie clairement que nous aurons des proliférations de criquets et de sauterelles en zones sèches et une omniprésence des moustiques, et

des redoutables maladies qui les accompagnent, en zones inondées. Les *plaies d'Égypte* multipliées par mille !

Les trois points cités plus haut méritent explication car on pourrait imaginer, une fois de plus, que nous brossons systématiquement un tableau exagérément sombre.

La baisse récurrente des nappes phréatiques n'est plus réellement une nouveauté et les médias s'en font largement l'écho. Ce qui change profondément c'est que ce phénomène est souvent évoqué dès le printemps. Parfois même à la fin de l'hiver. En pompant dramatiquement sur les réserves alors que les pluies d'hiver sont faibles et que les modes de culture ont radicalement changé au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on multiplie donc considérablement les risques d'assèchement à moyen terme. Or nos exigences sont extravagantes désormais. Nos besoins en produits agricoles accélèrent sans cesse en raison de l'accroissement démographique actuel – il faudra en effet beaucoup plus de produits agricoles pour nourrir 9 milliards d'êtres humains que 7 milliards – et de notre propension naturelle à diversifier notre alimentation tout en la sophistiquant exagérément.

Assez logiquement, les cultures les plus gourmandes en eau sont d'origine exotique. On trouve ainsi : la canne à sucre, les bananes, le riz, le coton, la betterave à sucre, le soja, le maïs et le blé. Or l'évolution de nos goûts justifie l'intensification de ces cultures particulièrement exigeantes et qui nécessitent sous nos climats des arrosages disproportionnés. Il faut se remémorer que l'obtention d'un kilo de grain de maïs nécessite la mobilisation de 500 litres d'eau. La situation est pire encore avec le blé, qui nécessite 1 000 litres d'eau pour obtenir un kilo, et le riz qui exige 2 000 litres pour un seul kilo. 2 000 litres pour un kilo alors que l'eau est de plus en plus rare... L'être humain marche sur la tête !

En langage populaire cela s'appelle *couper la branche sur laquelle on est assis*.

Afin de conforter la démonstration de cette hystérie collective qui nous anime, l'exemple de la culture du maïs est hautement symbolique et démontre à lui seul l'inanité de nos comportements alimentaires et économiques. En effet le maïs exige beaucoup d'eau, mais surtout il l'exige au mauvais moment. Son cycle naturel impose des arrosages importants en plein été, c'est-à-dire au moment précis où le niveau des

nappes phréatiques baisse dangereusement en générant un *stress hydrique*<sup>3</sup> majeur qui affecte durablement les sols et les autres cultures. Et cette juxtaposition d'occurrences malencontreuses accroît systématiquement les déséquilibres hydriques.

On peut naturellement se demander ce que nous faisons de tout ce maïs, car chacun constatera aisément que ce produit ne trône pas chaque jour dans nos assiettes. En 50 ans on est toutefois passé en France d'une surface globale de 300 000 hectares à une production dépassant les 3 millions d'hectares. Le délire ne s'arrête pas là car, certains agriculteurs se contentant par le passé de semer du maïs afin de toucher les primes afférentes, la Politique Agricole Commune subventionne désormais son irrigation. De primes en subventions le maïs est devenu ainsi incontournable et très rentable. Mais nous n'avons toujours pas répondu à la question qui laisse pantois : que peut-on bien faire de ces océans de maïs qui assèchent nos ressources en eau ?

La réponse est simple : 70 % du maïs produit sert à nourrir les animaux d'élevage. L'intention est *a priori* louable. Mais ce qui devient dramatique dans le cadre d'une saine gestion de l'eau douce c'est que la production de viande requiert entre 6 et 20 fois plus d'eau que la production céréalière. Ceci est parfaitement logique car un bœuf à besoin de beaucoup plus d'eau pour se développer qu'un grain de blé ou un épi de maïs. Ainsi, l'extravagante production de maïs qui envahit nos campagnes assèche doublement les réserves hydriques car :

- elle consomme énormément d'eau en utilisant des moyens industriels dispendieux, tels que les canons à eau, et en accélérant le stress hydrique en été ;
- elle alimente des animaux d'élevage qui, eux-mêmes, sont à l'origine d'une déperdition en eau excédant considérablement les simples cultures céréalières.

On s'inscrit totalement ainsi dans une logique de l'absurde.

Des solutions existent toutefois et certaines sont régulièrement mises en pratique dans certains pays. On peut citer : la réduction des drainages, la plantation d'arbres autour des cultures afin de limiter l'évaporation, l'ajout de mauvaises herbes qui augmente la rétention d'eau

---

3. Stress hydrique : conséquence d'une situation au cours de laquelle la demande en eau dépasse sensiblement la quantité globale des ressources disponibles.

dans les sols, le remplacement des grandes étendues par des paysages de bocage clôturés de haies, l'utilisation d'un arrosage au goutte à goutte en utilisant des tuyaux finement percés ou la généralisation de l'utilisation de bois broyé qui protège les cultures et diminue les besoins en eau.

Enfin, on peut constater que la pollution des sols par infiltration dans les nappes phréatiques est devenue un sport mondial largement pratiqué dans le monde agricole et dans le monde industriel, mais aussi dans la vie de tous les jours.

Ceci entraîne naturellement un effet mécanique aux conséquences impitoyables. Les niveaux des nappes phréatiques baissant et les quantités de polluants augmentant, la densité de ces produits s'accroît dangereusement, rendant parfois l'eau disponible totalement impropre à la consommation. Une forme sophistiquée et perverse de suicide collectif, car en asséchant insensiblement le sang de la Terre nous asséchons le nôtre aussi.

Un autre paramètre important est encore plus limpide dans sa simplicité inquiétante : la glace fond lorsque la température excède 0°. Un réchauffement sensible et régulier de la température moyenne entraînera donc la fonte progressive des glaces. La tragédie est déjà parfaitement tangible pour les glaciers de montagne. Il suffit de survoler les grands glaciers européens, américains ou andins, pour s'en rendre compte. L'examen des photos aériennes prises il y a 20 ou 30 ans donne le frisson. La situation est exactement la même pour la banquise arctique qui risque de disparaître totalement en été dans quelques années.

Le sujet est plus difficile à analyser en ce qui concerne l'Antarctique, car les masses de glace sont particulièrement épaisses et les conséquences immédiates sont moins visibles. Mais le résultat final sera le même à moyen terme : l'eau douce s'écoulera peu à peu vers l'océan en rigoles translucides qui métamorphoseront l'or bleu de notre planète en eau salée.

Un phénomène est plus déterminant encore car il endigue nos espérances derrière la froide matérialité des constats météorologiques. Un réchauffement du climat entraîne des perturbations dont toutes les conséquences demeurent encore largement inconnues en dépit des capacités d'investigations de nos supercalculateurs. Mais il y en a certaines que nous appréhendons bien désormais. La plus simple est aussi

la plus dramatique : le réchauffement climatique exacerbe les extrêmes. Les étés seront plus chauds, l'été 2003 deviendra la norme, et les orages seront plus fréquents et plus violents. Les périodes de sécheresse seront beaucoup plus longues et les pluies torrentielles seront beaucoup plus fréquentes. Il ressort de ce constat simple que les quantités globales d'eau circulant dans l'atmosphère par le biais des mouvements décrits dans les chapitres précédents seront probablement similaires à celles que nous connaissons actuellement, car ces masses d'eau ne vont pas s'évaporer ou se multiplier par magie. Mais ce qui va profondément et durablement changer c'est leur répartition, leur rythme et leur intensité.

Pour faire simple, nous aurons beaucoup moins d'eau là où nous en avons vraiment besoin, à savoir les zones souffrant d'un réel déficit hydrique, et nous en aurons sensiblement plus dans les zones où nous en avons déjà trop, c'est-à-dire dans les zones tropicales régulièrement inondées par les pluies de mousson, les orages, cyclones et typhons. Notre aveuglement conduira ainsi une large majorité de la population mondiale vers un état de dépendance humiliant et très dangereux : la *dépendance à l'eau*. Or, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, cet asservissement à un besoin vital constitue le prélude obligatoire à toutes les soumissions, à toutes les exigences, à toutes les sujétions.

Donc à toutes les oppressions, à toutes les tyrannies.

Il faut se remémorer, encore une fois, que 2,6 milliards d'êtres humains ne bénéficient pas d'un accès à l'eau potable et à son assainissement par le biais d'installations sanitaires minimum. Soit 40 % de la population mondiale. Il faut surtout vociférer encore ce chiffre affolant, probablement le plus terrifiant de tous ceux qui sont contenus dans *Les métamorphoses d'Éros* – et c'est la raison pour laquelle nous le répétons à plusieurs reprises – *25 000 personnes décèdent chaque jour en raison d'une eau impropre à la consommation et un enfant meurt toutes les cinq secondes pour cette même raison !*

Or ces carences en eau potable ne se cantonnent nullement aux zones arides et subtropicales. Les situations les plus douloureuses concernent les quartiers défavorisés des mégapoles. Généralement situés à la confluence des zones les moins salubres, ces bidonvilles essaient dans des fonds de vallées marécageux ou des flancs de collines soumis aux ruissellements et aux ravinements. On cumule ainsi les dangers sanitaires liés aux infections occasionnées par des insectes palustres, avec les

risques consécutifs aux coulées de boue en cas d'orages trop violents. Lorsque ces mégapoles croissent de manière spectaculaire et totalement désordonnée, l'accès à l'eau devient impossible pour des centaines de milliers d'habitants ; les plus pauvres, naturellement. Or l'accès à l'eau joue un rôle essentiel dans la diminution de la pauvreté et l'amélioration de la sécurité alimentaire.

Il faut souligner aussi que l'occupation illégale de certains terrains est généralement à l'origine du peu d'empressement des municipalités à mettre en œuvre une distribution de l'eau équitable et un assainissement correct. L'impact social de la distribution de l'eau est donc considérable et une distribution inéquitable engendre la plus odieuse des discriminations.

Afin de remédier à cette flagrante injustice, quatre facteurs essentiels entrent en jeu :

– l'eau potable doit être appréhendée par les gouvernements en tant que *bien social*, au même titre qu'elle est reconnue par tous comme étant un bien économique crucial ;

– la gestion de l'eau doit s'effectuer dans le cadre d'une réelle décentralisation permettant d'impliquer les populations concernées ;

– les femmes doivent jouer un rôle cardinal dans le cadre de la gestion domestique de l'eau car elles sont les utilisatrices principales de l'or bleu ;

– l'eau potable devra à terme être gérée au niveau planétaire car c'est un *bien inaliénable*. C'est d'ailleurs pour cette impérieuse raison que nous avons privilégié l'image hautement symbolique du sang de la Terre.

Ce dernier point est absolument crucial car lorsque les ressources en eau s'épuisent dans certaines régions du monde, les conflits locaux latents explosent. L'examen des cartes hydrologiques est édifiant à cet égard. Terrifiant pourrait-on dire, car il existe actuellement 260 bassins-versants fluviaux qui se partagent entre deux pays ou plus. Cela fait 260 guerres potentielles. La simple énonciation de cette phrase fait frissonner... Or lorsque de grands projets d'aménagement sont élaborés sans être complétés par des programmes régionaux de coopération entre les pays concernés, des conflits naissent systématiquement. C'est le cas dans les bassins de fleuves comme le Danube, le Jourdain, le Parana ou la mer d'Aral.

Cet exemple est hallucinant. En quarante ans, les trois quarts de la surface de la mer d'Aral (qui était la 4<sup>e</sup> plus grande surface d'eau salée

fermée au monde en 1960) ont disparu en raison des pressions industrielles exercées sur ses réserves. La construction du barrage de Kokaral semble porter ses fruits pour la « petite mer d'Aral », située au nord, mais la situation est de plus en plus en plus dramatique pour la « grande mer d'Aral » qui s'évapore à toute vitesse. La différence existant désormais entre les deux mers d'Aral crée des problèmes entre le Kazakhstan, au nord, et l'Ouzbékistan, au sud...

Comme on peut aisément l'imaginer, les quatre principes fondamentaux cités plus haut ne sont absolument pas respectés dans les mégapoles qui se gangrènent d'innombrables bidonvilles où la simple notion d'être humain est définitivement vidée de son sens premier. En pratiquant ainsi une politique discriminatoire on condamne sciemment des milliers d'êtres humains à la mort. Une mort lente, insidieuse, peu médiatique. Donc, inexistante... Là encore, comme pour le réchauffement climatique et ses funestes conséquences à venir, nous savons. Mais nous agissons peu car nous refusons de croire ce que nous savons.

Maintes fois dénoncé, cet aveuglement peut surprendre, voire choquer. Pourquoi le sort des pauvres, des malheureux, des déshérités, nous concerne-t-il seulement une fois par an lorsque nous remplissons quelques chèques à l'attention d'associations caritatives qui nous délivrent promptement ainsi d'un bien lourd fardeau moral, ou lorsque nous paradons dans le cadre d'une *démonstration humanitaire* visant à symboliser l'excellence de nos sentiments de compassion envers notre prochain ? Édifiante et profondément humaine, on trouve la réponse dans *La philosophie dans le boudoir*<sup>4</sup>, dans lequel le marquis de Sade précise : « C'est par ostentation qu'on soulage ses semblables, jamais dans la seule vue de faire une bonne action ; on serait bien fâché que l'aumône qu'on vient de faire n'eût pas toute la publicité possible. » Il semble donc qu'une démarche, parfaitement courante à l'époque du *divin marquis*, soit toujours d'actualité, surtout lorsqu'elle est amplement relayée par les médias.

Pourquoi s'obstine-t-on à détruire l'avenir de nos enfants alors que nous connaissons l'essentiel des données du problème et certaines des solutions potentielles ? Pourquoi creuse-t-on de nos propres mains le tombeau de nos descendants ? Sommes-nous des monstres insensibles

---

4. Le titre exact est : *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux – Dialogues destinés à l'éducation des jeunes Demoiselles*, Gallimard, « Folio », 2005.

et décérébrés ? Non. Nous sommes simplement la créature qui s'est autoproclamée *chef-d'œuvre de l'univers*. Nous sommes des êtres humains. Devant tant de bêtises et d'hypocrisies accumulées sans aucune vergogne, on peut légitimement se demander si l'être humain ne devrait pas laisser le pouvoir aux loutres, aux dauphins ou aux ratons laveurs...

Si l'on prend simplement l'exemple des palinodies affectant le protocole de Kyoto, tout en le vidant totalement de sens, et l'absence de vraies décisions caractérisant le Sommet de Copenhague, la notion de « plaisir de consommer » est récurrente. Cet asservissement à consommer sans cesse symbolise une réelle jouissance.

Les américains, et 90 % des autres pays du monde qui n'osent pas l'exprimer aussi crûment mais qui partagent cette conviction, refusent d'envisager une baisse de leur niveau de vie. Or chacun sait que pour endiguer le processus dévastateur que nous avons bien inopportunément initié, il faudrait immédiatement diminuer de moitié l'activité économique actuelle.

Quelle est la cause première de ce refus ? La jouissance éphémère liée à une consommation effrénée et sans limites. À cette *démésure dans le bien-être* définit par Peter Sloterdijk dans *Écumes*, nous trouvons naturellement des justifications directes grâce à la délectation induite par l'utilisation exponentielle de tous les produits de la société de consommation. Nous lui découvrons aussi des justifications indirectes avec le maintien – très provisoire hélas – des emplois liés à ces activités économiques et dont les revenus nous permettent de consommer sans entraves ces mêmes produits. Chacun sait qu'un salaire est d'abord utilisé pour l'habitat – par le biais du loyer ou des remboursements d'emprunts – la consommation et les loisirs. Or tout ceci est orchestré autour du plaisir. C'est la raison pour laquelle nous ne renoncerons jamais aux excès catastrophiques de cette *démésure dans le bien-être*...

Les méfaits considérables engendrés par une agriculture simultanément intensive, massivement subventionnée (voir l'exemple du maïs), insuffisamment soucieuse de la préservation des espèces (voir les crises de nerf récurrentes des pêcheurs lorsqu'on limite les prélèvements de certaines espèces très menacées) et extrêmement polluante, ont pour seul objectif de nous permettre de manger désormais tous les produits du monde sans se soucier des cycles millénaires de la Nature et de leurs contraintes intrinsèques. Cette activité concrétisant un élément

de plaisir accru, l'agriculture continuera donc à pomper 70 % de l'eau douce de la planète.

Autre exemple au moins aussi emblématique, les pollutions atmosphériques et océaniques liées aux transports aériens, routiers et maritimes, sont colossales. Le CO<sub>2</sub> règne en maître et les mers sont régulièrement souillées. Tout le monde le sait. Tout le monde s'en offusque. Mais qui acceptera de mettre trois semaines pour aller à Bali au lieu de 15 heures ? Qui acceptera de payer son essence ou son véhicule 200 % plus cher afin de diminuer drastiquement les pollutions et les consommations énergétiques liées aux transports terrestres ? Qui acceptera d'aller faire ses courses à pied au lieu de prendre la voiture ? Même pour 500 mètres... Qui ?

Le premier qui répond « moi ! » à toutes ces questions est, soit particulièrement distrait, soit un fieffé menteur.

Là encore nous touchons au plaisir, à l'agrément. Parfois même à la jouissance en ce qui concerne l'automobile et les étranges fantasmes qu'elle alimente. Donc nous ne ferons rien. Et cette démesure de jouissances de pacotille façonnera notre futur.

Les êtres humains savent parfaitement que notre façon de vivre et notre quête frénétique de coûteuses illusions détruisent la Nature tout en générant des phénomènes climatiques incontrôlables dont les conséquences seront dramatiques pour leurs descendants. Mais nous ne changerons rien à nos habitudes par lâcheté, par aveuglement, par égoïsme et en raison même du sacro-saint principe de plaisir, confortant implicitement ainsi le lugubre constat fait par Kierkegaard : « La supériorité de l'Homme sur l'animal, c'est le désespoir. » Cruel constat...

On pourra légitimement nous rétorquer que cette réalité est inscrite dans nos gènes car nous sommes source du mal et transcendés par celui-ci. Cette ambiguïté fondamentale signifie limpide que les discours les plus pertinents n'y changeront rien. Le très symbolique exemple du tabac – on sait qu'il tue un consommateur sur deux, mais on fume quand même – se suffit à lui-même et résume crûment l'âme humaine, ses outrances et ses incohérences. Mais cette analyse lucide, et peu valorisante il faut bien l'admettre, n'implique pas forcément la destruction de l'espèce humaine...

On soutiendra alors que les apocalypses annoncées sont dramatisées à l'excès et assombrissent indûment le futur, une élévation prévisible de la température d'environ 5° en un siècle étant certes très contraignante, mais pas cataclysmique. Avec une semblable hausse des températures, l'existence des êtres humains, des animaux et des végétaux, sera à l'évidence beaucoup plus difficile mais la vie ne disparaîtra pas à la surface de la Terre. Ceci est parfaitement exact, même si les derniers chapitres des *Métamorphoses d'Éros* mettront en lumière une vision plus tragique encore des sinistres crépuscules que nous concoctons avec arrogance à l'intention de nos descendants.

À cet instant, les lectrices et lecteurs attentifs pourraient nous remémorer utilement le titre de notre introduction et s'interroger quant au rôle réel des femmes dans ce processus d'accélération climatique. Comme il est peu probable que les femmes puissent à elles seules éliminer les gaz à effet de serre ou restaurer le niveau des nappes phréatiques, on peut légitimement se demander dans quel domaine d'excellence elles pourraient intervenir afin d'être l'*avenir du monde*. La réponse à la seconde question se nourrira directement au creuset de la problématique qui orchestre la première.

Nous allons donc clore cette tragique évocation des cataclysmes qui guettent nos propres enfants en mettant en lumière l'accélérateur absolu de désespérance : le *facteur humain*. Puis, dès le chapitre 18, nous pourrions enfin architecturer les préludes d'une *vision holistique du monde* en nous appuyant sur les fantastiques ressources induites par la féminité.

Mais, avant cela, examinons les raisons d'un effroi qui ne devrait être qu'une forte inquiétude teintée d'une colère sourde.

## Chapitre 19

### Comme une forêt de cristal...

« Le silence est violent dans la pierre. »

Georg Trakl, *Chant nocturne*

Nous l'avons déjà évoqué ici : les crépuscules que nous ciselons à l'attention de nos descendants seront lugubres et cruels car ils mettront pleinement en lumière l'ingéniosité humaine à faire souffrir les plus faibles. À asservir les plus faibles. À détruire les plus faibles.

Si l'on veut apporter une lueur d'espoir à une humanité de plus en plus dolente et déverrouiller furtivement les portes du futur, il faudra compiler des solutions susceptibles d'infléchir des comportements humains qui perdurent depuis des millénaires. Ce ne sera pas chose facile et seule une convergence d'initiatives et d'optimisations pourra, éventuellement, métamorphoser l'issue d'une tragédie annoncée.

Nous venons d'évoquer à l'instant les effets salutaires du supplément d'âme propre à la féminité et la nécessité de substituer un modèle d'association en lieu et place du modèle de domination et d'assujettissement qui prévaut totalement à notre époque. Ces propositions constituent les premières et modestes pierres d'une architecture comportementale et psychique qui devra se stabiliser autour de deux autres pôles majeurs.

Le premier fera clairement référence à ce que le philosophe Hans Jonas décrit comme une *heuristique de la peur*. Cela signifie que le rôle formateur alloué à nos angoisses générera une véritable volonté d'agir, alors que l'effroi paralyse et convie généralement à l'absence de réaction. Ce point est essentiel car l'être humain, en dépit de sa propension naturelle à s'autoproclamer *créature la plus illustre de l'univers*, est avant tout un quadruple pleureur. L'histoire nous l'enseigne limpide, il a systématiquement peur :

- de la Nature, de ses effets et des êtres qui y vivent ;
- de la mort ;
- des autres ;
- de lui-même.

Cette lâcheté quasi universelle se prolonge tout au long de sa vie et conditionne ses actes, ses comportements et ses ambitions les plus intimes.

Il est inutile d'épiloguer longuement sur cette frayeur récurrente qui instrumentalise nos pensées et nos actes. Quelques exemples suffiront à éclairer cette ambiguïté fondamentale.

La peur de la Nature est flagrante et s'illustre dans chaque geste de la vie quotidienne. Les habitants des contrées tempérées redoutent la froidure, la chaleur, se méfient des animaux et seraient totalement incapables de se nourrir correctement dans un jardin d'Éden. Cette angoisse permanente et parfaitement stéréotypée est étrange car nous sommes tous filles et fils de la Nature. Le monde étant notre lieu de vie, pourquoi le fuyons-nous ? Pourquoi le détruisons-nous frénétiquement, tels des démiurges fous opérant à la hache ?

Impuissants à répondre à ces questions légitimes nous continuons donc obstinément notre œuvre de mort tout en appréhendant souvent notre environnement naturel comme étant un simple décor parfois hostile. La simple observation de touristes passagèrement égarés dans une contrée vierge ou sauvage est parfaitement édifiante à cet égard.

La Nature est simplement perçue comme étant un réservoir de nourriture et d'énergie. Un paramètre économique en quelque sorte... Elle est aussi un lieu de villégiature qu'il faut aseptiser afin de le rendre vivable. Naturellement, cette description est partiellement caricaturale. Mais les humains qui aiment vraiment les animaux – pas leur animal

de compagnie mais l'ensemble des animaux – et ceux qui apprécient les espaces vierges, austères, luxuriants et privés de tout confort, représentent sensiblement moins de 1 % de la population mondiale. Si ce pourcentage vous surprend, interrogez vos relations et vos proches. Vous réaliserez immédiatement que se promener dans les allées d'un jardin aux massifs manucurés et embaumant l'atmosphère de mille fragrances est un plaisir partagé par l'immense majorité des êtres humains. À l'inverse, marcher dans la jungle ou cheminer à la lisière d'un désert accablé de soleil sera presque systématiquement considéré comme étant un supplice réservés aux seuls masochistes.

L'Homme et sa planète cohabitent de plus en plus mal au XXI<sup>e</sup> siècle. Ceci est dramatique pour les deux ; et probablement létal à moyen terme pour l'arrogant bipède qui se prend pour le créateur ultime, sans en avoir la moindre compétence ; ni le génie.

La peur de mourir est encore plus évidente que la peur de la Nature, car cette angoisse incoercible constitue le fondement même de toutes les ambiguïtés humaines. On assure souvent que *l'argent est le moteur du monde*. Ceci est naturellement faux car l'argent ne constitue que le combustible passif d'un désir ancré au cœur de chacun : le pouvoir. Mais cette approche demeure trop superficielle encore, car ces appétits de pouvoir qui fleurissent partout, à chaque instant, en tout lieu, et en chacun d'entre nous, ne sont que l'émergence d'une réalité plus fondamentale encore : la peur de mourir. Seule cette inextinguible angoisse alimente nos désirs, nos joies, nos haines. Nous agissons, nous aimons, nous haïssons, nous construisons, nous léguons, uniquement dans le but inavoué de se prolonger soi-même bien au-delà de notre propre trépas. La peur de mourir demeure l'effroi absolu et conditionne toute notre vie, nous privant partiellement ainsi d'un libre-arbitre au demeurant salutaire à notre plein épanouissement spirituel.

Par ailleurs, cette peur clinique et obsessionnelle conduit souvent à un travers extrêmement grave : l'irrésolution. Un siècle et demi avant Aristote, Parménide traçait déjà l'esquisse d'une ontologie<sup>1</sup> dynamique et fondatrice d'analyses inédites. Avec une lucidité qui nous effraie rétrospectivement, il précisait en évoquant les hommes et leurs ambiguïtés : « L'irrésolution guide dans leur poitrine une pensée errante, ils

---

1. L'ontologie est la partie de la métaphysique qui analyse l'être pour lui-même, c'est-à-dire indépendamment de ses déterminations particulières.

se laissent emporter, à la fois sourds et aveugles, stupéfaits, foules incapables de décision. » À l'analyse des faits que nous avons déjà évoqués précédemment on ne peut qu'abonder dans son sens. Nous constatons chaque jour notre aveuglement, nos pensées errantes et notre incapacité à décider.

Omniprésente et perverse, la peur des *autres* et l'impossibilité de s'heurter sereinement à une altérité féconde alimente nos comportements et nos haines. Toute la misère du monde se nourrit de la peur des autres. Obsessionnel, cet effroi génère des attitudes infâmes : racisme, cruauté gratuite, constante recherche d'un bouc émissaire, lâcheté généralisée. La lâcheté, encore et toujours.

L'altruisme, la générosité, la compassion et l'amour des autres existent bien sûr. Mais ces qualités intrinsèques à l'âme humaine demeurent furtives, presque estompées dans le brouillard de nos passions car l'autre fait peur, l'extérieur fait peur, le monde fait peur. La vie fait peur.

Lorsqu'elles existent, nos prédispositions généreuses symbolisent une fragile goutte d'eau dans l'océan abyssal des égoïsmes et des indifférences. L'empathie et le don de soi aux autres demeurent des qualités rares, exceptionnelles. Trop exceptionnelles en tout cas pour exonérer l'espèce humaine de ses crimes quotidiens.

La peur de soi est la plus paradoxale de ces paniques car elle est la plus diffuse, la plus profonde aussi. Chacun sait pourtant, intuitivement ou après une expérience traumatisante, que nous sommes simultanément *Paradis* et *Enfer*. Ce constat est par ailleurs au centre de notre premier roman<sup>2</sup> qui met en scène un naufragé de l'espace confronté au pire supplice : survivre trois millions d'années, seul, sans pouvoir bouger ni mettre fin à ses jours ! Le malheureux découvre alors toutes les facettes de son « moi » intime. Enfer et Paradis...

Bien au-delà des territoires ignorés que la psychanalyse exhume parfois sous la forme de bribes informes, nous ressentons donc sourdement un volcan gronder en nous ; et ce volcan nous fait peur.

Plus ou moins conscients de ces velléités d'abjections rampantes, nous refusons toutefois toute résipiscence, ou *repentance*, le mot étant exagérément à la mode. Prudemment, nous enfouissons ainsi cet *enfer*

---

2. *Cathédrales de brume*, Éditions Rivière blanche, 2009.

de Dante dans les abîmes de notre être intime en espérant ne jamais le voir surgir au zénith de sa rage. Mais ceci n'endigue nullement notre suffisance et notre morgue.

S'alimentant sans repos de notre félonie vis-à-vis de nos propres enfants, nous accréditons totalement les propos de Victor Hugo lorsqu'il nous dépeint avec acidité dans *Au bord de l'infini* : « Homme, tu veux, tu fais, tu construis et tu fondes, et tu dis : je suis seul car je suis le penseur. L'univers n'a que moi dans sa morne épaisseur. En deçà, c'est la nuit ; au-delà, c'est le rêve. C'est moi qui suis la fin et qui suis le sommet. » On peut affirmer sans crainte que des milliards d'êtres humains sont persuadés d'être *le sommet* de l'univers et de pouvoir affirmer sans rougir : *je suis seul car je suis le penseur*. Pathétique...

Des extraterrestres avisés rétorqueront avec une pointe d'amusement dans la voix, à la condition expresse qu'ils puissent parler naturellement, que des créatures qui détruisent rageusement leur propre *arche de vie* tout en s'entredéchirant entre elles n'illustrent peut-être pas idéalement l'archétype de l'être qui peut affirmer : *l'univers n'a que moi dans sa morne épaisseur*. Mais les extraterrestres n'existent pas. Chacun le sait parfaitement...

Ainsi se stratifie sereinement la quadruple lâcheté affectant la quasi-totalité de l'humanité. Ce constat étant peu valorisant en soi nous en voilons les conséquences les plus visibles en nous étourdissant de futilités ou en nous évadant dans un monde virtuel au sein duquel ces hideuses racines disparaissent. Nous récupérons hâtivement ainsi une virginité rassurante ; et la vie peut continuer tranquillement au rythme des SMS, des *tweets* et des informations télévisées ronronnant sur des écrans plats aux tailles de plus en plus démesurées. La démesure d'une image plate et stéréotypée dissimule ainsi la profondeur abyssale d'une complexité à jamais enfouie.

De compromissions en oublis, d'oublis en lâchetés quotidiennes, de lâchetés quotidiennes en mépris pour l'avenir, nous métamorphosons ainsi notre âme en la parant d'atours rutilants. Hélas, lorsque les conséquences les plus douloureuses de notre aveuglement et de notre pleutrierie apparaîtront clairement sur le devant de la scène planétaire, les masques tomberont et révéleront en pleine lumière l'acuité du plus redoutable écueil auquel nos descendants devront être confrontés :

*nous-mêmes*, à travers nos angoisses, nos désirs inassouvis, nos stériles volontés de pouvoir, nos effrois larvés.

Lorsque l'eau deviendra un luxe, lorsque les énergies fossiles ne seront plus qu'un souvenir et lorsque les démenches idéologiques et sectaires que nous créons chaque jour seront devenues la religion du monde, le vernis craquera et les quatre angoisses fondamentales citées plus haut ressurgiront en pleine lumière. Pour le plus grand malheur des plus faibles !

Afin d'éviter que les crépuscules de l'humanité deviennent exagérément sanglants, il faut donc optimiser le réel pouvoir des femmes en leur permettant d'exprimer enfin les potentialités presque infinies de ce supplément d'âme que nous avons déjà largement évoqué, tout en facilitant l'intronisation lente et apaisante d'un principe d'association et de connivence entre les êtres. Mais il faudra aussi discipliner nos craintes en ouvrant largement notre esprit à l'enrichissante complexité de la Nature et de l'univers. Cette évolution psychique novatrice est non seulement souhaitable, elle est impérieuse, obligatoire. Elle est aussi source d'émerveillement.

Elle est principalement liée à la mise en œuvre d'une approche innovante : générer et amplifier une vision holistique du monde. Dans le sens le plus large...

Issue de la physique et de l'astrophysique, cette approche globale de l'infiniment petit, de la Nature, de l'univers et de l'Homme, symbolise la seule solution susceptible d'autoriser une possible réouverture des portes du futur que nous cadenassons chaque jour un peu plus. Certains auteurs, Willis Harman par exemple, évoquent cette vision holistique du monde en parlant d'une *seconde révolution copernicienne*. Le propos est peut-être outré, mais il mérite toute notre attention.

Afin de concrétiser cette analyse nous allons donc examiner trois *visions* très différentes de la Nature auscultées à travers le prisme déformant et monstrueusement réducteur de l'esprit humain. Nous prendrons pour exemple l'étrange hiérarchie que nous accédons systématiquement entre le règne animal et le règne végétal, puis les subtiles connivences rapprochant partiellement la plante et le cristal – ce qui justifie pleinement le titre de ce chapitre dont nous sommes redevables auprès de l'écrivain anglais J.-G. Ballard – et enfin une approche

iconoclaste de l'intelligence dans la Nature. Sous toutes ses formes, y compris les plus baroques.

On doit immédiatement souligner ici que ce chapitre nécessitera de la part de nos lecteurs une certaine *ouverture d'esprit*. Ouverture d'esprit qui ne prendra nullement en compte des critères strictement moraux, mais bien une *approche véritablement globale* nous permettant de repenser le rôle de l'humain dans la Nature. Passionnante et féconde, cette démarche est aussi très déroutante car elle implique la nécessité de s'immerger pleinement dans l'océan des formes qui mosaïquent la Nature et rendent hommage à sa diversité. Cette audace nous prépare aux surprises à venir et à la nécessité de se débarrasser totalement de la gangue des préjugés et des vérités premières éternellement ressassées. Or ceci est plus aisé à écrire, ou à dire, qu'à réaliser.

Il n'est nullement nécessaire de se livrer à de longues et coûteuses études auprès d'un public méticuleusement sélectionné pour confirmer ce fait : l'être humain s'est délibérément placé sur un piédestal. On peut même assurer que pour l'immense majorité des humains, seul compte l'Homme. Très loin derrière apparaissent les animaux. Encore faut-il savoir que toute personne s'intéressant réellement au monde animal est souvent suspectée de préférer les animaux aux hommes. Ceux qui font preuve de compassion pour *nos amies les bêtes* se voient immédiatement dénigrés en raison de leur sensiblerie excessive. Ce constat est très étonnant car les individus qui vitupèrent en prétendant que *on ferait mieux de s'occuper des hommes que de s'occuper des animaux*, sont généralement ceux qui affichent aussi des opinions nauséuses que l'on pourrait résumer ainsi : *on ferait mieux de s'occuper des pauvres en France que de se préoccuper des malheureux à l'autre bout du monde*.

On remarquera surtout que ces sempiternels donneurs de leçons, parapeurs de pétitions et adeptes de la *manifestation hebdomadaire* au sujet de tout et de rien, sont justement ceux qui ne font rien pour les autres. Hormis parler, gémir, défiler, vociférer et... signer !

Cette étroitesse d'esprit est donc planétaire et semble très fermement incrustée dans l'âme humaine qui réfute obstinément la profonde unicité de la vie à partir de l'instant où elle a érigée la totale précellence de l'Homme sur le monde en dogme absolu.

Sans revenir aux apophtegmes héraclitéens ou aux analyses pertinentes des pythagoriciens et néoplatoniciens que nous apprécions plus particulièrement (Proclus, Plotin et Damascius), on retrouve dans l'Antiquité d'innombrables exemples de cette compréhension de l'unicité de la Nature et de l'Homme, prélude indispensable à l'émergence d'une vraie vision holistique du monde.

Nous n'en donnerons qu'une illustration ici à travers un extrait de *L'Asclépius* attribué à un personnage ambigu et mythique : Hermès Trismégiste : « Tous les êtres sont suspendus à l'Un et découlent de l'Un, bien que, vus séparément, on les croie en nombre infini, quand on les considère réunis, ils ne font plus qu'une unité ou plutôt un couple, le ce de quoi tout procède, et le ce par quoi tout est produit<sup>3</sup>. »

À notre époque dite *moderne*, nos rigidités intellectuelles se fossilisent totalement dès que l'on a l'outrecuidance d'évoquer le monde végétal pour d'autres raisons que l'alimentation ou la décoration. Le constat est simple, affolant : les êtres vivants se cantonnent à l'espèce humaine et aux animaux. Un point c'est tout. Le monde végétal bougeant peu et demeurant étrangement silencieux, presque personne ne le voit, presque personne ne l'appréhende en tant qu'élément fondamental du vivant. Presque personne n'accepte l'idée, apparemment parfaitement scandaleuse, déviante et presque blasphématoire, que le végétal peut parfois être plus riche, plus évolué et plus représentatif de la Vie avec un grand V, que l'animal.

Et pourtant... Les quelques exemples qui suivent n'illustrent qu'une infime partie de la richesse, de la diversité et de l'invraisemblable plasticité du monde végétal. Richesse que nous ignorons totalement en raison d'une effarante *dissymétrie conceptuelle* – la pire des discriminations en fait – qui met pleinement en lumière les intégrismes intellectuels qui paupérisent notre esprit et calcifient notre imagination.

Les plantes étant immobiles, elles sont délibérément incluses dans un décor naturel dont nul ne se soucie, sauf très occasionnellement. Une première analyse devrait pourtant aiguillonner notre curiosité. Imaginons un continent, ou notre planète, qui voit disparaître en un instant tous les représentants du monde animal. Dans cette hypothèse

---

3. Reprint depuis une traduction parue dans *La révélation d'Hermès Trismégiste* par A.-J. Festugière, Belles Lettres, « Études Anciennes », 2011.

d'école, seules survivent alors les plantes. Que va-t-il se passer ? La réponse est simple : rien ; ou presque rien.

Hormis quelques arbres qui sont très dépendants des animaux dans le cadre de leur reproduction : les figuiers, pistachiers, ormes ou lauriers par exemple, les plantes vont continuer à prospérer normalement. Et si certains végétaux vont être amenés à se reproduire sur un rythme plus lent en raison du caractère aléatoire de la fécondation par le vent, d'autres vont prospérer et croître avec luxuriance grâce à la disparition de la prédation par les herbivores.

Quelques siècles plus tard, notre planète aura certainement sensiblement changée d'aspect, certaines espèces auront disparues et d'autres auront envahies l'espace, mais la vie régnera toujours profusément. Avec luxuriance même.

Trente millions d'années plus tard la Terre sera toujours recouverte d'une vie profuse orchestrée autour du monde végétal.

Imaginons l'inverse ! En quelques secondes toute la végétation disparaît, laissant le règne animal seul face à lui-même. Au bout de quelques jours, peut-être même quelques heures, nous assisterons progressivement à des scènes de cauchemar qui s'amplifieront à chaque instant car le processus de cannibalisation est viscéralement ancré dans nos gènes. Tous les reportages animaliers nous le confirment avec force.

Les herbivores dépérissant rapidement en l'absence de toute pro- vende, les carnivores en profiteront pour organiser un ultime, fastueux et pantagruélique festin. Dérisoires ripailles qui préfigureront une prompte et définitive apocalypse. Puis les charognards, animaux injustement décriés alors qu'ils sont absolument indispensables à l'équilibre de la Nature, officieront en débarrassant les carcasses de leurs restes putrides. Les carnivores restant seuls entre eux, commencera alors une longue agonie théâtralisant les pathétiques tentatives de survie dans un monde devenu particulièrement hostile. Les asticots, vers et insectes, apprécieront cette situation inédite pendant quelques décennies. Puis la puanteur de mort s'estompera peu à peu, révélant ainsi un désert aride. La Terre ne sera plus qu'un sépulcre. Ci-gît le monde...

En quelques siècles l'univers baroque et coloré des végétaux se sera différencié, aura prospéré, démontrant ainsi ses capacités d'adapta-

tion et de métamorphose, alors que le sombre univers animal se sera autodétruit.

À la lumière de ce premier constat, nous réalisons brutalement que notre hiérarchie psychique se construit peut-être sur des fondements bancals. Continuons donc...

Une autre qualité prééminente dans le règne végétal porte un nom presque comique : la *totipotence*. Ce mot qui sonne et tintinnabule comme un jouet d'enfant que l'on remue nerveusement définit la capacité qu'acquiert une cellule de se différencier, en un premier temps, pour se redifférencier ensuite et donner un nouvel organisme. Dans le cadre du monde végétal, cette malléabilité cellulaire se concrétise par la capacité des plantes à se régénérer aisément tout en bénéficiant d'un exceptionnel potentiel de multiplication végétative. Ceci explique les raisons pour lesquelles certains arbres, séquoias et eucalyptus par exemple, symbolisent les plus grandes créatures vivantes terrestres. Mais cette totipotence a un effet plus extraordinaire encore qui se traduit d'une façon très emblématique et qui résonne favorablement à notre esprit tout en enflammant notre imagination. Certaines plantes sont presque immortelles... La quête de l'immortalité étant un vieux fantasme humain depuis Gilgamesh et son infructueuse épopée, nous ne pouvons qu'être sensibles à ce pouvoir qui défie les exigences du temps.

Indépendamment d'arbres isolés qui dépassent souvent les 4 000 ans, ce qui excède déjà très largement tous les records de longévité dans le règne animal, certaines plantes perdurent pendant de nombreux millénaires grâce aux drageons qui se développent à leur base. Contrairement aux plantules, qui sont issues de la sexualité et ont donc des génotypes<sup>4</sup> différents, les drageons issus de la multiplication végétative ont tous le même génotype. Ces drageons confèrent donc une semi immortalité potentielle aux arbres et arbustes qui en sont pourvus.

Or les clones ainsi constitués par les drageons d'un même arbre peuvent atteindre des surfaces et des longévités proprement impensables. Les biologistes ont déjà relevé aux États-Unis et en Australie, – mais ce phénomène existe partout dans le monde – des arbres qui se développent ainsi sur de grandes surfaces tout en étant composé d'un même individu, si l'on définit bien sûr la notion d'*individu* d'un strict

---

4. Segment d'ADN porteur du caractère héréditaire à l'intérieur d'un chromosome.

point de vue génétique. La plus grande longévité reconnue actuellement concerne un plant de *Lomatia tasmanica* (famille des *Proteaceae*), qui a été identifié dans les montagnes de Bathurst en Tasmanie. Composé de plusieurs centaines de troncs tous issus du même arbre et portant le même génotype, ce *Mathusalem végétal* est vieux de... 43 000 ans !

On ne peut que rester pantois devant la résistance et la capacité d'adaptation du règne végétal qui, condamné à demeurer immobile et muet, semble *a priori* inintéressant. Mais les qualités spécifiques aux plantes deviennent innombrables et fascinantes dès que l'on prend la peine d'ôter enfin les œillères dont nous nous cadenassons les yeux, par indifférence ou par peur. Surtout par peur.

Objets énigmatiques, les plantes perdurent au-delà des siècles et leur mutisme génère une immanence grandiose et pénétrante que les rituels animistes et chamanistes ont parfaitement saisie et qu'ils concélébrent encore sous le regard attentif de quelques chercheurs. Et le regard narquois du reste de l'humanité...

Nos civilisations contemporaines semblent totalement sourdes à cette mélopée immobile qui fige l'éternité et pose les vraies questions qui relient l'humain au monde et à l'univers qui nous entoure. Nos scléroses intellectuelles nous embourbent dans le limon d'un quotidien terne et répétitif.

La problématique humaine se résume à un constat fort simple : nous avons des yeux et un cerveau sophistiqué, mais nous n'exploitons qu'une infime partie de ce potentiel inouï.

Contrairement aux êtres humains qui partent, *a priori*, avec un avantage indéniable dans ce domaine, les plantes n'ont ni organes visuels, ni neurones, ni synapses. Mais elles savent parfaitement s'immerger dans la grande symphonie cosmique que nos techniques frôlent sans cesse, sans jamais la comprendre ; sans jamais l'aimer. Si l'on fait simplement référence à la symbolique inhérente à l'arbre, on constate que sa longévité exceptionnelle, son caractère mystérieux, son impérieuse verticalité lui permettant d'unir la Terre et le Ciel, lui confèrent un pouvoir émotionnel auquel les êtres sensibles ont succombé depuis la nuit des temps.

Les plantes n'ont pas fini de nous surprendre. Un autre exemple le confirme : on imagine très difficilement qu'un animal puisse être simultanément mort et vivant. Se situant à la confluence de l'obscène et du

macabre, cette suggestion semble parfaitement incongrue, car l'évolution cellulaire dans le règne animal implique obligatoirement que l'on bascule un jour d'une situation à l'autre, sans pouvoir juxtaposer durablement ces deux états. Cette bizarrerie est pourtant le lot quotidien de nombreuses plantes qui, en raison d'une morphogenèse indéfinie et de leur capacité à se régénérer sans cesse, sont simultanément mortes et vivantes.

Les vieux arbres paraissant dépouillés de leur écorce et complètement rabougris illustrent des exemples édifiants et hautement symboliques à travers leur pathétique volonté de vivre. De se survivre au-delà des siècles. Lors d'un examen superficiel, les trois quarts de la plante semblent morts. Toutefois la vie circule toujours et l'arbre peut encore vivre quelques dizaines d'années, voire quelques siècles dans le cas des *pins à cônes épineux* (*Pinus aristata*) qui survivent depuis 5 000 ans au sommet des Monts White en Californie. Ce phénomène est naturellement totalement inconcevable dans le monde animal.

La capacité d'un être à se survivre alors qu'une importante partie de l'organisme est déjà morte se retrouve étonnamment entre les populations forestières et récifales, miroirs multiples d'une réalité protéiforme qui nous fuit au rythme lent de nos investigations. Les arbres et les coraux étant simultanément des êtres vivants, mais aussi le support immobile de leur propre existence éternellement rigidifiée, ils peuvent envahir leurs propres tissus morts afin de les recouvrir de tissus vivants.

Métamorphosant l'impensable en banalité éternellement réitérée, la résurrection devient ainsi l'alternative usuelle lorsque les outrances du temps se font trop lourdement sentir. Or chez les êtres humains le temps symbolise la barrière ultime qui fait frémir et qui fascine. Dans *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel stipulait limpide : « Le temps, cette pure inquiétude de la vie et ce processus d'absolue distinction. » On constate que dans le monde végétal, et surtout pour ses plus altiers représentants, le temps est effectivement un *processus d'absolue distinction*. C'est même la marque inaliénable de l'arbre. À l'inverse, ce flot temporel n'est nullement une *inquiétude* mais simplement l'émergence continue et fertile de la vie. Cette différence est capitale. Cette différence donne du sens à la vie végétale. Cette différence fait rêver...

Un autre exemple démontre encore la relative supériorité de la plante sur l'animal : la *plasticité*. Propriété caractérisant la facilité avec laquelle

des tissus se reconstituent après avoir été lésés, elle se mesure en fonction de la variabilité qu'impose l'environnement à la structure de l'organisme. Lorsque nous nous remémorons les conséquences prévisibles et terrifiantes d'un réchauffement climatique majeur de l'atmosphère terrestre, nous réalisons immédiatement que cette aptitude deviendra essentielle dans quelques siècles.

Dans le règne animal la plasticité apparaît principalement comme une prolongation du développement. Des conditions environnementales favorables produisent l'excitation de certains gènes, alors que des conditions hostiles activeront d'autres gènes mieux adaptés au contexte. On se situe donc dans une logique d'ajustement à une situation donnée. Mais la plasticité végétale va bien au-delà. Elle bouleverse profondément notre appréhension du phénomène car elle constitue un substitut efficace à la mobilité. L'exemple le plus connu est omniprésent en France à la suite des séquelles de la grande tempête de décembre 1999. Parmi les millions d'arbres qui ont été cassés ou déracinés, beaucoup d'entre eux survivent, couchés par terre. Condamnés à demeurer plaqués au sol, certains arbres, à condition naturellement qu'un nombre suffisant de racines s'alimentent encore dans la terre, ont produit des rejets vigoureux qui poussent perpendiculairement au tronc principal qui demeure ainsi définitivement positionné à l'horizontal.

L'arbre continue donc à vivre sans réelle difficulté, même si sa silhouette a perdu une partie de son élégance originelle.

Une autre démonstration de cette étonnante plasticité s'éparpille dans nos champs sans que nous le remarquions. Il s'agit du pissenlit. Anodin et oublié de tous, il vit parfaitement sous tous les climats en raison d'un faible volume externe et d'un réseau racinaire intense. Or tous les jardiniers se heurtent au même problème : éliminer un pissenlit est quasiment impossible ! Que vous l'arrachiez ou coupiez les racines, il renaît de ses cendres. Phénix végétal d'apparence insignifiante, sa plasticité lui confère une résistance hors norme. Même si vous vous obstinez et labourez profondément le terrain où il sévit avec une arrogance discrète, chaque morceau de racine régénérera un nouveau pissenlit. Et vous serez à nouveau systématiquement envahit. Sans savoir quoi faire.

Indépendamment du caractère *immortel* de certains représentants du genre végétal, on découvre parfois des incongruités qui choqueraient

très certainement toutes les ligues de protection de la morale. En effet, certaines plantes se reproduisent en copulant... avec des animaux !

Les relations sexuelles entre espèces vivantes aussi différentes que les animaux et les plantes peuvent naturellement paraître fantasmagoriques, inconvenantes et purement farfelues. Il n'en est rien. Une superbe orchidée méditerranéenne du genre *Ophrys* séduit les abeilles et se reproduit grâce à la libido exubérante de ces insectes leurrés par une partenaire aux charmes langoureux. Son astucieux labelle imitant à la perfection une abeille femelle, la ressemblance est réellement stupéfiante car le mimétisme concerne la forme, la couleur, mais aussi la pilosité, la texture ; et même l'odeur... Peaufinant son piège érotique, l'*Ophrys* émet des substances volatiles singeant à la perfection les phéromones émises par les abeilles femelles, soit un cocktail étonnant de plus de 100 composants différents. À un tel niveau de détail et de perfection le mimétisme confère à l'art.

Le plus étrange, le plus dérangeant prétendront même les plus prudes, réside dans le fait que l'accouplement est réel ; au moins pour l'abeille. Plus étonnant encore, celle-ci semble beaucoup plus excitée par ce type d'accouplement. Elle reste en effet une vingtaine de minutes en *communio charnelle* avec l'orchidée, ce qui constitue une reproduction anormalement longue par rapport au butinage habituel effectué par des insectes ou des petits oiseaux se nourrissant du nectar des fleurs. On observera que cette surprenante union est essentiellement profitable à la plante. Lorsque l'abeille se retire, elle emporte sur son ventre de grandes quantités de pollinies. Quelques minutes plus tard, l'inénarrable séducteur cherchera à se reproduire avec une autre *Ophrys* dont les stigmates recevront les pollinies de la première orchidée. Et la fécondation s'avèrera parfaitement efficace ; pour la plante en tout cas.

Un écrivain à l'imagination féconde pourra toujours s'efforcer d'imaginer l'étrange monstre naissant de l'union improbable d'une abeille obstinée et d'une astucieuse orchidée...

Afin de pulvériser définitivement les carcans intellectuels qui brident stérilement notre imagination et notre capacité à appréhender l'altérité dans toute sa magnificence, nous allons gravir une marche supplémentaire du grand escalier de la Vie. Dans cette perspective enfin désinhibée, il y a plus déroutant encore, car l'univers protéiforme des végétaux s'apparente parfois au monde des cristaux.

Celles et ceux qui nous ont suivi sans faillir dans notre quête d'*une vision holistique de la vie, de la Nature et de l'être humain*, seront peut-être tentés à cet instant de rebrousser chemin. Prétendre que tous les êtres humains sont simultanément différents et égaux est intellectuellement accepté, car cela démontre une certaine ouverture d'esprit, et socialement réfuté, car reconnaître aux autres un droit absolu à l'équité outrepassa nos égoïsmes et nos angoisses.

Prétendre que Darwin à raison et que l'Homme n'est qu'un grand singe s'étant trouvé inopinément au bon endroit et au bon moment, choque de nombreuses personnes qui placent encore l'humain à l'Empyrée du monde. Prétendre que les humains doivent respecter les animaux en tant qu'êtres vivants partageant une destinée similaire à la nôtre à bord de la même *arche cosmique*, est encore plus difficile à admettre pour l'immense majorité de l'humanité qui dénie définitivement toute valeur aux animaux. Prétendre que le monde végétal est vivant, digne d'attention et, en fonction de certains critères, sensiblement plus évolué que le monde animal, confine à l'hérésie.

Prétendre enfin que les végétaux et les cristaux sont reliés par d'étranges accointances sublimant tous les clivages intellectuels que nous nous efforçons de consolider depuis quelques millénaires, est assurément passible du bûcher ou de la lapidation médiatique. Et pourtant.

Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, époque qui ne brilla guère par son ouverture d'esprit et sa vision holistique de la Nature, le cristallographe Auguste Bravais précisait que sa passion pour les cristaux était née au contact des plantes et à l'étude des étranges similarités existant entre les régularités géométriques qui singularisent végétaux et cristaux. Plus tard, d'autres scientifiques étudièrent très attentivement ces convergences qui défient les fragiles barrières séparant les règnes animaux, végétaux et minéraux. Similairement à la plante, le cristal est le fruit d'une croissance spiralee qui, dans le cas du cristal, s'appelle une croissance *dislocation-vis*. Dans un ouvrage remarquable : *Le hasard et la nécessité*, Jacques Monod précise cette relation. Il met en évidence le fait que les végétaux et les cristaux se distinguent par le caractère parfaitement autonome de leur morphogenèse. Or la structure apparente d'un cristal n'est que le miroir amplifié de l'arrangement spatial des atomes qui l'architecturent.

Pareillement, l'être vivant symbolise la structure colossalement agrandie de son génome. Poursuivant son raisonnement, Monod indique avec force et vigueur : « Le cristal est l'expression macroscopique d'une structure microscopique. » Or cette phrase résume à elle seule l'un des plus grands mystères du monde. Un étrange arcane qui relie intimement l'Homme à l'univers et que l'on peut succinctement synthétiser ainsi en paraphrasant légèrement René Char : le visible n'est que l'épiphanie ultime de l'invisible.

Or c'est exactement ce que nous enseigne la physique fondamentale, que ce soit à travers la physique quantique ou par le biais de la *Théorie des cordes* et son univers à dix dimensions spatiales. Dans le domaine de l'infiniment grand on retrouve des structures s'architecturant sans cesse, formant ainsi des mondes gigognes s'empilant à l'infini et dont la juxtaposition donne le vertige tout en nous confirmant que la complexité du visible ne représente qu'une infime parcelle de la complexité beaucoup plus profonde, beaucoup plus pénétrante, de l'invisible.

Émerveillés devant la magnificence de cette découverte qui nous resitue à notre vraie place, c'est dire *dans le Tout*, et non *au-dessus* de lui, nous laisserons la parole à Roger Caillois qui rédigea les pages les plus belles et les plus prégnantes concernant la féérique beauté silencieuse des pierres et l'extrême taciturnité du monde minéral. Dans *Pierres réfléchies*, il évoque ainsi la pureté du cristal : « Le caillou, armorié ou non, le cristal limpide et dur, devient pour quelques instants l'image ou le foyer du monde. Il isole et dépouille le cœur désolé qui s'y mire. Il enrichit de sa pauvreté essentielle ma pauvreté neuve, encore mal affermie. En ces miroirs, c'est mon reflet d'il y a bien longtemps que je tente d'apercevoir. » Ce texte est bouleversant car tous les mots forgent nos sens tout en écimant nos certitudes passées. Roger Caillois dissèque notre âme tout en examinant ces roches comprimées dans les entrailles de la Terre depuis des milliards d'années. Lorsqu'il précise que le minéral – sous quelque forme que ce soit – est *l'image ou le foyer du monde*, nous réalisons immédiatement à cet instant que nos échelles de valeur sont probablement inversées depuis des millénaires. Ce que les aborigènes australiens savent depuis 50 000 ans, nous avons l'opportunité unique de le redécouvrir enfin. Ne la gâchons pas.

Caillois précise aussi que les pierres *enrichissent de leur pauvreté essentielle notre pauvreté neuve, encore mal affermie*. On imagine aisément le

chemin qui nous reste encore à parcourir afin que la destinée de l'Homme devienne une *richesse essentielle* et féconde. Cette évocation nous rappelle que l'observation attentive du minéral nous conduit à effectuer ce que Roger Caillois appelle un *anthropomorphisme à rebours*, tout en permettant enfin une totale connivence entre le regard et la matière. Le minéral constitue ainsi un miroir abyssal de la Nature, une focalisation absolue de la matérialité qui devient si dense, si profonde, que le temps s'abolit passagèrement dans sa contemplation. On constate ainsi que le monde minéral, beaucoup plus encore que les mondes végétaux ou animaux, aime le regard et permet ainsi à notre esprit de passer insensiblement d'un monde matériel et normé à un monde naturel au sein duquel des espérances d'harmonies sont encore concevables.

C'est cela une vision holistique du monde. Et c'est difficile...

La structure cristalline constitue le meilleur exemple d'une surface qui s'intériorise simultanément à une extériorisation de la profondeur du cristal. Il est évident que le jour où certains êtres humains parviendront à faire de même, c'est-à-dire faire cohabiter et se juxtaposer les profondeurs de notre âme et les surfaces étincelantes de notre esprit, tous les problèmes que nous avons précédemment évoqués disparaîtront comme sous l'effet d'un élixir concocté par un magicien thaumaturge. Hélas nous n'en sommes pas encore là et l'éblouissante leçon donnée par le monde minéral demeure inféconde.

Nous constatons toutefois qu'en privilégiant une approche globale de la réalité nous appréhendons, certes très progressivement, quelques parcelles d'une vérité que nous ne décrypterons jamais dans sa totalité, mais qui peut se dévoiler partiellement dès que nous brisons définitivement les carcans psychiques que l'on s'impose à soi-même. Cette démarche courageuse va être nécessaire à l'examen de ce qui va suivre. Mais, avant cela, nous ne pouvons nous empêcher de mettre en lumière – en le simplifiant un peu – un texte extrait de l'un des livres de Francis Hallé : *Plaidoyer pour l'arbre*<sup>5</sup>. Ce passage s'appelle *cahier des charges* et le texte intégral se trouve aux pages 185 et 186 du même ouvrage.

« Supposez que je frappe à la porte de l'un des plus fameux architectes contemporains.

---

5. Actes Sud, 2005.

– Bonjour Maître. Si je vous demande de me construire une tour de 60 mètres de haut, cela vous paraît-il possible ?

– Bien entendu [...] Mais vous savez, les tours de 15 étages sont passées de mode. Souhaitez-vous que je travaille particulièrement la fiabilité des ascenseurs ?

– Maître... il ne s'agit pas d'une tour d'habitation. D'ailleurs elle n'est pas creuse, mais pleine, et la surface au sol doit être circulaire et d'un diamètre de... deux mètres !

– Laissez-moi réfléchir... 60 mètres de haut et 2 mètres de diamètre... votre tour va ressembler à une antenne télécoms, pas à un immeuble !

– Pas du tout ; j'ai omis de vous dire que la partie haute – les vingt derniers mètres environ – devra porter une vaste surface, souple, finement découpée et se montant à un total d'environ 15 hectares pour un diamètre de 30 mètres.

– Vous imaginez la prise au vent que va occasionner une telle superstructure ? Il va falloir que je creuse des fondations à plus de 15 mètres de profondeur.

– Désolé, Maître, mais la profondeur des fondations ne devra pas excéder trois mètres... Par ailleurs, la tour sera construite sur un sol meuble, très humide et dans un pays à climat équatorial où il tombe 3 000 millimètres d'eau par an...

– Vous êtes fou ! [...] Je vais devoir faire appel à des matériaux sophistiqués, [...] donc extrêmement coûteux.

– Hélas, le matériau devra être léger, capable de flotter et d'un prix attractif.

– Un tel édifice n'existe pas et n'existera jamais...

– J'ai oublié de préciser que ma tour devra – si le vent abîmait par inadvertance ses superstructures – pouvoir s'autoréparer dans un délai de quelques mois. Il serait judicieux aussi qu'elle puisse s'entourer de petites tours, identiques à elle-même et poussant spontanément...

– Vous me faites perdre mon temps rugit l'architecte ! »

Naturellement, nous avons tous reconnu cette structure mythique qui hallucine le plus prestigieux des architectes et lui semble totale-

ment impossible à réaliser avec nos moyens actuels : un arbre. Tout simplement...

Se nourrissant de la redécouverte des qualités intrinsèques de l'arbre, notre ébahissement n'est pas réellement une nouveauté. De nombreuses religions et toutes les mythologies accordèrent au végétal en général, et à l'arbre en particulier, un rôle essentiel dans le maintien de l'équilibre cosmique et la genèse de l'harmonie des forces qui ponctuent sa destinée.

Notre histoire et notre mémoire collective sont jalonnées d'*arbres cosmiques* dont les racines plongent dans les parties souterraines de la Terre en s'alimentent dans les espaces chthoniens qui gisent sous nos pieds. Colossale, emblématique et symbole d'une vie protéiforme, cet arbre cosmique élève ses branches à des hauteurs vertigineuses et tutoie les cieux avec une certaine arrogance. L'exemple le plus illustre est décrit dans la mythologie scandinave. Certains textes, la *Völuspá* ou la *Snorra Edda*<sup>6</sup> de Snori Sturluson, évoquent un frêne géant nommé Yggdrasill. Ce végétal est gigantesque et inspire le respect par sa prestance et son caractère altier. Trois racines massives s'ancrent dans les limbes de l'abîme souterrain qui est simultanément source d'inquiétude et de prodigalité. L'une de ces racines sinue dans le monde inférieur des *Aesir* (l'Aesir), la seconde s'infiltré chez les *Thurses de givre*, les géants de glace qui vivaient sur Terre avant l'espèce humaine. La troisième plonge vers le séjour des morts.

Ainsi, Yggdrasill et ses racines autorise l'émergence de trois domaines souterrains distincts : celui des dieux, celui des géants qui régnaient à la préhistoire de l'Homme et celui de nos ancêtres. L'arbre est donc clairement ici symbole de *connivence* et d'*unité*. Le tronc du frêne géant s'érige quant à lui dans l'atmosphère, partageant ainsi la vie des humains, alors que sa cime s'élève jusqu'à l'Empyrée et se noie dans les espaces célestes réservés aux dieux : *Asgard*.

On ne peut naturellement évoquer ici toutes les légendes et mythes<sup>7</sup> qui placent la végétation, et ces titanesques cathédrales ligneuses que

6. Les *Edda* sont des recueils de poésie islandaise qui constituent la principale source d'informations relatives à la mythologie nordique. Il y a principalement *La Grande Edda* (ou *Saemundar Edda*) et *L'Edda prosaïque* (ou *Snorra Edda*), rédigée par Snori Sturluson.

7. On peut conseiller la lecture d'un essai : *Mythologie des arbres* de Jacques Brosse (Payot, « Petite Bibliothèque Payot » n° 161, 1993) qui constitue une mine d'informations sur ce sujet.

sont les arbres, au cœur d'une cosmogonie défiant la Nature. Une cosmogonie rayonnante qui s'affranchit définitivement de la médiocrité et dont nous pourrions nous inspirer à l'orée d'un siècle qui risque de faire vaciller notre suffisance. On observera simplement que le frêne Yggdrasill illustre un exemple majestueux, parmi beaucoup d'autres, d'arbres qui sont en symbiose parfaite avec le monde, avec le divin et avec l'être humain.

Cette symbiose est-elle donc désormais impossible ? Et pourquoi ?

Dans *L'arbre, le signe, la foudre*, Yves Bonnefoy précise : « C'est à voir l'arbre au loin sur les nuées du soleil couchant ou de l'aube que l'être conscient a jugé qu'il pourrait – fixant à un zigzag de charbon sur une paroi sa parole née, mais encore infante – ajouter au monde ce supplément, au visible cet avenir qui se retournerait contre l'apparence, qui y ouvrirait une faille. » La silhouette de l'arbre se délinéant sur un ciel embrasé serait donc susceptible d'*ajouter au monde le supplément* dont il a éperdument besoin, tout en concrétisant enfin un *avenir qui se retournerait contre l'apparence*.

À la lecture des chapitres qui précèdent cela semble notoirement insuffisant. Mais nous devons croire en cette possibilité car c'est de l'acointance entre les êtres et de l'observation enfin pacifiée de la Nature, ou de ce qu'il en restera dans quelques décennies, qu'émergeront peut-être enfin des aurores fécondes et moins douloureuses pour les milliards de malheureux qui hériteront de la poubelle insalubre que nous nous efforçons patiemment de leur léguer.

Quittons les arcanes d'un avenir qui nous menace afin de revenir aux étonnantes découvertes que la Nature peut procurer à un être désirant porter enfin un regard holistique sur le monde. Juste avant la citation de l'extrait du livre de Francis Hallé qui met humoristiquement en exergue l'aveuglement qui nous affecte systématiquement dès que l'on doit appréhender le monde dans toute sa complexité, nous évoquions la nécessité d'une démarche intellectuelle courageuse et sans tabou. La notion dérangement et presque blasphématoire de *partage de l'intelligence dans la Nature* va parfaitement illustrer cette assertion.

Dans un livre iconoclaste<sup>8</sup> et vivifiant pour les neurones, Jeremy Narby décrypte des pistes étonnantes qui révèlent que de nombreuses *formes*

8. *Intelligence dans la Nature*, Buchet-Chastel, « Documents », 2005.

*vivantes* savent prendre des décisions rationnelles qui auront des conséquences heureuses pour elles. Comme nous le verrons immédiatement, ces formes vivantes ne sont pas systématiquement de grands mammifères proches de l'Homme. C'est le moins que l'on puisse dire. Afin de consolider son analyse en la positionnant au carrefour de cultures différentes, d'expériences différentes et de conceptions du monde radicalement différentes, J. Narby tisse ses observations en recourant simultanément aux résultats scientifiques obtenus par des spécialistes des sciences du vivant, mais aussi en recueillant d'impressionnants témoignages de guérisseurs traditionnels et de chamanes.

La notion d'*intelligence* étant depuis des millénaires la *chasse gardée* de l'humanité, sa première forme d'arrogance pourrait-on dire, nous ne tenterons pas une définition précise qui serait obligatoirement anthropomorphe et nombriliste. Nous hiérarchisons généralement l'intelligence en quatre degrés distincts, tout en réservant naturellement à l'espèce humaine l'exclusivité de la dernière marche.

On observe ainsi :

- l'intelligence qui ne fait qu'anticiper ce qui est prévisible ;
- l'intelligence qui conduit à rechercher une seconde solution lorsque la première s'avère inopérante ;
- l'intelligence qui parvient à gérer les instincts ;
- l'intelligence qui peut décrypter des relations entre les êtres et entre les faits, générant ainsi le monde des idées. Et donc l'intelligibilité.

Cette stratification des différents degrés de l'intelligence est efficace, aisément vérifiable, mais elle s'impose uniquement pour l'Homme.

Afin d'éviter tout nombrilisme de pacotilles, nous partirons d'un constat simple : si dans une situation donnée un humain et un animal agissent de façon similaire pour obtenir un résultat conforme : trouver de la nourriture par exemple, nous admettrons qu'il serait ridicule d'affirmer péremptoirement que, dans le cas de l'Homme, il s'agit d'intelligence et que, dans le cas de l'animal, il s'agit simplement d'instinct.

Incontestable dans le contexte spécifique des *Métamorphoses d'Éros* qui s'efforce d'élargir sensiblement notre champ de vision et notre appréhension de toutes les composantes de la vie, ce constat ne l'est nullement dans la vie courante. Toutefois, afin de progresser ensemble sur le chemin d'une vision holistique du monde, bousculons ces premiers

blocages psychiques et libérons-nous l'esprit afin d'examiner les deux exemples qui suivent.

L'intelligence dans la Nature, ce qui inclut donc le règne végétal comme nous venons de l'évoquer au début de ce chapitre, fait référence à des animaux que nous connaissons bien et qui sont reconnus et appréciés pour leur intelligence, même si beaucoup d'entre nous font la moue en adossant ce mot avec le comportement d'un animal. On pense donc immédiatement aux grands primates, aux éléphants, aux chevaux, aux chiens et aux chats, aux corbeaux et aux perroquets, aux dauphins et aux orques, aux rats – même s'ils sont généralement abhorrés – ou aux castors.

Il est déjà beaucoup plus difficile d'accepter la notion d'intelligence pour des animaux très différents de nous. Il suffit toutefois d'observer un poulpe dans un aquarium (« Paul le poulpe » est devenu une star mondiale grâce à la Coupe du Monde 2010...) pour saisir immédiatement l'infinie pertinence de cet être fragile qui résout sans difficulté les problèmes complexes que lui soumettent les scientifiques chargés d'analyser sa sagacité. Mais nous allons déambuler encore beaucoup plus loin dans les dédales d'une Nature onirique et facétieuse, car nos deux exemples concernent... une plante parasite et des moisissures visqueuses unicellulaires !

Détecter une forme d'intelligence au sein d'êtres vivants n'ayant même pas de cerveau peut paraître incongru pour le public le plus imaginaire et le plus indulgent, ou franchement blasphématoire pour les autres. Logique à première analyse, cette réaction omet simplement un constat d'une affligeante banalité : le cerveau est avant tout un conglomerat de chimie, d'énergie et d'interrelations subtilement corrélées. Comme les cellules. Sans forcer la caricature, on pourra souligner aussi qu'un grand nombre de nos contemporains naissent *a priori* avec un cerveau, alors qu'ils font par la suite de louables efforts pour le laisser en jachère pendant toute leur existence...

Notre premier exemple porte un nom un peu étrange : la *cuscuté*. Ce modeste végétal est par ailleurs une *plante parasite*, ce qui ne la rend pas forcément sympathique. Une petite explication s'impose.

La majorité des plantes sont capables de synthétiser les molécules organiques dont elles ont besoin pour se nourrir à partir d'éléments très

simples et facilement accessibles : eau, lumière, gaz carbonique. Ceci s'effectue grâce à la photosynthèse. Mais certaines plantes ont progressivement perdu cette faculté, que l'on nomme *autotrophie*, ce qui implique qu'elles dépendent de plantes hôtes dont elles se nourrissent. Ce parasitisme végétal a généré l'apparition d'un organe particulier, l'*haustorium*, qui permet le transit des substances nutritives de la plante hôte vers son parasite tout en permettant la fixation de ce dernier sur son support. L'*haustorium* s'appelle parfois, peu élégamment il est vrai, le *suçoir*.

Enfin, ces plantes parasites peuvent être *épiphytes*, comme le gui ou la majorité des orchidées par exemple, et s'implanter sur les parties aériennes de la plante hôte, ou être *épirhizes*. Dans ce cas elles se nichent au creux du système racinaire de la plante qu'elles vampirisent.

Notre cuscute est donc une plante parasite épiphyte. Sa tige porte des filaments qui enserrant les plantes hôtes dont elle se nourrit passagèrement grâce à ses suçoirs qui puisent directement dans le *xylème*<sup>9</sup> de sa proie. On la retrouve souvent associée à des tomates, de la luzerne, des aubergines ou des carottes. Naturellement, l'étrangeté de la cuscute ne réside pas dans le fait qu'elle se nourrisse de luzerne, mais dans le fait qu'elle déploie ses tiges volubiles dans toutes les directions afin de sélectionner la plante hôte la plus nourrissante. Étant dépourvue de cerveau, elle est néanmoins en mesure d'analyser quel est le meilleur choix entre plusieurs alternatives, c'est-à-dire de sélectionner préventivement la plante qui lui apportera la meilleure qualité nutritionnelle. Elle ne se trompe jamais. Ce besoin est vital chez la cuscute. Car si l'hôte est pauvre en éléments nutritifs elle dilapidera inutilement une énergie très précieuse. Or les cuscutes possèdent peu de feuilles et dépendent totalement de leurs plantes hôtes pour leur approvisionnement en eau et en nourriture. Un mauvais choix se conclut donc par la mort prématurée de la petite prédatrice végétale.

Mais notre anodine plante parasite ne se contente pas d'identifier en quelques minutes le potentiel nutritif de chaque nouvel hôte, elle organise sa prédation en fonction de ce potentiel. Après avoir analysé sa future proie, la cuscute module la taille et la volubilité des spires qui enserreront le plant de tomate ou d'aubergine qui devra subir les effets

9. Le xylème est le tissu conducteur de la sève.

de cette étrange affection vampirisante. La cuscute symbolise donc une version végétale et lignée de l'inquiétant comte Dracula ou de la sulfureuse comtesse Elizabeth Bathory ! On constate ainsi que la plasticité naturelle des plantes leur permet d'optimiser des réponses parfaitement adaptées aux variations du milieu, ce qui n'est pas particulièrement évident lorsque l'on est définitivement inféodé au sol.

Après la cuscute qui teste ses futures proies et hiérarchise en quelques minutes quelle est la meilleure décision à prendre, nous allons nous focaliser en direction d'êtres encore plus inattendus : les *myxomycètes*. Indépendamment d'un nom aux consonances relativement imprononçables sans entraînement préalable, cette créature n'illustre pas systématiquement la force, la beauté ou l'intelligence, puisqu'il s'agit en fait d'une moisissure visqueuse.

Très primitifs par leur aspect, ces organismes étaient auparavant classés dans le règne animal, puis dans la famille des champignons. Ils sont désormais classés en tant que *protistes*, car ils sont capables, tout comme les amibes, de se déplacer et de digérer les substances nécessaires à leur développement. Les multiples hésitations des scientifiques démontrent en tout cas que ces êtres se situent, comme beaucoup d'autres, à la lisière de plusieurs règnes biologiques.

Les myxomycètes se développent selon un cycle vital qui se hiérarchise en quatre strates distinctes :

– les spores germent et produisent une à quatre *myxamibes* munies de flagelles leur permettant de se déplacer ;

– en se multipliant les myxamibes fusionnent, formant un organisme étrange que l'on nomme *plasmodium* et qui constitue une masse protoplasmique relativement peu esthétique selon les critères humains. Ce plasmodium va croître en raison de la multiplication considérable du nombre des noyaux. Il se démarque fondamentalement ainsi des animaux car, quelle que soit sa taille, il constituera toujours une seule cellule avec d'innombrables noyaux, alors que les animaux sont composés de nombreuses cellules, chacune possédant un seul noyau. À ce stade de son développement le myxomycète peut se déplacer sur un support tout en se nourrissant. Nous le verrons plus loin, c'est à cet instant que cet organisme visqueux et sans cerveau fait preuve d'une bien étrange sagacité ;

– lorsque les conditions environnementales sont optimums, le plasmodium donne naissance à des *sporangies* qui, par multiplication des noyaux, génèrent à leur tour d'innombrables spores. Au bout d'un certain temps, la spore germe en laissant s'échapper le protoplasme qu'elle contient. Après quelques métamorphoses, ce dernier deviendra une nouvelle myxamibe qui, en fusionnant avec d'autres, donnera un nouveau plasmode, perpétuant ainsi un cycle multimillénaire ;

– si les conditions sont défavorables, les organismes mobiles (*myxamibes* ou *plasmodia*) se fossilisent et attendent un moment plus favorable. Ceci peut s'éterniser pendant de nombreuses années.

Naturellement, le réel intérêt de ces êtres campés à la confluence des règnes animaux et végétaux se situe bien au-delà de ces métamorphoses en cascades.

Évoquant l'une de ces moisissures en action, Carl Zimmer décrit l'étrange comportement de ces créatures, simultanément une et éparées, qui donneraient des cauchemars à un écrivain de science-fiction : « Elles commencent à se diriger les unes vers les autres grâce à un système de propulsion interne qui procède par ondulations. Plus de 100 000 d'entre elles, parfois, convergent en une masse tourbillonnante. Ensuite, la masse elle-même commence à agir comme si elle était un seul organisme. Elle s'étire [...] elle explore des petits grains de boue et fait demi-tour quand elle atteint le fond d'une impasse. Ses mouvements sont lents [...] délibérés, et évoquent de façon inquiétante une créature unique plutôt que plurielle. »

On observera avec attention la remarque du scientifique : *évoque de façon inquiétante une créature unique plutôt que plurielle*. Nous révélons à cet instant précis la frilosité de l'esprit humain face à l'inconnu, face à un domaine réellement étranger dans le sens absolu du terme. Face à ces espaces protéiformes où le visible et l'invisible se mêlent en une étreinte paroxystique.

Une vraie quête d'altérité est décidément bien difficile à concrétiser dès que l'on souhaite, sans limite et sans tabou, l'élargir à l'ensemble de la biosphère. Le chemin est alors pavé de barricades psychiques hautes comme les plus grands volcans martiens.

Concevoir qu'une créature puisse être simultanément unique et multiple, éparse et regroupée en un seul être, demeure un exercice très

difficile pour la majorité des êtres humains. Mais le plus étonnant avec nos délicieuses moisissures visqueuses ne réside pas dans cette capacité à être *un et plusieurs* en même temps, l'élément proprement phénoménal se situe dans la capacité d'analyse du plasmodium. Car, indépendamment du fait que les myxomycètes se situent à la frontière de plusieurs règnes, celui des animaux et celui des champignons, et à la confluence de deux échelles distinctes, microscopique sous forme de spore et macroscopique sous forme de plasmodium, ces créatures réellement déconcertantes sont capable de trouver infailliblement leur chemin au sein d'un labyrinthe. Aussi complexe soit-il. Lorsque l'on dispose de la nourriture : essentiellement des flocons d'avoine car les myxomycètes en raffolent, à l'entrée et à la sortie d'un labyrinthe de chemins complexes comportant de nombreuses voies sans issue, le plasmodium s'étire et forme un tube qui reliera inmanquablement les deux sources de nourriture. Quoi que l'on fasse, l'étrange créature rampante se dirigera sans se tromper et sans s'égarer dans l'écheveau de fausses pistes concoctées par les chercheurs.

Notre propos n'est nullement de prétendre ici que les myxomycètes sachant élégamment déjouer les pièges d'un labyrinthe, nous devrions leur envier leur intelligence, leur finesse d'appréciation ou leur capacité de calcul. Notre démarche est infiniment plus simple et se résume à une seule interrogation : si les cuscutes peuvent diagnostiquer en quelques minutes le potentiel nutritif d'une plante et si les myxomycètes sont capables d'élucider des énigmes complexes, le moment n'est-il pas venu d'ouvrir une Porte en nous ? Une Porte colossale susceptible d'éveiller enfin notre sensibilité.

L'heure du repos n'a pas sonné et il est peut-être temps d'ouvrir enfin les yeux sur les richesses du monde. En acceptant enfin le principe de l'existence d'une forme d'intelligence, même très embryonnaire, chez des créatures aussi baroques que l'audacieuse cuscute ou les visqueux myxomycètes, nous provoquons en nous un *émoi salutaire* qui brise enfin les parois trop épaisses de la prison de cristal au sein de laquelle nous nous complaisions mollement.

Ceci démontre en tout cas qu'il faut absolument élargir notre esprit à la Nature et à toutes ses composantes, aussi anodines soient-elles. Nous découvrirons ainsi que chaque être vivant est à part entière une page sacrée du Grand livre de la Vie. Cette phrase résume à elle seule ce que

devra être une véritable altérité féconde, universelle et globale. Le jour où l'humanité aura compris et accepté ce postulat tout simple, presque lumineux pour celles et ceux qui sont encore capables de s'émerveiller de la vie, les conditions nécessaires à la survie honorable de nos descendants seront enfin réunies. Sans cela, les crépuscules de l'Homme outrepasseront en cruauté les visions les plus apocalyptiques des mystiques du Moyen Âge.

Avant de clore ce chapitre qui met en exergue la nécessité vitale d'optimiser désormais une vision holistique de la Nature, de la vie et de nous-même, nous allons conforter cette exigence en utilisant un détour littéraire un peu surprenant.

Nous connaissons tous, de réputation au moins, Donatien Alphonse François de Sade, universellement appelé le marquis de Sade. Écrivain et philosophe sulfureux, il fait encore rêver des générations d'adolescents en proie aux affres de la puberté et offusque systématiquement toutes les *bonnes consciences*... Mais, quelles que soient les opinions philosophiques, éthiques, religieuses ou morales qui prévalent ici ou là, chacun admet implicitement que le *divin Marquis* est un libertin parfaitement immoral et qui cristallise en ses écrits lucifériens toute la férocité humaine. Or ceci est une analyse typiquement réductionniste. Une analyse holistique apporte immédiatement une vision nouvelle. Étrangement différente aussi.

En 2005, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer dévoila une face inédite du marquis de Sade, déniaisant ainsi une imagerie stéréotypée et convenue. Argumentée dans un ouvrage au titre assez long : *Sade moraliste. Le dévoilement de la pensée sadienne à la lumière de la réforme pénale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, sa synthèse peut, à première analyse, paraître gratuitement iconoclaste.

Analysée en profondeur et mise en perspective dans un contexte historique plus large, elle révèle toutefois un aspect inattendu de cet écrivain génial et monstrueux qui a profondément marqué notre époque.

Sade symbolisant la glorification du crime, des sévices sexuels et des vices les plus innommables, il fut systématiquement taxé d'immoralisme. À travers d'innombrables exégèses, pamphlets et ouvrages érudits, on nous explique doctement depuis deux siècles *comment* se développe cet ouragan de haines, de meurtres et d'abjections, sans se

soucier d'élucider réellement le *pourquoi* ? Fondant son analyse sur une contextualisation de toute l'œuvre du marquis, l'auteur met en parallèle les racines de la philosophie de Sade et les fondements mêmes de la grande réforme pénale du XVIII<sup>e</sup> siècle en France. S'appuyant sur une argumentation simultanément historique, juridique et philosophique, il démontre que l'œuvre du licencié Marquis est profondément moraliste, et que ce moralisme, très inattendu il faut bien le reconnaître, unifie son œuvre et lui donne son vrai sens.

On peut citer un premier exemple à travers un extrait de l'un de ses deux plus célèbres ouvrages philosophiques : *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, dans lequel il affirme péremptoirement : « Toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot : rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir. » On a quelques difficultés à imaginer que c'est l'auteur de *Justine ou les infortunes de la vertu* qui détaille ainsi des principes moraux que partageraient, sans souci, toutes les âmes pétries de charité chrétienne.

L'œuvre de Sade étant une œuvre purement carcérale, elle symbolise naturellement les contraintes et les répressions qu'il dut subir pendant près de trente ans.

Comme l'indique très clairement Pierre Lascoumes<sup>10</sup> dans son article *Quand Beccaria décode l'œuvre du Marquis de Sade*, le propos essentiel du divin marquis ne s'orchestre pas réellement autour de la sexualité, mais autour de la pénalité.

Protéiforme et monstrueuse lorsque l'on essaie de la disséquer et d'en analyser les différentes parties, son œuvre est avant tout l'illustration du renversement de l'ordre social incarné par l'enfermement. À cet instant, le libertinage outrancier et presque insupportable du marquis de Sade se métamorphose en un redoutable projet de rupture avec les systèmes de valeurs oppressives qu'il a connu, que ce soit pendant la monarchie, pendant la Terreur, ou pendant l'époque napoléonienne. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer résume ceci en écrivant : « L'œuvre sadienne est la négation de l'ordre carcéral, elle le nie en l'intégrant, le renverse en le conservant. » Paradoxe et iconoclaste, cette démarche *révolution-*

---

10. Pierre Lascoumes est directeur de recherche CNRS au CEVIPOF Sciences-Po de Paris.

naire, dans le bon sens du terme, pourrait utilement nous inspirer car elle dénonce l'oppression des préjugés et des jugements hâtifs.

Toujours dans *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, Sade précise sa pensée sur ce point : « La cause de ce que tu ne comprends pas est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique et tu comprendras mieux la nature ; épures ta raison, bannis tes préjugés. » *Épures ta raison et bannis tes préjugés*, voilà une recommandation qui est totalement d'actualité et qui nous obligera peut-être à recommander la lecture des œuvres de Sade en classe. Pas toutes, naturellement...

Sans rechigner, nous devons admettre la totale modernité d'un propos qui n'a pas pris une ride et qui a encore beaucoup de difficultés à tracer son chemin en raison des rigidités intellectuelles que nous avons évoqué ici à maintes reprises.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer insiste sur le fait, assez évident il faut bien l'admettre, qu'il ne faut surtout pas identifier Sade à ses personnages et qu'il convient, en revanche, de mettre en lumière le rapport privilégié, presque intime, que Sade entretient avec la loi pénale et la notion de sanction. Il est vrai que ses longues incarcérations l'ont très logiquement sensibilisé à l'acuité de ces réalités contraignantes. On découvre ainsi que le marquis de Sade est avant tout un exceptionnel écrivain, ce que tous les commentateurs et tous les exégètes de son œuvre s'accordent désormais à reconnaître, mais aussi un véritable philosophe et un moraliste inventif. Ceci est beaucoup plus déroutant pour le public et génère un *choc psychique salutaire*, en tout point comparable à celui ressenti à la découverte d'une forme larvée d'intelligence au creux des cellules d'une moisissure visqueuse... Sade élabore donc une pensée critique quant à la raison des choses, et sa préoccupation constante de la vérité et de la liberté résonne en nous avec une modernité flamboyante. Une lumière crue, aveuglante, utile. Indispensable même à une époque où règnent sans partage les sectarismes, les intégrismes, les discriminations. La haine.

Progressivement ainsi, Sade le barbare devient le vecteur involontaire d'une lutte efficace et de chaque instant contre les barbaries que nous alimentons sans cesse. Sade est moraliste. Sade est moderne. Sade est partout, car lorsqu'il fustige véhémentement les *prévaricateurs-magistrats-conservateurs*, des faits récents nous reviennent immédiatement en mémoire.

Lorsqu'il exige une justice véritable qui s'attache aux faits, aux lois, et qui ne symbolise pas une stérile vengeance ou l'exercice inique d'un pouvoir arbitraire, Sade est formidablement actuel ! Hélas... Lorsqu'il plaide pour l'abolition de la peine de mort et son caractère purement sacrificiel, ce qu'il nomme un *meurtre judiciaire*, notre marquis insolent et débauché est encore tragiquement d'actualité. Dans l'un de ses plus célèbres ouvrages *La philosophie dans le boudoir*, il vitupère et s'oppose farouchement à la barbarie de la peine de mort. Émerveillons-nous lorsqu'il précise : « Il découle, on le sent, la nécessité de faire des lois douces, et surtout d'anéantir pour jamais l'atrocité de la peine de mort, parce que la loi qui attende à la vie d'un homme est impraticable, injuste, inadmissible. » Est-il nécessaire de préciser que sa requête ne fut nullement écoutée en France à son époque, et qu'elle ne l'est toujours pas aux États-Unis ni en Chine, pour prendre simplement l'exemple de deux des cinq pays qui siègent comme membre permanent du Conseil de sécurité.

Les lectrices et les lecteurs qui ne sont pas encore convaincus par la nécessité d'instaurer une vision holistique du monde devront probablement reconnaître que la découverte d'un marquis de Sade luttant pour l'abolition de la peine de mort, *loi injuste et inadmissible*, donne à réfléchir.

Lorsque Sade plaide pour une approche pragmatique et formatrice de la peine judiciaire, celle-ci devant corriger les défauts du condamné et l'aider à s'amender, il confirme définitivement cette réalité cachée que l'on peut résumer ainsi : dans son œuvre, le Mal n'existe qu'afin de participer à l'émergence du Bien. Même si les moyens pour y parvenir sont intrigants, passablement inédits et toujours teintés de scandale. Cela signifie clairement que l'odieux libertin, le monstre stigmatisé pour ses déviances sexuelles outrées et l'écrivain fondateur du *sadisme*, élabora en fait une œuvre dont l'impact est considérable pour nous comme pour nos enfants, car elle est une formidable arme de critique sociale tout en prônant d'utiles réformes. Sade était donc bien un moraliste engagé, et son libertinage voilait à peine ses déchirures intimes. Un homme atrocement moderne en fait.

Anecdotique *a priori*, cet exemple démontre l'effarante complexité de nos ambitions et l'ambiguïté de nos comportements les plus fondamentaux.

Il convient à cet instant de préciser encore ce que nous entendons par *vision holistique du monde*, en éclairant un peu différemment la problématique qui nous unit tous. Cette problématique est malheureusement la seule chose qui unit les êtres humains à l'orée de ce millénaire jalonné de bombes et de déserts.

Avant Copernic et Giordano Bruno, la place de l'Homme était magiquement positionnée au centre de l'univers et le cosmos s'enroulait cérémonieusement autour de la Terre et de sa créature la plus emblématique : l'être humain. D'essence religieuse, cette conception étriquée du monde nous situait au centre de Tout et rejetait les horizons inaccessibles dans les limbes. On aurait pu espérer que la révolution spirituelle consécutive à cette ouverture vers les mondes infinis soigneusement décrits par Giordano Bruno – et qui l'a conduit au bûcher – nous ouvrirait les yeux. Il n'en fut rien.

On substitua un monde étroitement mécaniste à un monde mythique. Une vision sans ambition prévalut alors. Prenant ses racines au sein d'un réductionnisme rassurant, elle poursuit ses méfaits et organise nos systèmes hiérarchiques, économiques, politiques et sociaux. Nous étions des rêveurs apeurés, nous sommes devenus des larves fastidieuses.

On comprend aisément qu'avec des ambitions aussi médiocres, nous ne puissions préparer qu'un avenir extrêmement médiocre aux enfants de nos enfants. Le réchauffement climatique perturbant cette servilité récurrente, les crépuscules qui embraseront la fin de ce siècle symboliseront l'inanité de toute démarche altruiste. Comme nous l'avons plusieurs fois répété ici avec obstination : la loi de la jungle primera partout (elle règne déjà presque partout...). Or les découvertes les plus récentes dans le domaine de l'infiniment petit et en cosmologie démontrent que cette vision purement mécaniste et réductionniste est un leurre. Un simulacre stérile, car les descriptions actuelles de l'univers et des structures les plus fondamentales de la matière tracent les contours d'un monde dont tous les éléments sont reliés entre eux et totalement interdépendants.

Les interrelations unissant les différentes structures que l'on observe, dans le monde macroscopique comme dans le monde des particules fondamentales, déterminent et fondent la trame de l'univers. C'est la raison pour laquelle les astrophysiciens ont démontré que la matière accessible à nos instruments d'investigations spatiales représente moins

de 5 % de la structure totale de l'univers. Le Tout représente donc bien plus que la somme de ses parties...

Ceci confirme éloquemment qu'une vision holistique de notre monde s'impose totalement dans un univers lui-même régit par des interdépendances qui se situent bien au-delà de toutes logiques strictement mécanistes. Ces interdépendances et ces liens intangibles qui nous relient sans cesse à la Nature constituent la trame de notre appartenance au monde et la symbolisation de notre aspiration profonde au sublime. Même si nous démontrons trop rarement cette disposition naturelle. Nous sommes là au cœur même de notre ambition à l'aube du troisième millénaire : ouvrir enfin notre âme et devenir soi-même une passerelle entre soi et les autres, entre soi et la Nature, entre soi et le monde, entre le visible et l'invisible.

Afin d'être en harmonie avec la Nature et le monde qui nous entoure, il est donc urgent d'ouvrir enfin les écluses de notre compréhension des autres, de notre acceptation de l'altérité et de notre reconnaissance de toutes les différences. Fussent-elles colossales.

Simultanément poétique et empreinte d'une totale quête d'altérité, cette approche s'inscrit dans une logique qui fait étroitement référence au rôle des femmes que nous avons déjà largement évoqué précédemment. Nous ne faillirons pas à cette règle dans le cas présent car le supplément d'âme décrit plus haut et la capacité naturelle du cerveau féminin à l'empathie et à l'altérité nous incitent à penser que les femmes sont parfaitement en phase avec cette approche humaniste, altruiste et pragmatique, de notre destinée.

Si l'on reprend les exemples cités plus haut, on constate que les femmes sont souvent, intuitivement et avec grâce, soucieuses du monde végétal et de sa diversité.

Ceci constitue un premier pas vers une appréhension plus sereine et beaucoup moins prédatrice de la Nature et de toutes ses composantes, même les plus anecdotiques. Cette sensibilité particulière pourrait constituer une nouvelle *grammaire du monde* dans le sens décrypté par Goethe lorsqu'il évoque : « La grammaire mystérieuse qui décline pavot et roses<sup>11</sup>. » Et cette *grammaire*, inédite, innovante et généreuse, nous convierait enfin à appréhender notre environnement avec une

---

11. Extrait de *Le Livre du Paradis*.

bienveillance et une empathie suffisante. Cette approche très *féminine* ne résoudrait en rien les problèmes physiques et sanitaires liés à la croissance irraisonnable des taux de gaz à effet de serre dans l'atmosphère. Elle n'arrêterait nullement un processus de désertification qui asséchera le sang de la Terre et la moitié des terres cultivables du globe. Mais elle pacifierait partiellement les relations entre les humains, puis, en un second temps, les interrelations unissant l'Homme à la Nature.

Conscients de cette réalité douloureuse et de l'espoir ténu qu'une *vision holistique et féminine du monde* pourrait nous apporter, nous devons admettre enfin qu'il est grand temps de confier les clefs de la maison Terre aux femmes. Cette hypothèse peut logiquement paraître farfelue et notoirement irréalisable. Mais il ne faut pas désespérer, car les facultés et la sensibilité propres aux femmes nous laissent à imaginer qu'une large partie de l'humanité sera bientôt en mesure d'accepter et de comprendre des réalités hétéroclites et baroques.

De comprendre par exemple que :

- le règne végétal est aussi important que le règne animal ;
- les végétaux et les cristaux sont unis par d'étranges connivences ;
- le modèle d'intelligence prônée par l'Homme n'est qu'une forme, parmi beaucoup d'autres, de l'*intelligence globale de la Nature* ;
- un écrivain considéré comme totalement immoral peut s'avérer être un moraliste visionnaire ;
- la quête d'altérité est fondamentalement ancrée en nous ;
- le partage d'émotions et d'instant fugacement glanés à l'ogre du temps n'est pas systématiquement une démarche passiste et vaine ;
- le seul sentiment qui donne pleinement sens à la vie est l'Amour.

Nous serons alors en mesure d'optimiser, pour soi et pour les autres, une approche globale d'un contexte dont nous sommes simultanément les acteurs et les futures victimes. Naturellement, la juxtaposition iconoclaste de ces assertions disparates peut donner l'impression d'une synthèse provocatrice visant à déstabiliser ou à faire peur, mais appréhender ainsi cette analyse écarte délibérément toute opportunité de mise en harmonie des différentes interrelations qui nous reliait à tous les êtres qui peuplent notre Terre.

Notre mot d'ordre est simplissime : curiosité ! Curiosité et capacité d'émerveillement. C'est tout...

Cette requête toute simple est déjà exorbitante pour une créature bipède qui s'aveugle sans cesse de ses propres feux sans jamais accepter de regarder au-delà de soi. Et en soi. Seule une *vision holistique et apaisée du monde* permettra aux êtres humains de vivre enfin en paix en architecturant des détroits entre les êtres humains et la Nature qui nous entoure.

Ceci sera lourd de sens lorsque nous serons 10 milliards à nous partager une planète surchauffée, privée de la luxuriance de ses forêts tropicales, passablement aride, et dépouillée de ses richesses naturelles les plus fondamentales.

Enfin, sans la mise en œuvre d'une vraie vision rénovée du monde, vivre harmonieusement ensemble deviendra tout simplement impossible. Claude Lévi-Strauss résume parfaitement ce tragique constat dans *De près et de loin* (écrit en collaboration avec Didier Éribon) lorsqu'il affirme : « Aucune situation ne paraît plus tragique, plus offensante pour le cœur et l'esprit, que celle d'une humanité qui coexiste avec d'autres espèces sur une terre dont elles partagent la jouissance, et avec lesquelles elle ne peut plus communiquer. » Il faut reconnaître qu'en étant incapable de communiquer sereinement entre nous et en refusant obstinément tout dialogue avec la Nature et les espèces qui la composent, nous symbolisons presque caricaturalement une créature niaise, aveugle, sourde et braillarde. Le *chef-d'œuvre de l'univers*, sans aucun doute...

En appelant ce chapitre : « Comme une forêt de cristal... », nous avons pour ambition de titiller l'imagination de nos lectrices et de nos lecteurs tout en faisant exploser l'odieux carcan des rigidités intellectuelles, des blocages émotionnels et des préjugés moraux, au sein desquels nous nous complaisons par paresse ; et surtout en raison d'un indicible peur.

Si l'orchidée ophrys, un arbre défiant les compétences d'un illustre architecte, les gluants myxomycètes, le frêne Yggdrasill, la fragile cuscute ou le marquis de Sade, parviennent à dessiller le dormeur qui gît en chacun d'entre nous, nous aurons alors ouvert une voie nouvelle. Une voie susceptible d'émerveiller enfin les portes du futur.

## Table des matières

Préface du père Guy Gilbert .....	5
Introduction : Les femmes sont-elles l'avenir du monde ? .....	7

### Première partie – Le passé : « Le rouge et le noir »

Chapitre 1 : Deux arts majeurs à l'unisson : musique et poésie .....	23
Chapitre 2 : Déverrouiller obstinément les portes du futur .....	37
Chapitre 3 : Immortelles amazones .....	47
Chapitre 4 : Exploratrices des continents ignorés de la psyché et du monde .....	61
Chapitre 5 : Soleils inattendus dans la nuit mérovingienne .....	73
Chapitre 6 : Prescience et pragmatisme politique .....	87
Chapitre 7 : Éloge de la volonté .....	97
Chapitre 8 : Cisellant les âmes, sculptant les corps : deux artistes rares .....	107
Chapitre 9 : Quintessence .....	119

### Deuxième partie – Le présent : « Crime et châtement »

Chapitre 10 : L'ultime accointance .....	139
Chapitre 11 : Soleil noir d'où rayonne la nuit .....	163
Chapitre 12 : Le désert des barbares .....	179
Chapitre 13 : Le « Projet Hypériorion » .....	193

### Troisième partie – Le futur : « La vie est un songe »

Chapitre 14 : Le grand assombrissement du monde .....	229
Chapitre 15 : Le « rasoir d'Ockham » .....	251
Chapitre 16 : Le sang de la Terre s'assèche .....	277
Chapitre 17 : Twenty first century schizoid man .....	293
Chapitre 18 : Ariane et Thésée ou la transfiguration d'un mythe	309
Chapitre 19 : Comme une forêt de cristal... ..	347
Chapitre 20 : Landes arides ou thébaïdes glacées ? .....	381
Épitaphe : Pour une vision holistique du monde .....	401

*maquette réalisée par*

**LHcom**

05 63 56 57 58  
[www.lh-com.fr](http://www.lh-com.fr)